LES MORTS INCONNUS

LE PASTEUR DU DÉSERT

PAR

M. EUGÈNE PELLETAN

Ubi spiritus, ibi libertas.

DEUXIEME ÉDITION

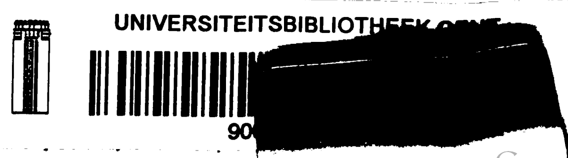


PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1857


UNIVERSITEITSBIBLIOTH[redacted]
90[redacted]

à Madame Émile de Laveleye —
témoignage de vive et respectueuse
sympathie d'un coreligionnaire
E. Pelletan

LE PASTEUR DU DÉSERT

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.

LES MORTS INCONNUS

LE PASTEUR DU DÉSERT

PAR

M. EUGÈNE PELLETAN

Ubi spiritus, ibi libertas.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1857



A ÉLISABETH-ANNE JAROUSSEAU,

à la mère bonne et pieuse qui sut entre toutes aimer et faire le bien.

LES MORTS INCONNUS

LE PASTEUR DU DÉSERT

CHAPITRE I.

Je n'ai jamais passé à côté d'un cimetière de village, sans être tenté de questionner la mort et de lui demander l'explication des diverses générations qui sont venues finir là, l'une après l'autre, et dormir sous l'ortie.

Qu'ont fait ces hommes d'un autre temps quand ils étaient debout? qu'ont-ils pensé, si toutefois ils ont pensé? Mais aucune voix n'a jamais répondu à cette question; le vent souffle à travers l'herbe du sentier : la mort garde le silence.

Beaucoup, sans doute, ont ignoré leur âme, et à peine atteint âge d'humanité. Pâtres ou laboureurs, ils ont

retourné la glèbe ou conduit leurs troupeaux, troupeaux eux-mêmes d'un ordre plus relevé. Mais d'autres aussi mieux servis par la destinée ont porté la vie plus haut et répandu autour d'eux comme un génie caché. Ils ont eu toutes les bonnes pensées ou accompli toutes les bonnes œuvres que la providence des humbles avait mises à leur portée. Maintenant, ils sont couchés là, et aucune trace après eux, pas même une pierre, ne témoigne de leur passage. La vie la plus pleine, si elle a coulé à l'ombre, n'a pas d'épitaphe : son nom reste en blanc.

Pour peu qu'un homme ait joué un rôle en plein jour, monté sur un tréteau, porté la chose qui tue, tué en grand, crié au coin de la borne, fait du bruit là où l'on fait le plus de bruit, n'importe où, comment, sous quel costume, à quel titre, de général, d'orateur, de comédien, d'aventurier, aussitôt l'histoire prête l'oreille, prend note du tumulte, et voilà un nom de plus mentionné à perpétuité.

Qu'un héros inédit, au contraire, aussi grand par l'âme qu'on peut l'être ici-bas, fasse le bien modestement et consciencieusement, sans quitter sa vallée, sans attrouper la foule, est-ce que jamais l'histoire le connaîtra? est-ce que jamais elle daignera retourner la tête pour le regarder marcher, seul avec son ombre sur ses talons? Non, celui-là vit ignoré et meurt comme il a vécu. Son heure venue, il tombe à l'écart. La terre le dévore tout entier, sans que sa vie, prolongée après lui

en écho, retentisse dans la mémoire de personne. Il a passé.

L'humanité perd ainsi en chemin la moitié de son mérite; elle donne par là trop d'avantage contre elle a l'esprit de scepticisme. Aussi pour réparer sa négligence et pour payer à l'homme tout ce qui lui est dû, à chaque degré de l'échelle, nous voudrions, si toutefois nous avions le droit de donner l'exemple, poser enfin la dignité de la gloire sans bruit, et de la vertu sur place, jusqu'à présent balayées à l'oubli, comme la paille du chemin, et dire au moindre serviteur, au moindre grand homme anonyme : O toi qui que tu sois, qui as fait noblement ta preuve devant Dieu, à ton poste, dans ta mesure, tu peux dormir en paix : ton œuvre est notée.

Certes, nous respectons le génie. Mais par cela même qu'il est immense, il est absorbant de sa nature. Si inspiré qu'il soit, il a eu cependant, il a encore mille précurseurs oubliés, mille collaborateurs inconnus. Il faudrait en tenir compte pourtant, mais on les passe sous silence. Le fleuve coule solitairement, roulant à grand flot vers la mer la vaste nappe de son courant; lui seul se nomme, et il ne nomme jamais les nombreux affluents dont il est formé. Il y a là une évidente partialité. On ne doit pas sacrifier le petit au grand, pour lui constituer encore plus de grandeur. A chacun sa part, c'est la loi de justice.

Souvent, en traversant la montagne, nous avons

rencontré une pyramide de pierres sèches élevée au bord d'un précipice : c'était la tombe d'un voyageur.

La tourmente l'avait surpris en chemin et la neige l'avait enveloppé de son tourbillon. Après avoir cherché en vain sa route à travers la nuit palpable de l'avalanche, il avait terminé là son voyage, et la neige avait continué de tomber en silence.

Son corps était resté enseveli, sous ce tertre glacé, jusqu'au printemps. Un rayon de soleil avait alors dispersé cette première sépulture. Un passant avait heurté du pied le cadavre à moitié restitué à la lumière, lui avait creusé un lit de repos, avait roulé une pierre sur la fosse, et un autre passant une pierre encore, jusqu'à ce que, de main en main, la pyramide, toujours grandissant au regard, eût définitivement perpétué le souvenir de ce mort inconnu.

Et nous aussi, simple passant de la grande route, nous éprouvons, au fond du cœur, le besoin religieux de rouler la pierre de commémoration sur la tombe de ces voyageurs sans nom, battus de la rafale et interceptés, par l'injustice de la destinée, au regard de leur génération. En faisant cela, qu'on nous pardonne cette superstition, nous croyons attirer comme une part d'eux-mêmes et une bénédiction de plus sur la cause sacrée qu'ils ont aimée, que nous aimons à leur exemple. Dors sous mon toit, disait la femme de Mégare au juste immolé, tu lui porteras bonheur.

L'heure nous semble donc venue d'écrire à côté de

l'histoire officielle, qui désigne seulement tout ce qui est éclatant ou retentissant, une seconde histoire privée, domestique en quelque sorte, qui nomme là et là, d'une colline à l'autre, quiconque dans cette vie a été fort ou méritant, à sa manière, dans sa circonférence d'action, afin que chaque motte de terre, que chaque pierre de foyer, ait désormais une vertu, une gloire en partage, et que partout où l'homme met le pied il marche escorté d'un bon exemple ou d'un bon souvenir.

Nous avons souvent rêvé cette histoire écrite, de droite et de gauche, par le premier Thucydide venu. Dans chaque contrée et le plus tôt possible on devrait tenir, au jour le jour, les archives de la famille et de la commune, ces deux patries élémentaires de la grande patrie. Aussi, pour payer de notre personne, nous publions l'humble odyssée d'un pasteur du désert à la recherche de la liberté de conscience. Nous garantissons d'avance l'authenticité de ce récit. Notre mère nous l'a fait trop souvent au coin du feu, dans notre enfance, pour que nous ayons pu en oublier aucun épisode. Si cependant on mettait en doute la fidélité de notre mémoire, nous pourrions appeler à témoignage tel vieillard encore vivant qui a connu dans sa jeunesse le héros de cette biographie, et qui pourrait au besoin couvrir notre responsabilité.

CHAPITRE II.

Au temps du ministère Turgot et de la guerre de l'Indépendance, un homme allait, moitié à pied, moitié à cheval, du bourg de Méchez-sur-Gironde au village de Saint-Georges-de-Didonne. Nous disons moitié à pied, moitié à cheval, car bien qu'il fût à pied sur le moment, sa monture le suivait pas à pas, la bride sur le cou, pour lui permettre de varier un exercice par l'autre; ce qui lui paraissait sans doute une salutaire méthode d'hygiène.

Cette monture était une petite jument limousine, borgne, pommelée et chétive d'apparence. Pantomime vivante de son maître, elle répétait, avec une ponctualité télégraphique, chacun de ses mouvements, faisant halte quand il faisait halte, pressant le pas quand il le pressait; accident rare à la vérité, car il méditait presque toujours en marchant, de sorte que sa bête

marquait presque toujours derrière lui, d'un pas rhythmé comme un balancier, la mesure de sa méditation.

C'était un homme encore vert, mais blanchi avant l'âge par la fatigue du corps et de l'esprit, peut-être des deux à la fois. Il portait le large chapeau rond de Saintonge, une veste de camelot gris, une culotte de même étoffe et une paire de souliers ferrés. Sa figure paisible, empreinte d'une bonhomie rustique, son regard vague, plein de choses intérieures, son front carré et sillonné du haut en bas d'une longue ride perpendiculaire, trahissaient en lui un caractère compliqué d'énergie et de candeur, de résolution et de rêverie.

Chemin faisant, il lisait un livre précieusement enveloppé de velours, avec cette espèce de recueillement ou plutôt de somnambulisme particulier au prêtre magnétisé par son bréviaire. De temps à autre, il interrompait sa lecture pour gesticuler et jeter au vent une phrase entrecoupée, comme s'il composait une ode ou un sermon, car il n'y a que le poëte au monde ou le prédicateur, pour rêver tout haut, à travers champs et entrer en conversation avec les arbres du chemin. Le temps, d'ailleurs, portait à l'inspiration. Le soleil était bas à l'horizon, et un rideau mat de vapeur semblait assoupir l'atmosphère. On entendait au loin comme le souffle intermittent d'une formidable respiration : c'était le bruit de la mer au repos.

Il était arrivé à cette lisière indécise où la route de

Méchez entre dans la dune et disparaît, à chaque coup de vent d'ouest, lorsqu'au détour d'un monticule appelé le *Terrier-Têtu*, il aperçut un jeune cavalier en vedette, qui semblait interroger, du haut de sa selle, la carte passablement confuse de cette houle de sables mouvants.

Ce jeune homme était évidemment étranger à la contrée. Son costume participait à la fois du militaire et du courtisan. Il portait l'uniforme galonné d'argent sur la poitrine, une paire de manchettes et une épée ornée d'un nœud de rubans. Il avait, du reste, le front ouvert, le nez au vent de l'époque, car une époque a son type particulier de figure, et la lèvre, encore à sa premiere pousse, légèrement recouverte d'une ombre de moustache. La jeunesse en lui commençait à pointer, et il paraissait décidé à lui faire honneur.

— Vous arrivez à propos, cria-t-il au rêveur campagnard : voici une heure que je tourne dans cette maudite dune, sans pouvoir parvenir à en retirer le plus léger symptôme de chemin.

A cette brusque interpellation, le lecteur ambulant leva lentement son austère figure cachée sous son chapeau de quaker, et fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant.

— Vous allez à Saint-Georges ?

— Hélas! oui, si jamais un Saint-Georges quelconque a existé sur cette taupinière.

— Et sûrement chez le pasteur Jarousseau?

— Vous l'avez deviné ; j'ai précisément à lui remettre certain billet de logement de la part du gouverneur.

— Vous êtes sans doute officier?

— De dragons, mon ami. Il paraît que dans ce pays il faut subir un interrogatoire en règle pour avoir un renseignement. Voulez-vous aussi mon passeport?

— De dragons, murmura le campagnard, sans faire autrement attention à la boutade du jeune officier, et un nuage de tristesse assombrit sa physionomie ; mais prenant aussitôt son calme habituel, il ajouta d'un ton d'indifférence :

— C'est bien, suivez-moi.

Il laissa retomber sa tête sur son livre et il reprit l'allure paisible de sa lecture.

A ce mot : Suivez-moi, l'officier avait senti le sang lui monter au visage. Il aurait volontiers déchargé sur l'épaule du rustre un coup de plat d'épée. Suivez-moi plutôt.

— Mais bah ! pensa-t-il en lui-même, puisque aussi bien je vais faire à deux mille lieues d'ici un cours d'égalité pratique, autant vaut commencer de suite mon éducation.

Il suivit donc d'abord d'un air résigné son silencieux conducteur ; mais au bout d'un instant l'impatience le gagna, d'autant plus que le jour commençait à tomber.

— Mon ami, dit-il, veuillez simplement m'indiquer ma direction ; je saurai bien, après cela, retrouver mon chemin.

— Quand je vous l'indiquerais, répondit le vieillard, vous n'en seriez par plus avancé, car le pasteur que vous cherchez, le voici, *Ecce homo*. Jeune homme, vous faites de bonne heure un vilain métier. Je vous le dis sincèrement, parce que votre figure me revient.

— Comment l'entendez-vous, monsieur le pasteur?

— Vous venez de le dire : vous êtes officier de dragons.

— Colonel, ne vous déplaise : officier était bon une première fois; maintenant ce sera colonel, car j'ai payé assez cher pour cela mon régiment.

— Eh bien, colonel, officier, peu importe, un homme de votre profession ne peut rechercher le pasteur Jarousseau que pour l'arrêter.

— Vous arrêter! reprit le jeune homme, en partant d'un éclat de rire; me prenez-vous pour un recors? Loin de là, mon cher monsieur, je viens vous demander le vivre et le couvert. Je m'embarque demain incognito pour Boston. Je devais mettre pied à terre au château du maréchal de Senneterre, votre gouverneur et mon allié; mais, comme il doit par position ignorer mon départ, il vous a repassé d'office son droit de parenté. Du reste, voici ma lettre de crédit.

Le pasteur prit la lettre du maréchal de Senneterre.

— Votre parole suffit, dit-il. Tout à l'heure j'ai porté un jugement téméraire; je vous en demande pardon. Je serai heureux de tabler avec vous au nom d'un principe commun, car si je vous ai bien compris, vous

allez mettre votre épée au service de l'Indépendance.

— Mon épée, oui. Que voulez-vous? la noblesse a servi assez longtemps la royauté, elle peut bien maintenant, pour varier, servir la république; car je suis gentilhomme, Monsieur, et marquis de Mauroy, pour vous obliger. Après tout, l'Europe, en ce moment, est insupportable : on n'y trouve plus d'occupation. Il ne faut plus parler de guerre au voisin; le grand Frédéric y a mis bon ordre pour longtemps. Le monde est condamné au repos forcé. Voilà pourquoi je pars, si vous tenez à le savoir.

— Vous avez raison de partir, répondit le pasteur. La liberté vous attend. Heureux qui aura servi la liberté! celui-là, quoi qu'il arrive aura bien vécu.

— Je vous arrête là, monsieur l'apôtre. Vous me faites beaucoup trop d'honneur. Je passe de l'autre côté, uniquement pour entendre une musique mieux nourrie que celle de l'Opéra. La liberté n'est pas tout à fait de ma famille. Si j'étais né autrement, je ne dis pas non, alors peut-être je ferais raison à ma naissance. Vous verrez que nous ferons la folie de prendre la Rochelle, disait autrefois la noblesse. La noblesse prit en effet la Rochelle, et depuis ce temps la tête d'un gentilhomme ne pesa pas plus dans la main du pouvoir que la tête d'un traitant. Nous sommes là une troupe d'écervelés, la fleur du royaume, qui allons candidement, *in partibus infidelium*, travailler à l'inauguration de la démocratie. Lafayette est parti le premier, Broglie l'a suivi,

Lauzun à voulu être du voyage, je vais rejoindre Lauzun, et l'émigration continue. La jeunesse de la cour, en ce moment, à commencer par la plus belle moitié, a la tête pleine de vent qu'elle appelle l'esprit nouveau. Tenez, moi qui vous parle, je devais épouser une héritière de bonne maison. Mais mademoiselle a lu la *Nouvelle Héloïse*, et au premier mot de mariage, elle répondit en vraie Romaine qui a mis une mouche le matin : Quand monsieur le marquis aura gagné son grade de général dans l'armée de l'Indépendance. Et pour gage de sa promesse, elle a voulu attacher à la poignée de mon épée le nœud de ruban que voici. Pour peu que cela dure, nous vivrons bientôt sous le règne du roman.

— Si par roman vous entendez le cœur, je vous avoue que je verrai sans regret ce changement de règne, et à ce compte, je vous remercie de m'avoir montré le nœud attaché à votre épée. Voilà le premier ruban dans ce monde qui aura mérité mon respect.

Vous aimez la politique sentimentale, monsieur le pasteur; vous pouvez alors remercier votre bonne étoile, car partout, aujourd'hui, l'humanité tourne au sentiment; on ne parle que de pastorale, de musette, de pain économique et de philanthropie. On n'est plus aujourd'hui marquis ou marquise, on est berger ou bergère. L'époque appelle cela être plus près de la nature La reine elle-même a voulu être bergère à sa façon, c'est-à-dire laitière, et sitôt qu'elle peut dérober une matinée à la monarchie, elle court, déguisée en Perrette,

le jupon court et le tablier relevé, pétrir de sa main royale le beurre et le fromage. Mais au milieu de cette bergerie, la révolution marche à pas de loup, et personne ne l'entend ou ne veut l'entendre venir. Elle vient cependant inconnue à elle-même, et pleine de pensées cachées ; elle fera maison nette du passé, et alors le vent qui soufflera, soufflera si fort, qu'il faudra être trois fois ferme sur soi-même pour rester debout.

CHAPITRE III.

Ce mot de révolution, apporté pour la première fois dans ce désert par un messager de l'aristocratie, étonna le pasteur et entr'ouvrit tout à coup un monde inconnu à son esprit. Ce fut pour lui comme un parfum lointain de la terre promise, et cependant le scepticisme de ce jeune militaire qui allait verser son sang uniquement par mode, pour une cause qu'il n'aimait pas, lui paraissait en ce moment une sorte de blasphème, et comme il ne savait pas déguiser sa pensée:

— Jeune homme, dit-il, c'est un mauvais signe du temps quand le doute est dans le cœur de la jeunesse. Dieu préserve la France d'en arriver jamais à une pareille déchéance !

Le marquis de Mauroy garda le silence; sa pensée flottait ailleurs : il regardait en ce moment la poignée de son épée. Le vent frais de la mer le tira de sa rêve-

rie. Il était arrivé sur la plage de Saint-Georges, et il pouvait voir enfin, au dernier reflet du crépuscule, ce poétique village jeté en désordre sur la dune, au hasard de l'inspiration, au milieu des touffes d'ormeaux et des bouquets de tamarin. Une longue colonne de fumée montait çà et là dans l'air immobile, à travers la verdure; une odeur d'agape rustique flottait dans l'atmosphère.

— J'accepte avec bonheur l'augure de cette fumée, dit le gentilhomme voyageur, car je vous avoue que j'ai marché sans débrider de Blaye ici, et qu'après une pareille journée, on professe un profond respect pour le souper.

Saint-Georges-de-Didonne est un petit port de mer, assis à l'embouchure de la Gironde, au fond d'une anse fermée au nord par la falaise de Valière, et au midi par la falaise de Suzac qui avancent dans la mer comme les deux pointes d'un croissant. Les maisons, presque toutes bâties sur le même échantillon, humbles, basses, écrasées sous leur toit de tuiles, et badigeonnées au lait de chaux, semblent errer à l'aventure, dans les replis de la dune sans la moindre préoccupation de voierie : on dirait les tentes éparses d'un campement.

Une population effarée est venue sans doute en masse et à la même date chercher sur ce coin de terre un refuge contre la persécution. En effet le plateau de Valière était boisé au commencement du siècle dernier,

à en juger par les rares cépées d'yeuses oubliées à la lisière des vignobles, de sorte que Saint-Georges, enveloppé de tous côtés par les bois de Valière et du Coquart, les forêts de Chenaumoine et de Suzac, échappait en quelque sorte au regard. Aussi, après la révocation de l'édit de Nantes, le protestantisme, ou pour parler la langue du temps, le troupeau dispersé d'Israël, sans cesse refoulé de la pleine terre par la mission bottée, fit halte là, comptant jouir en paix de son Dieu, sur cette grève cachée derrière un sombre rempart de verdure.

C'était un site doux et triste, fait tout exprès pour prier et gémir. La dune, fleurie du printemps à l'automne et embrasée par le soleil du midi, exhalait sans cesse à la brise un religieux encens d'absinthes et d'immortelles, tandis qu'au loin le chœur éploré de la lame roulait dans l'espace, comme un dernier sanglot de l'antique chant de captivité sur le fleuve de Babylone.

Le soleil était couché depuis un instant quand le pasteur frappa trois coups à la porte d'une petite maison isolée, ensevelie derrière la dune, à la lisière d'une garenne. A cette interpellation mystérieuse du dehors, un bruit de sabots, régulier comme le pas d'une existence exacte, retentit à l'intérieur sur la dalle d'une cour pavée. Une clef tourna dans la serrure, une première fois, avec précaution, puis une seconde fois, la porte roula discrètement sur ses gonds muets, et le marquis vit apparaître sur le seuil une vieille petite femme,

bossue et boiteuse, qui portait une lanterne à la main et qui, à la vue d'un habit galonné, laissa tomber sa lumière et poussa un cri de frayeur.

— Madeleine, dit le pasteur, Monsieur est un ami inconnu, venu de Paris pour faire honneur à notre foyer. Conduis son cheval à l'écurie et fais-lui bonne ration. Après cela, tu mettras une javelle au feu et tu prépareras le souper. Entrez, monsieur le marquis, et en attendant l'heure de boire ensemble à votre première victoire, permettez-moi de vous présenter ma famille.

Le pasteur débrida sa monture et lui laissa la liberté de bivouaquer dans la cour, la selle sur le dos, comme une estafette équipée d'avance à tout événement, et il introduisit le marquis dans une salle du rez-de-chaussée, pièce solennelle de la maison, où une humble ménagère, la figure à moitié cachée sous les longues barbes de la coiffe traditionnelle du pays, filait tranquillement sa quenouille, au milieu d'une pléiade de petites filles mélangées d'un garçon pour la variété, écolières disciplinées de bonne heure au travail, immobiles et droites dans leur chaise, leur tricot à la main et leur peloton de laine sur leurs genoux.

— Femme, dit le pasteur en entrant, bénis le Seigneur : un hôte nous est arrivé ! Lève-toi et souhaite-lui la bienvenue.

La femme du pasteur se leva lentement de son fauteuil, s'inclina devant l'étranger avec la gravité et, pourquoi ne pas le dire? avec la gaucherie assurément bien

pardonnable de la femme forte de la Bible, instruite uniquement à travailler ou à prier, et, la politesse faite, elle se retira sans prononcer une parole pour aller porter à la cuisine le concours de son expérience.

— Voici maintenant mes bâtards, dit le pasteur.

— Comment, vos bâtards? Je croyais qu'au contraire dans votre religion....

— Oui, mes bâtards, et qui plus est bâtards par ordonnance, car défense expresse du roi aux époux protestants d'avoir des enfants légitimes. Allons, petits, debout; venez saluer monsieur le marquis. Jarousseau, tu es l'aîné, tu vas donner l'exemple.

Il est d'usage dans l'Ouest qu'on appelle l'aîné des enfants par le nom de son père plutôt que par son prénom. Jarousseau était un petit garçon de quatorze à quinze ans, blond, vigoureux, l'œil bleu, l'air entreprenant, comme s'il sentait d'avance qu'il était de cette énergique génération révolutionnaire destinée à lutter bientôt contre la noblesse.

Il arriva le front haut et le regard ferme devant le marquis, inclina la tête et enfila rapidement la porte du corridor.

— A toi maintenant, Élisabeth.

Une petite fille rose comme une fleur de pêcher sous son béguin de toile écrue et sérieuse comme une première communion, mit tranquillement son tricot dans sa poche de tablier, traversa la chambre les yeux baissés, fit une révérence en passant et disparut à son tour.

— Allons Adélaïde, allons Henriette, allons Sophie, votre sœur vous a montré le chemin, et dites bonjour à Monsieur; le bonjour des enfants porte bonheur.

Adélaïde, Sophie, Henriette, plantèrent leur aiguille dans leur peloton, défilèrent cérémonieusement devant le colonel de dragons, plièrent à tour de rôle le genou et rentrèrent dans la coulisse comme des ombres chinoises. On entendit un instant le long du corridor un bruit de robes agitées par la marche, et tout retomba dans le silence.

Une petite fille de trois ans, pâle de je ne sais quelle pâleur native, comme si elle avait apporté toute la douleur d'une race dans son berceau, restait assise sur un tabouret à regarder de son grand œil extatique l'uniforme de l'étranger; puis saisie d'un tremblement nerveux à la vue de cet uniforme, elle se leva de sa place avec un mouvement de frayeur et se sauva en criant.

— Celle-ci est Bénigne, dit le pasteur d'un ton ému, la dernière bénédiction envoyée à mon foyer. La pauvre enfant est venue au monde dans une heure d'angoisse. Le jour de sa naissance, les dragons de la côte vinrent m'arrêter à domicile, sur un ordre parti de l'intendant de la Rochelle. J'eus à peine le temps de mettre mon corps en sûreté. Ils trouvèrent ma femme dans les douleurs de l'enfantement. Ils voulurent la forcer, le pistolet au poing, à révéler le lieu où j'étais caché, la menaçant en cas de refus de mettre le feu à la maison pour fumer, comme ils disaient, le blaireau dans son terrier.

La malheureuse accoucha, au milieu des frissons et des évanouissements de l'agonie, d'une fille pâle comme une morte, qui depuis lors n'a pu encore retrouver les couleurs de la vie, ni prononcer une parole.

Une minute après cette conversation, toute la bande d'enfants dormait, et on eût entendu une fourmi trotter sur le plancher de la maison.

CHAPITRE IV.

La maison du pasteur était tenue avec l'austérité de la règle calviniste, devenue encore plus austère par la persécution. L'attente continuelle du martyre avait donné de longue date, à chaque famille protestante, une âme sérieuse détachée de la terre, et l'avait répandue en quelque sorte, comme une ombre de tristesse et de résignation, jusque sur le berceau de l'enfance et la pierre de la demeure.

La demeure était l'existence humaine réduite à sa plus simple expression. Tout ce qui est ailleurs le sourire du regard en était rigoureusement banni. Aucun luxe, pas même le luxe innocent d'un pot de fleurs, le dimanche, sur la fenêtre ou sur la cheminée. Pareille magnificence, à cette époque de deuil, eût paru une inconvenance, une insulte à la désolation chronique de l'Église.

Le marquis regardait donc avec une sorte de surprise la chambre patriarcale où il venait d'entrer. Elle contenait à peine une douzaine de chaises de paille, une paire de fauteuils, une encoignure dans un angle, et à côté, pour faire la symétrie, une pendule suspendue dans une cage de verre au sommet d'une gaîne de noyer.

Le pasteur comprit la pensée du gentilhomme, et lui répondit en lui montrant la muraille nue, recouverte d'un léger crépis pour toute décoration :

— Ceci est une tente, et nous l'habitons comme des voyageurs d'un jour, qui ne la retrouveront peut-être pas demain.

En disant cela il soupira, et craignant sans doute de trahir sa pensée, il la laissa errer intérieurement dans une sorte de méditation involontaire, distraction habituelle des hommes d'idées.

Pendant qu'il méditait ainsi, Madeleine servit sur une table de sapin un véritable souper pythagorien, composé d'un plat de maïs, d'une tranche de jambon passée à la poêle, d'un pot de raisiné et d'un morceau de brêche ou de miel en rayon. Toutefois une séculaire bouteille de médoc, cachetée sans doute par la main d'une autre génération, et retirée de l'oubli pour la circonstance, témoignait que la maîtresse de la maison avait voulu pousser, aussi loin que le lui permettait la modestie de sa cave, le devoir de l'hospitalité.

— Après tout, Dieu est bon, reprit le pasteur en sor-

tant de sa rêverie, et chaque jour amène son lendemain. Ecartons maintenant toute pensée de tristesse, et rompons le pain du corps dans la paix de l'esprit.

— Le pain, répondit Madeleine, comme subitement réveillée par cette parole. Il faudrait alors en envoyer chercher à Royan, car il n'y a pas, à l'heure qu'il est, un seul morceau de pain blanc dans le village.

— Blanc ou noir, peu importe, répliqua le gentilhomme ; le premier servi sera le meilleur, d'autant mieux que j'ai, pour lui faire raison, un appétit intact de toute la journée.

— Dieu n'abandonne jamais ses enfants dans le désert, répondit le pasteur en souriant, et je n'en suis pas encore réduit à traiter un hôte au pain de méture..

En disant ces mots il ouvrit la fenêtre et donna un coup de sifflet. Un léger hennissement répondit à ce signal, et un instant après, le marquis vit le profil d'une tête fantastique avancer dans la chambre par la croisée.

C'était la tête de la petite jument limousine errante jour et nuit dans la cour en toute liberté. Madeleine glissa une taille dans la fonte de la selle, et la jument, pirouettant sur elle-même, disparut dans l'ombre comme une vision. La cadence décroissante de son trot, ce qui était en toute circonstance son maximum de vitesse, retentit encore un instant à l'oreille, et mourut dans le lointain.

— Savez-vous, monsieur le pasteur, s'écria le mar-

quis, que j'aurais en ce moment le droit de me croire en pays de féerie! Votre jument est sans doute montée par quelque esprit follet.

— Silence, jeune homme, vous ne seriez pas le premier à m'accuser de sorcellerie. Et nous vivons encore dans un temps où il serait dangereux à un pauvre suspect comme moi de cumuler le crime de magie avec le crime d'hérésie. Mais laissons cela de côté. Avez-vous remarqué l'étoile blanche qui brille sur le front de Misère? Il a plu à ma femme de nommer ainsi ma jument. Eh bien! c'est le doigt de Dieu qui a passé là, soyez-en sûr, et qui a écrit mystérieusement : Il y aura sous ce front un grand esprit.

— De cheval, interrompit le marquis, pour réduire à sa juste valeur l'enthousiasme brahmanique du pasteur.

— Qu'entendez-vous par là? L'esprit est partout l'esprit; seulement il dort ici, et là il veille, voilà toute la différence. J'ai réveillé Misère, et maintenant, à travers le crépuscule éclairci de son cerveau, elle pense à sa manière, sinon au même degré que nous autres, ses aînés en pensées. Elle fait ma provision à la petite ville voisine; elle va frapper à la porte du boulanger; le boulanger remplit son bissac et la renvoie, et elle va et elle vient ainsi continuellement, sans jamais s'oublier ou se perdre en chemin. Laissez-moi donc l'aimer tout haut devant vous, car je ne saurais jamais assez la payer de retour. Elle est pour moi une sympathie de plus sur cette terre, et souvent aussi, dans

cette vie d'épreuves, une sentinelle précieuse. Mais ne parlons pas de cela, car cela est un secret dont je n'ai pas seul la propriété. Aussi, quand je songe à cet abîme de tendresse que Dieu a caché là sous les dehors de l'animalité, pour moi, pauvre proscrit, je suis tenté de m'écrier : Sois à jamais bénie, toi qui es venue de l'arrière-garde de la création prendre part à mon existence.

Là-dessus le pasteur entama une longue dissertation philosophique sur l'éducation des animaux. Il croyait à la possibilité d'une grammaire commune entre toutes les créatures. Comme son hôte avait en ce moment la pensée médiocrement tournée à la métaphysique, il écoutait à peine d'une oreille. Le pasteur poursuivait encore sa démonstration d'une même âme répartie à chaque créature à dose inégale, lorsque Misère appliqua sa narine fumante à la vitre de la croisée. Elle avait fait une lieue dans l'intervalle d'une théorie.

— Voici le pain ; à table ! monsieur le marquis, mais auparavant permettez-moi de faire ma prière.

— Faites, monsieur le pasteur, je vais en pays d'Évangile, et il est bon que je prenne d'avance l'habitude de la maison.

Le pasteur croisa les mains, et levant les yeux au plafond :

— Seigneur, dit-il, tu as donné le pain aux hommes comme le signe trois fois sacré de leur alliance. C'est par le pain que tu les as rachetés de la barbarie et que

tu les as introduits à une vie meilleure. C'est par le pain universel comme toi, que tu as uni les premières aux dernières générations et les dernières générations entre elles à chaque minute de l'histoire ; fais donc que tous le trouvent également à leur lever et à leur coucher, pour que tous, rassurés sur leur vie et la vie de leurs enfants, apprennent à connaître et à bénir ta bonté.

Le pasteur et le marquis soupèrent tête à tête en silence. Celui-ci avait trop d'arriéré à liquider pour perdre son temps en conversation.

Au dessert, cependant, il parut retrouver la parole.

— Voici, Dieu me pardonne, le meilleur repas que j'ai fait de ma vie, et je crois maintenant que je pourrai affronter le régime du bivouac.

En disant ces mots, il acheva de vider le pot de raisiné.

Onze heures venaient de sonner à la pendule avec cette solennité et cette lenteur d'intonation qui semblent apporter à l'oreille du fond des siècles quelque chose de l'éternité.

— Il est temps de dormir, dit le pasteur, et prenant le flambeau, il conduisit le marquis à sa chambre à coucher.

Cette chambre était une humble cellule située au premier étage, c'est-à-dire au grenier, et meublée seulement d'un lit à colonnes orné d'une serge verte et

garni d'une pyramide de matelas superposés à l'infini, comme pour tenter l'escalade du plafond. Néanmoins, le marquis parvint à accomplir cette espèce d'ascension laborieuse qui était, dans l'antiquité du siècle dernier, l'opération du coucher, et comme il était fatigué de l'étape de la journée, il sentit bientôt son esprit flotter dans cette voluptueuse défaillance d'idées qui n'est plus la veille, qui n'est pas encore le sommeil.

Mais à peine avait-il fermé la paupière qu'un bruit indéfinissable retentit derrière lui, remontant coup sur coup, du pied du mur, arriva au niveau de son chevet, effleura sa tête et remonta encore. Cela ressemblait à un bruit étouffé de marteau ou de pas dans l'intérieur du moellon. Puis le bruit cessa. Le marquis entendit comme une chute sourde sur le plancher, suivie d'un léger chuchotement. Après quoi le mot *amen*, prononcé un peu plus haut, résonna distinctement à ses oreilles. Mais le mur était muet désormais, et la mer seule murmurait au loin, dans le calme de la nuit, cette plainte infinie qui semble rouler d'un monde à l'autre la douleur mystérieuse de la nature.

Décidément, pensa le marquis, ainsi éveillé dans le premier sommeil, ceci devient suspect, pour ne pas dire inquiétant ; et retournant un à un tous les détails de cette soirée énigmatique et de la conversation encore plus énigmatique du pasteur, il en tira cette conclusion, que le bonhomme Jarousseau pouvait bien passer, sans trop de calomnie, pour un disciple du grand

arcane, adonné à quelque pratique secrète de magie.

Le marquis de Mauroy, comme toute la noblesse de son temps, était incrédule à la révélation de l'Évangile. Mais pour rétablir l'équilibre du besoin de croire, il était superstitieux à l'occasion. L'esprit de Mesmer d'ailleurs soufflait déjà sur l'Europe et ressuscitait la croyance au merveilleux sous le nom de magnétisme. Le marquis portait en lui la première atteinte de l'épidémie. Il passa donc un instant dans cette terreur vague, moitié crédule, moitié incrédule, véritable lutte de l'imagination contre la raison. Mais le sommeil, sceptique par nature à toute apparition un peu trop prolongée, finit par tout accorder, et le jeune homme dormit profondément jusqu'au lendemain matin. La lumière du jour emporta la vision de la nuit comme une vapeur.

Au premier rayon de soleil, il sauta à bas de son lit, légèrement honteux de sa crédulité, et procéda au devoir de sa toilette. Mais lorsqu'il voulut mettre sa cravate, il éprouva une légère difficulté. Il n'avait pas de glace pour contrôler l'opération. La maison du pasteur, hélas! ne possédait qu'un miroir ou plutôt qu'un morceau de miroir. Ce débris flottant dans un reste de cadre mutilé avait été autrefois une glace de Venise: mais au temps des dragonnades, un soldat ivre, sous prétexte de se battre en duel contre lui-même, avait déchargé son pistolet au milieu, et il en était résulté un éclat juste assez grand pour permettre

au pasteur de raser la moitié de sa figure. Une fausse pudeur avait empêché sa femme de présenter ce tesson de verre au marquis. Il mit donc sa cravate à l'aventure et il descendit.

— Comment avez-vous passé la nuit? lui dit le pasteur.

— Parfaitement, à cela près, ajouta-t-il en souriant, que vous avez un revenant dans la maison, car j'ai entendu son pas dans le mur terminé par un *amen*. Il paraît que le diable maintenant fait sa prière.

— Le diable, c'est moi, répondit tranquillement le pasteur, et pour achever ma confession, je puis bien vous avouer ici, entre nous, que chaque soir je remonte ainsi dans ma cachette par un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

— Dans votre cachette ? reprit le marquis avec étonnement. Pourquoi vous cacher ? Le maréchal de Senneterre m'a désigné votre maison comme la maison de l'homme le plus estimable de la contrée.

— S'il n'y avait en effet que le maréchal pour barrer ma route ou troubler mon sommeil, je pourrais sans doute aller la tête au vent et dormir en paix sur le chevet du juste; mais il y a encore ici, par malheur, un homme toujours penché à l'oreille du pouvoir, pour réclamer l'exécution rigoureuse des édits contre les protestants. Or, comme la légalité est du côté de cet homme, le maréchal croit devoir me faire de temps à autre une visite domiciliaire pour la forme, je présume,

car s'il avait tenu à mettre la main sur le corps du délit, il m'aurait déjà trouvé.

Néanmoins, si on me trouvait, il faudrait bien me prendre, et si on me prenait, me pendre pour l'exemple. Le texte de la loi à cet égard est formel. J'échappe ainsi à la persécution, et cependant j'ai honte quelquefois de ma prudence. Je me dis que lorsque tant de martyrs ont versé leur sang pour l'Évangile, je devrais prendre conseil de leur courage, et au lieu de mettre chaque soir ma vie à l'abri, attendre de pied ferme le destin. Mais lorsque reportant mon regard sur tous les miens de ma grande et de ma petite famille, je songe à toutes ces chères ou frêles existences dont j'ai la garde et la responsabilité, je me dis que ce serait peut-être défier Dieu, que d'aller au-devant de la mort, et que dans tous les cas, si je me trompe, Dieu aura lu dans mon cœur, et saura trouver au fond de sa bonté infinie une miséricorde pour ma faiblesse.

La parole du pasteur était, pour le jeune courtisan élevé dans l'atmosphère voluptueuse de Versailles, toute une révélation d'un monde inconnu de souffrances. Le fanatisme survivant, dans la pratique, à la conviction religieuse lui paraissait un horrible paradoxe d'État. Tuer les gens parce qu'ils ne croient pas ce qu'on ne croit pas soi-même, c'est commettre deux crimes en un seul crime, un crime d'hypocrisie et un crime de cruauté. Et cependant, depuis que le monde est monde, l'histoire

humaine n'est pas autre chose que cela, et la hache, toujours levée sur l'idée depuis la première heure de la civilisation, n'est pas encore brisée.

— Monsieur le pasteur, dit le marquis d'un ton ému, la persécution est évidemment aujourd'hui une inadvertance du pouvoir. Dans un temps où le roi très-chrétien pousse la tolérance jusqu'à vouloir nommer un athée archevêque de Paris, il est impossible que sous ce règne-là, on poursuive un homme comme un malfaiteur par la raison qu'il prie Dieu en français au lieu de le prier en latin, et communie sous deux espèces au lieu de communier sous une seule espèce. Quant à moi, si humble encore que soit ma place dans l'État, je veux apprendre à qui de droit la vérité. Malesherbes est mon cousin au seizième degré, on est cousin à l'infini dans la noblesse. Je lui écrirai, et j'ai la conviction qu'une fois averti, il mettra sa gloire à déchirer de sa main la dernière page oubliée par mégarde du code de l'intolérance écrit il y a un siècle, dans un coin de confessionnal, par un jésuite de moitié avec une intrigante du nom de Maintenon.

— Je vous crois volontiers; aussi me suis-je dit souvent : *Si le roi le savait!* et dans cette conviction, je prie pour lui de toute la sincérité de mon âme; mais comment le saurait-il? qui le lui dirait? quel est celui de nous qui compte assez pour oser porter devant lui la parole? Après tout, Monsieur, je prends patience. J'ai monté l'âpre sommet de la montagne, et j'aperçois

comme une lueur à l'horizon ; encore un pas du siècle, et la liberté va peut-être briller.

A cette dernière parole du pasteur, un coup de canon retentit dans la rade de Saint-Georges et rebondit d'écho en écho le long de la falaise, comme si une salve d'artillerie lui répondait de chaque point de la côte à la fois.

— Voici le signal du départ, dit le marquis. Ce coup de canon est l'appel du navire américain qui doit me prendre à son bord et m'emmener où on peut entendre encore le coup de fusil. Mais, bah ! je pars pour l'autre rive, le cœur plus dispos : je commence à comprendre la liberté. J'espère vous revoir, monsieur le pasteur, quand j'aurai complété la science dont j'ai appris le premier mot aujourd'hui. En attendant, je vous laisse mon cheval en otage, pour qu'à défaut du maître, vous fassiez son éducation. Je serais heureux, à mon retour, de rentrer à Versailles, marquis républicain, sur un cheval savant.

Le jeune volontaire de la liberté serra la main du pasteur et gagna rapidement la grève en sifflant un air d'opéra.

— Vraiment, pensait-il en s'éloignant, la sensibilité est plus contagieuse que je ne croyais ; la parole de ce bonhomme aurait fini par me gagner.

Le pasteur accompagna son hôte jusqu'au sommet de la dune, pour le saluer du geste une dernière fois à travers l'espace. Un instant après, le navire appareillait, et poussé au large par une forte brise de terre,

il disparaissait derrière la pointe du Médoc. Le pasteur suivait encore de la pensée la voile évanouie à l'horizon.

Le soir de ce même jour, le pilote de Saint-Georges, qui avait mis en mer le navire américain, apporta au pasteur, de la part du marquis de Mauroy, une lettre de recommandation pour Malesherbes. Mais que pouvait faire de cette lettre un pauvre cénobite inconnu, à la distance surtout où il était de Paris? L'envoyer? Mais est-ce que jamais un ministre, même un ministre philosophe, daignerait répondre à un malheureux prédicant de village? Le pasteur remercia intérieurement le marquis de son attention et mit la lettre de côté.

CHAPITRE V.

Jarousseau était Jean de son prénom et pasteur du désert à Saint-Georges-de-Didonne, non pas précisément parce que le pays de Saint-Georges-de-Didonne était un désert, mais parce qu'en ce temps-là le protestantisme devait aller chercher un temple, au coin du bois, pour prier en commun.

Le métier de prêcher est aujourd'hui, grâce à Dieu, un état comme un autre, parfaitement permis et même recommandé au budget; mais au siècle dernier, le prône était la chiourme ou la potence en expectative, et plus souvent la potence que la chiourme.

Le pasteur Jarousseau avait compté sur l'une et l'autre hypothèse; aussi le jour même où il enseigna, pour la première fois, la Bible à ciel ouvert, il avait fait son testament plutôt comme acte de foi que pour toute autre raison, car il n'avait que son exemple et tout au plus sa défroque à léguer.

Depuis lors, il faisait régulièrement chaque soir son examen, et il mettait sa conscience en ordre à tout événement. Après cette préparation intérieure à l'imprévu, il posait la tête sur l'oreiller et attendait, d'un cœur tranquille, ce qu'il appelait la visite du Seigneur.

C'était un homme lettré, si l'on veut, en se sens qu'il avait fait sa théologie à la faculté de Lausanne, théologie au pas de course, il faut bien l'avouer, un peu de dogme par ici, un peu d'histoire sacrée par là, et finalement un peu de musique pour psalmodier en mesure. La provision était légère, assurément, mais que voulez-vous! l'heure pressait, et il fallait gagner le temps de vitesse.

La tribu de Lévi, comme on disait alors, était plus vite décimée que recrutée, sous la main paternelle de la monarchie. La faculté de Lausanne avait à préparer au martyre plutôt qu'à la controverse. L'étude de l'hébreu aussi bien que du latin était évidemment une superfétation pour apprendre à mourir. Le cœur suffisait. Or, sous ce rapport, le pasteur Jarousseau était le meilleur théologien de la Faculté.

Avant de partir pour la Suisse, il possédait un modeste patrimoine composé d'un vignoble et d'une maisonnette; mais un monsieur de Chamilly, intendant de la généralité de la Rochelle, fit brûler la vigne et abattre la maison, sous prétexte qu'un voyage à la frontière était un crime d'État. Job aurait encore envié mon sort, dit Jarousseau en apprenant cette nouvelle. Pour lui, la

Bible était une réponse à tout, et, avec la Bible, quelque chose qui pût lui arriver, il avait toujours une consolation écrite d'avance.

Jarousseau n'emporta dans son exil de l'héritage paternel qu'une montre d'argent, précieuse relique de l'enfance de l'art de l'horlogerie. Cette montre était toute sa famille. Elle avait marqué l'heure à son père et au père de son père, et toutes les fois qu'il la regardait il sentait monter de son cœur cette pensée : Sois digne de tes aïeux.

Le pauvre étudiant avait vécu à Lausanne, comme il avait pu et comme personne assurément n'aurait pu vivre à sa place, au hasard, au jour le jour, sur le fonds commun de la Providence, et ce fonds-là est singulièrement ébréché depuis longtemps. Le matin, à l'heure de la rosée, il allait sur le bord du lac ramasser un plat d'escargots, il le faisait cuire sur la braise, et il déjeunait là-dessus. Le dîner était presque toujours compris dans le déjeuner.

Après avoir achevé son cours de théologie, il revint en Saintonge à pied, par des chemins perdus, à travers les montagnes, soupant le plus souvent d'une croûte due à la munificence d'un chevrier et couchant dans son manteau à la belle étoile. Quand le pain venait à manquer, il chantait un psaume pour combler le déficit, et comme il tenait un compte exact de sa vie, il écrivait sur son journal : Aujourd'hui j'ai soupé d'un verset.

Il traversa ainsi les montagnes des Cévennes, et reçut

en les passant, de Paul Rabaut, l'imposition des mains et le titre de proposant. Le grade de proposant était le vicariat du saint ministère, le temps d'épreuve obligatoire pour constater la vocation. Il suivit en cette qualité le pasteur Gibert dans ses périlleuses tournées de la Seudre à la Gironde. Il assista pour son coup d'essai à ce prêche tragique de la Combe à la bataille, dans la forêt de Valleret, où plusieurs femmes furent impitoyablement passées au fil de l'épée. Ce fut là, et non au village d'Antouan, comme on l'a dit depuis, que Gibert périt d'une balle dans la poitrine.

Jean Jarousseau conquit son titre de pasteur sur le sang encore fumant de l'héroïque martyr, et à partir de ce moment il alla nuit et jour monté sur un bidet prêté, son évangile dans une poche et son psautier dans l'autre, évangélisant et baptisant partout à la ronde, sans plus songer que par le passé à ce créancier impitoyable appelé le lendemain.

Il suivait à la lettre le précepte de l'Écriture. Quand il avait faim, il frappait à la porte d'un fidèle : Que la bénédiction du Seigneur soit sur ta maison! et il demandait l'hospitalité. Si la porte lui était fermée, il secouait la poussière de ses souliers et il allait frapper ailleurs. On lui reprochait une fois le mépris de l'existence, et on lui offrait une légère prébende : Je ne veux pas ôter à Dieu, répondit-il, une seule occasion de me témoigner sa toute-puissance ; la manne ne tombe que dans le désert.

La manne tomba en effet dans le désert du pasteur,

sous la forme d'une femme nommée Anne Lavocat. Anne Lavocat apporta en dot à son mari une métairie à Chenaumoine, une vache laitière, la maison et la garenne de Saint-Georges-de-Didonne. C'était à peu près le pain quotidien, à condition toutefois de mesurer sévèrement la ration. Le jour où le pasteur posséda par contrat inédit, car il n'avait pas le droit de passer un contrat de mariage, un bout de luzerne planté de trois pommiers, il laissa échapper ce cri de joie : Enfin, je pourrai donc faire l'aumône !

La propriété ne lui paraissait bonne qu'à donner, et pour son début, il usa si largement du privilége qu'avant peu de temps la métairie de Chenaumoine et la vache laitière auraient fini par y passer. Mais par bonheur Anne Lavocat semblait avoir été créée pour être la sagesse pratique du pasteur et l'huile de la lampe ; elle avait au suprême degré la science de l'économie, bien autrement méritoire que l'économie par besoin forcé ; elle administra sa maison d'une main si stricte, avec une prévoyance si mathématique, que l'année put toujours rejoindre sans encombre l'année suivante.

Comment le pasteur était-il parvenu à épouser cette pieuse ménagère, providence visible de son foyer ? Eh ! mon Dieu ! comme il faisait toute chose en ce monde, par un coup d'inspiration. Il avait bien pensé qu'un pasteur doit prendre femme pour donner l'exemple.

— Je n'ai pas de famille, disait-il en lui-même, il me manque une vertu.

Mais il avait beau mettre la main sur son cœur, il n'y trouvait de préférence pour aucune brebis de son troupeau. Il pria donc le Seigneur de lui envoyer à son choix une compagne, et il attendit le passage de quelque Rachel inconnue sur son chemin.

Il avait remarqué qu'une jeune fille de Saint-Georges le suivait régulièrement à chaque prône du dimanche, et qu'au premier mot du sermon, elle cachait sa figure dans son Évangile pour pleurer en silence; le prêche terminé, elle reprenait, loin des siens, seule et triste, le sentier du village.

— Pourquoi donc pleures-tu ainsi? lui dit un jour le pasteur Jarousseau.

— Je n'en sais rien, répondit-elle; mais je ne puis m'empêcher de songer que vous nous avez apporté le bon Dieu ici, et que vous vivez à l'abandon, sans avoir, à la fin du jour, un coin de feu pour vous chauffer.

Puis, craignant d'avoir mal dit, elle rougit, baissa la tête et pleura de nouveau. A la vue de cette douleur ingénue, le pasteur ressentit pour la première fois ce coup de foudre du cœur, nommez-le comme vous voudrez, qui retentit jusque dans la dernière fibre et change instantanément toute une existence.

— Voici l'heure, murmura-t-il avec une pieuse émotion. Le Seigneur a parlé par la bouche de cette enfant.

Il réfléchit une minute.

— Dis-moi, ma fille, si celui-là que Dieu aurait choisi pour être à toi-même autant que toi-même venait

à errer pour sa foi à travers la lande, par la pluie et le vent, sans une pierre où reposer sa tête, que ferais-tu à ce moment d'épreuve?

— Je le suivrais.

— Et si un jour, après une longue absence, tu le voyais revenir, porté sur un brancard, une balle dans le flanc, le front couvert de cette pâleur aube naissante de l'éternité, que ferais-tu? Pleurerais-tu sur lui ou sur toi, comme le patriarche à la vue de la robe ensanglantée de Joseph? Voyons, pèse bien ta réponse.

— Je mettrais la main sur son cœur, et s'il battait encore, je dirais : Dieu soit loué! et je laverais sa blessure.

— Et si tu apprenais qu'un jour on l'a fait monter pieds nus, en chemise, une torche ardente à la main, sur un échafaud, et que là, en présence de la foule assemblée et au milieu d'un roulement de tambour pour étouffer le bruit de sa prière, un homme lui a passé au cou la corde encore tiède de l'agonie de quelque assassin?

— Je tomberais à genoux, je prierais Dieu d'étendre sur moi la grâce de ce saint martyre, puis je regarderais le ciel et j'attendrais.

— Anne Lavocat, reprit le pasteur d'une voix grave, tu as dit le mot de mon cœur, et je vois à ta parole que tu m'es envoyée aujourd'hui par celui qui mesure le vent à la brebis tondue. Veux-tu être pour moi ce que

Rachel fut pour Jacob? Je n'ai à t'offrir qu'une part de danger, et peut-être le veuvage demain.

La jeune fille regarda le pasteur, cet homme élu et béni entre tous, avec une expression indicible de surprise et de candeur.

— Que dites-vous là, Monsieur? Je ne suis pas digne de vous attacher votre manteau. Mais si jamais vous daignez m'appeler à être votre servante, je suis prête à vous suivre jusqu'au tombeau. Prenez-moi; me voici.

— Va, ma fille, ce qui a été dit est dit. Tu prieras et tu veilleras pendant quatorze jours et pendant quatorze nuits pour bien t'interroger et bien te comprendre toi-même ; j'en ferai autant de mon côté; le quinzième jour j'irai te voir, et si, en présence de ton père et de ta mère, tu mets ta main dans la mienne, tout sera accompli entre nous: tu marcheras désormais dans ma destinée.

Le quinzième jour, en effet, le pasteur alla trouver sa fiancée, et sa fiancée lui mit la main dans la main, comme il avait été convenu. Le même soir il l'emmena avec quatre témoins derrière la dune, au bord de la garenne, et là, sur un bloc de pierre, autel improvisé, il déposa la coupe de vin et le pain rompu, et, ouvrant la Bible, il dit, la main sur la page sacrée : Je te prends pour ma femme devant Dieu, et je me donne à toi pour l'éternité.

Et tendant le pain à sa fiancée, il ajouta : « Prends, ceci est mon corps ; » et la coupe de vin, il ajouta en-

core : « Prends, ceci est mon sang. » Elle mangea, elle but la première le pain, le vin de la communion, et elle repassa ensuite la coupe à son mari. Il posa sa lèvre à la place encore humide où la lèvre de la jeune fille venait de frémir. Il sentit tout son cœur remonter dans ce baiser mystique, et sa première larme d'amour tomba, mêlée au sang du Christ, au fond du calice.

Ce fut ainsi que le pasteur Jarousseau épousa Anne Lavocat au mois de juin, à l'entrée de la nuit, sur la dune parfumée d'immortelles et d'absinthes marines, sous l'étoile religieuse, parole errante du Dieu vivant, loin du bruit et du pas de l'homme, en présence seulement de l'immensité et de l'éternité penchées sur l'autel nuptial, dans le majestueux silence de leur mystère, tandis que la vague recueillie et assoupie en elle-même exhalait à voix basse, sur la grève, l'hymne de l'infini.

CHAPITRE VI.

Dieu bénit ce mariage, et chaque année, pendant six années consécutives, Anne Lavocat donna régulièrement un enfant à son mari. Elle sevrait l'un pour allaiter l'autre, et elle les nourrit à la file du même lait, sans jamais laisser à son sein le temps de tarir. Elle éleva tout cela sur son petit revenu, sobrement, disciplinairement, dans la crainte du Seigneur et la pratique de la vie à bon marché. Son ménage était un miracle perpétuel d'économie.

Un œuf à la coque faisait le repas des aînés. Chaque enfant allait y tremper, à tour de rôle, sa mouillette. Pendant l'été, une cerise remplaçait l'œuf en commun. La mère en frottait le pain de chacun, et la légère teinte rose ainsi répandue à la surface lui donnait suffisamment un air de décence. Procédé d'autant plus ingénieux qu'il ménageait la ressource du pain sec pour l'infliger au besoin en punition.

Le pasteur donnait le premier l'exemple de cette sobriété féroce poussée jusqu'au défi à la nature. Sa famille a conservé et montre encore l'écuelle où il prenait son lait chaque matin. Cette écuelle contient à peine une roquille. C'était là tout son déjeuner. Il pensait qu'on doit toujours sortir de table avec un excédant de faim pour peu qu'on tienne à vivre longtemps. Ce système d'hygiène plus ou moins problématique lui avait cependant réussi à l'application.

A l'âge de vingt ans, lorsqu'il était encore à Lausanne, il fit une longue et douloureuse maladie de poitrine. Le doyen de la Faculté crut devoir appeler à consultation je ne sais plus quel illustre médecin de Genève.

— A quoi bon ? dit le jeune homme : si le Seigneur a jeté un regard sur moi, je vivrai ; sinon mon heure est comptée.

Le médecin déclara le malade authentiquement poitrinaire, et le condamna à l'air du Midi, c'est-à-dire à la mort à bref délai. Le pasteur Jarousseau mourut en effet de la poitrine à quatre-vingt-dix ans sonnés.

Cette confiance illimitée à une assistance surnaturelle et cette habitude de vivre par miracle avait singulièrement développé en lui la doctrine de Calvin sur la grâce et sur la prédestination. Toutes les fois qu'il avait une épreuve à traverser, il disait : *Dieu est bon*, et il passait. Ce *Dieu est bon* cachait un sens aussi profondément fataliste que le *Dieu est grand* de l'Arabe ; seulement

il y avait, du Dieu bon au Dieu grand, toute la différence de l'Évangile au Coran.

Avec cette conviction que tout était prévu et accompli d'avance, il marchait droit son chemin, sans jamais céder à aucune considération de prudence humaine, tranchons le mot, de timidité. Quand il avait dit : Telle chose sera, cette parole était pour lui un destin. Ce qu'il avait voulu une fois, il le voulait toujours, quand même eût-il dû, pour le réaliser, tenter l'abîme, et cela naturellement, simplement, sans effort comme sans orgueil. Il était trempé pour le danger. Le danger était l'air de son esprit. Personne n'a mieux compris et mieux pratiqué que lui le bonheur de la persécution.

Il avait d'ailleurs une merveilleuse faculté de distraction pour échapper à l'étreinte de la réalité. La vie intérieure était chez lui si intense qu'il pouvait à volonté supprimer le monde visible. Il descendait en lui-même et restait là fermé à la nature entière. Il appelait cela vivre en Dieu et goûter d'avance la vie future. On raconte que saint Bernard suivit tout un jour le bord du lac de Genève et demanda le soir où était le lac, tant il marchait profondément enseveli dans sa méditation. Le pasteur Jarousseau avait au même degré que saint Bernard le don de ne pas voir.

Il partait quelquefois le matin pour faire une promenade en attendant le déjeuner, et il allait d'idée en idée, le long de la grève, et de contemplation en contemplation, jusqu'à la fin de la journée, sans s'apercevoir un

instant que son ombre avait changé de côté et que le soleil était passé du levant au couchant. Il avait si bien rompu son corps au jeûne forcé et si bien dompté la faim, cette horloge de la nature, qu'il perdait aisément à la poursuite d'une vérité ou d'une théorie la notion du temps et de l'espace.

Il pensait que l'homme était un esclave, et le besoin son tyran. Partant de ce principe, il cherchait toujours à briser la chaîne de son esclavage et à réduire le besoin à sa plus simple expression. Il usait son vestiaire jusqu'au dernier lambeau et ne changeait d'habit qu'à la dernière extrémité. Ce mépris systématique de la toilette fut le seul défaut du pasteur et, pourquoi ne pas le dire aussi ? le seul nuage, à un jour donné, de son ménage.

Il possédait, à l'époque de son mariage, un chapeau déjà émérite, qui, à force d'aller au prône, c'est-à-dire à la grêle et au soleil, avait fini par prendre une teinte d'automne. Or, la femme du pasteur avait l'orgueil de son mari. Que voulez-vous ! même sous la règle rigide du calvinisme on est toujours femme par un côté. Elle poussa donc vivement à la réforme du chapeau, et voulant la fin, elle voulut le moyen. Elle trancha donc sur ceci, sur cela, et de toutes ces épargnes, lentement, longuement accumulées, elle parvint à réaliser un louis et le donna au pasteur pour faire son emplette.

Le pasteur partit pour la foire de Saujon avec l'in-

tention sérieuse d'affecter religieusement la somme au crédit assigné. Mais en route il rencontra la femme du forgeron Bonnin, protestant renégat passé au catholicisme, ou, comme on le disait dans le camp de la réforme, à Bélial. Son mari était malade, son enfant était mourant, et elle allait du lit de l'un à l'autre depuis une semaine sans avoir même à leur offrir un pot de tisane. Et la malheureuse pleurait le long du chemin de n'avoir pu trouver aucun secours auprès des siens, parce que tous, restés fermes dans leur foi, l'accusaient d'apostasie.

— Tu tombes bien, lui dit le pasteur. Je suis en fonds aujourd'hui, et il lui glissa le louis dans son tablier.

Il revint à la maison le cœur plus joyeux, car il n'avait jamais tant donné d'un coup, mais aussi le chapeau plus effondré que jamais, car il pleuvait à verse. Sa femme poussa un cri de désespoir en le voyant revenir.

— Tais-toi, répondit-il, j'ai fait ce que je devais faire. Aurais-tu mieux aimé me voir un remords sur la tête?

Et il lui raconta ce qu'il intitulait sa bonne fortune.

La femme du pasteur, trompée une première fois dans son espérance, remit donc la main à l'œuvre, avec un nouveau courage et avec un nouveau génie de privations. Au bout d'une année elle avait refait à grand'peine le prix d'un chapeau. Le pasteur partit de nouveau pour Saujon. Il n'y avait plus à craindre cette

fois aucun obstacle. Bonnin était guéri. Le chapeau était acheté.

Hélas! la destinée encore en avait décidé autrement. Au moment où il touchait au champ de foire, il aperçut une pauvre jument attelée à une charrette, mourante de fatigue et tombée sous le brancard au bord d'un fossé. Son maître, marchand nomade venu du fond du Limousin, l'assommait à coups de bâton pour la faire relever, mais la pauvre jument, immobile sur l'herbe, rendait déjà le dernier soupir. Un long ruisseau de larmes qui coulait de son œil à moitié fermé était l'unique signe de vie qu'elle donnait encore.

— Mon ami, dit le pasteur, pourquoi frappes-tu ainsi ton cheval? Ne vois-tu pas qu'il va mourir?

— Pour l'aider à en avoir plus tôt fini, répondit le marchand.

Et il redoublait de coups de bâton.

— Veux-tu me vendre ta bête? reprit doucement le pasteur.

Le marchand lui lança un regard de travers.

— Monsieur sans doute veut plaisanter.

— Non, mon ami, je parle sérieusement.

— Combien voulez-vous la payer?

— Un louis.

Le marchand accepta le marché sans discussion. Il avait calculé que la peau de la bête valait à peine une pistole au prix courant.

Il dételа sa jument.

— La voici, dit-il au pasteur; emmenez-la si vous pouvez. Je vous la livre sans garantie.

Lorsque, le lendemain, Anne Lavocat vit revenir son mari de la foire de Saujon traînant derrière lui une véritable carcasse de cheval, et que, faisant un retour sur l'année écoulée, elle pensa que tout ce qu'elle avait pris sur sa faim et sur son sommeil avait passé là, dans cette bête maigre comme la vache de l'Écriture, et bonne tout au plus à jeter à la voirie, elle tomba dans un tel accès de découragement qu'elle osa douter du bon sens de son mari. Il faut avouer que l'emplette, à première vue, était assez minable et harassée au point de pouvoir à peine rester debout.

Et cependant, avec l'aide du temps et du champ de luzerne, la malheureuse jument borgne, ramassée mourante sur le chemin, abandonnée, maudite, devint bientôt une monture passable, et de progrès en progrès une personne de la famille appelée Misère, comme nous l'avons vu, en souvenir sans doute de son origine, âme dévouée, intelligence de premier ordre dans sa situation. Le pasteur lui avait sauvé la vie, et par un vague instinct de ce bienfait, elle voulut le payer de reconnaissance, elle chercha en toute circonstance à le comprendre, elle le comprit, elle le suivit, elle le veilla partout. Le pasteur développa consciencieusement cette riche nature trompée de moule sans doute et égarée là par hasard. Et chaque fois qu'il mettait une idée nou-

velle dans la tête de son élève, celle-ci lui rendait cette idée en nouveau service.

Depuis lors le pasteur jetait, de temps à autre, un regard sur son chapeau et disait en souriant :

— Voilà un chapeau qui m'a été remboursé au centuple.

Et il porta désormais son chapeau, trois fois vétéran, avec un sentiment de fierté.

CHAPITRE VII.

Pour bien comprendre ce que le protestantisme appelait la vie au désert, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse dans l'histoire. Louis XIV vieillissait, et avec l'âge, compliqué d'une fistule, il songeait au salut. Il avait eu toute sa vie le pied glissant, et bien que de chaque adultère venu à maturité il eût fait un prince légitime, pour pécher du moins royalement, l'adultère, prince ou non, n'en était pas moins resté un adultère. Le grand roi sentait donc sa conscience abondamment chargée de ce côté, et il voulait la débarrasser du fardeau avant de mourir.

Le père Letellier lui conseilla de faire pénitence sur le corps du protestantisme. De tout temps, le clergé avait demandé à la royauté une extermination générale du troupeau de Calvin. Un roi pénitent lui parut un

coup de fortune pour essayer une Saint-Barthélemy en longueur. Il saisit l'occasion avec empressement. Bossuet avait dit au pouvoir : *Gladium gladio copulemus*, c'est-à-dire frappe, pendant ce temps-là je tiendrai la victime.

On espéra d'abord acheter le protestantisme, et, dans cette idée, on établit une agence générale de conversion à prix d'argent. On payait en moyenne l'abjuration un écu, un petit écu par tête; c'était mettre vraiment la foi à bon marché. Mais on comprit bientôt que l'orthodoxie au rabais faisait médiocre usage. Le nouveau converti dissipait le plus souvent au cabaret le prix coûtant de l'apostasie, et retournait à son vomissement, comme on disait en langage clérical. Alors le roi changea de système, et, pour rattraper son argent, il passa à la persécution.

Persécution sourde d'abord, à petits coups, pour éprouver la force ou la résignation du protestantisme. On commença par supprimer un prêche ici, par éloigner un pasteur là, par suspendre l'exercice du culte ailleurs, et par exclure enfin la jeunesse huguenote de toute université et de toute corporation. Par une ingénieuse contrefaçon de la proscription romaine, on lui retirait ainsi l'eau et le feu de la civilisation moderne, c'est-à-dire l'instruction et le travail.

Le début était heureux. Le protestantisme, depuis longtemps désarmé, baissait la tête et gardait le silence. Louis XIV crut pouvoir alors frapper le grand coup et ra-

mener l'hérésie par ordonnance au giron de l'Église. Il publia, dans cette intention, édit sur édit : édit pour destituer les protestants de toutes les fonctions publiques salariées par l'État, édit pour leur retirer les offices qu'ils avaient payés de leurs deniers; édit pour proscrire leurs pasteurs; édit pour fermer leurs temples; édit pour interdire leurs assemblées; édit pour tenir leurs femmes en charte privée; édit pour enlever leurs enfants de vive force; édit pour confisquer leurs propriétés; édit pour leur enjoindre de quitter le royaume; et comme l'édit était pris au mot, édit pour leur défendre sous peine de mort de passer la frontière; édit pour leur imposer des domestiques exclusivement protestants, et ensuite, toute réflexion faite, nouvel édit pour leur imposer des domestiques exclusivement catholiques, dans l'espérance sans doute de trouver là plus de facilité à l'espionnage.

Nous n'avons pas encore achevé; respirons un instant.

Édit pour encourager l'abjuration en dispensant les huguenots apostats de payer leurs dettes à leurs créanciers; édit pour interdire aux protestants incorrigibles de soigner leurs malades dans leurs propres maisons. Un jour la police enleva les malheureux alités à domicile pour les porter sur des brancards à l'hôpital. Édit pour attribuer au dénonciateur la moitié de la fortune du protestant réfractaire. Le comte de Ruvigny, calviniste émigré, avait confié au président Harlay une

somme d'argent avant de partir pour la Hollande. Le président révéla au roi le dépôt et obtint la moitié de la confiscation. Édit pour obliger le parent à livrer le parent coupable d'hérésie. Une fille, il est vrai que c'était une religieuse, sœur Marie-Suzanne de la Miséricorde, sollicita l'incarcération de sa propre mère, une dame Conrard. La police, plus charitable que sœur Marie-Suzanne de la Miséricorde, laissa la dame Conrard en liberté sur parole. Édit pour traîner sur la claie et jeter à la voirie le cadavre du religionnaire mort dans l'impénitence finale. Le régent déchira cet édit; le spectacle de la claie, disait-il, faisant un mauvais effet. Édit pour forcer les hérétiques à communier régulièrement; leur communion, à la vérité, était un sacrilége, mais les enfants finiraient peut-être par pratiquer de bonne foi la religion catholique, à force de voir pratiquer bien ou mal leurs parents. On perdait la grande, mais on sauvait la petite génération. Édit enfin pour dissoudre les mariages contractés devant les pasteurs, et frapper de bâtardise les enfants issus de ces mariages. Ainsi, Louis XIV déclarait légitimes ses bâtards, et déclarait bâtards les fils légitimes des calvinistes; il y avait compensation.

Cela dit, Louis XIV envoya de part et d'autre un détachement de dragons porter à la pointe de l'épée cette profusion d'édits. Le dragon, de l'aveu de l'histoire, exécutait consciencieusement sa consigne. Il forçait la maison du calviniste, il brûlait, il démolissait, il taxait,

il taillait, il volait, il fourrageait, il insultait, il bâtonnait, il torturait, il brûlait, il brisait, il dévalisait, il vidait la cave, emportait le blé, enlevait l'enfant, emprisonnait, fusillait, pendait le prédicant, persécutait enfin autant qu'il était possible de persécuter, méthodiquement, scientifiquement, avec une suite, une logique à mériter l'estime de l'inquisition. Le calviniste prit rang à côté de la bête fauve à partir de ce moment. Le dragon du roi le chassa, le fuma, le tira au gîte, au terrier, à l'affût. Ce fut une boucherie en règle, une curée. Ce que la balle laissait de côté, la chiourme le prenait. Que voulez-vous! le pape, par décret signé de sa main, donnait pleine licence au chasseur, et le clergé, d'un bout à l'autre de la France, chantait un perpétuel *Te Deum* en l'honneur de la persécution. Au premier moment, la population protestante, ainsi mise au régime chronique d'une ville prise d'assaut, finit par croire officiellement et par signer de proche en proche tout ce qu'on voulut lui faire signer. Le fanatisme cria au miracle. On eût été catholique à moins, il faut en convenir. Le roi, émerveillé de ce catholicisme à la minute, crut avoir définitivement gagné sa place dans le paradis à côté de Constantin.

Mais la persécution perdit sa peine comme toujours. Après le premier instant de terreur, la population calviniste retourna au prêche en secret. Alors le grand roi, voyant que cette émission d'édits à l'infini, escortée de dragonnades, de fusillades, de potences, de

galères, de confiscations, de démolitions de villages, d'incendies, de rapts, de vols, n'avait pu encore effacer le protestantisme du sol, élucubra, de moitié avec le père Letellier, un dernier édit, le chef-d'œuvre à coup sûr du génie de Loyola. Il décréta de sa pleine autorité que tout protestant serait désormais réputé catholique, et que si, après cette décision, le protestant, définitivement catholique par décret, persistait dans son hérésie, il serait censé relaps, conséquemment puni de la peine séculaire du relaps, c'est-à-dire marqué et banni. Voilà pour l'homme. Quant à la femme, elle devait être rasée et enfermée dans un couvent.

La violence appelle la violence. Les protestants traqués de toutes parts songèrent à leurs aïeux. Les montagnards des Cévennes prirent les armes; des pâtres sans instruction battirent les troupes royales, commandées par les écoliers dégénérés de Turenne. Pour comprimer cette insurrection de héros en sabots exaltés par des femmes prophètes, le farouche proconsul du Languedoc, l'intendant Basville ordonna de sang-froid la destruction de six cents villages. L'odeur du sang montait à la tête des persécuteurs. Ce fut partout une ivresse de cruauté.

Un jour le maréchal de Montrevel dînait à Nîmes, à la table de Fléchier; au milieu du repas, il apprend par un avis secret qu'un pasteur tenait un prêche dans un moulin du faubourg. Il jette sa serviette, sort de table, commande une compagnie de fusiliers, investit le mou-

lin et y fait mettre le feu sans autre sommation. L'assemblée surprise par la flamme, veut fuir, la troupe la rejette dans le brasier à coups de fusil.

Une jeune fille franchit cette double ligne de feu, le laquais du maréchal de Montrevel l'enveloppe de son manteau ; aussitôt le maréchal ordonne de pendre le sauveur et la pauvre enfant face à face à un arbre voisin. Une religieuse obtient la grâce du laquais. La jeune fille seule est pendue. Après cette exploit, Montrevel alla reprendre son repas interrompu, et le soir Fléchier écrivait gravement : Cette exemple était nécessaire pour châtier l'insolence de ces gens-là.

Ainsi donc, on avait commencé par acheter le protestantisme ; on finissait par l'égorger. Le pouvoir allait le trouver, une bourse dans une main, une épée dans l'autre, et lui disait : La honte ou la mort! Choisis. Chacun choisissait dans sa nature. La noblesse abjura ; la roture passa la frontière, emportant une partie de la richesse du pays.

Louis XIV mourut, et le régent laissa sommeiller la fiction qui déclarait que tout protestant était catholique de par le roi, pour avoir le droit de le punir de la peine du relaps; mais à la mort du régent un aumônier du palais Royal, élevé à la mitre dans la ruelle de la duchesse de Berry, reprit en sous-œuvre l'édit du roi défunt et le réédita avec une légère aggravation. D'après l'édit de Louis XIV, il fallait pour être relaps l'aveu du protestant lui-même en présence de l'officier de justice.

D'après le nouvel édit de Tressan, la déclaration du curé pouvait suffire. Ainsi la vie, la fortune, la liberté de chaque famille suspecte d'hérésie, dépendaient, sans restriction, sans information, sans appel, de la haine, de la bonne ou de la mauvaise humeur du curé de sa paroisse. Or, le curé par état, par système, avait l'âme médiocrement portée à l'indulgence, et, pour ne citer qu'un exemple, l'abbé Mignot, du diocèse de Mende, fit un jour mourir sous les verges une jeune fille accusée d'avoir sucé le lait de sa mère et d'avoir préféré comme elle la Bible au confessionnal.

Le duc de la Vrillière suivit rigoureusement la tradition de Tressan de Lavergne. Pendant toute la durée de son ministère on vit le long des grands chemins des files gémissantes de religionnaires, et parmi eux des enfants de huit ans, traînés au bagne, le bâton haut, la chaîne au cou, pour avoir cru au Dieu de leur cœur et l'avoir adoré en commun. Ils y restaient toute leur vie, et la vie sur la chiourme était la mort à bref délai. Leurs pasteurs plus heureux montaient sur l'échelle et mouraient du moins sans retard de la main du bourreau. Comme le bagne n'était pas fait pour les femmes, on les envoyait ailleurs.

Il y avait au fond de la France, au bord des marais d'Aigues-Mortes, une tour solitaire, sombre, muette, ouverte seulement par le sommet à la neige et à la pluie. Qui pouvait habiter cette tour de mystère gardée nuit et jour par une sentinelle? Nul ne le savait.

On disait vaguement qu'un certain nombre de femmes, surprises au désert, avaient passé autrefois le seuil de cette prison. Les vieillards racontaient même qu'ils avaient vu des jeunes filles, du premier âge, parmi les victimes. Mais les prisonnières étaient-elles mortes ou vivantes ? Aucune voix ne pouvait percer la pierre de la muraille.

Seulement de temps à autre, il sortait de là un cercueil, voilà tout ce qu'on savait. L'Europe protestante apprit un jour l'existence de ce charnier. Le grand Frédéric demanda la grâce des malheureuses condamnées au supplice de ces gémonies. Cette grâce lui fut refusée.

Longtemps après, combien moururent dans l'intervalle ! le maréchal de Beauveau, nommé commandant de la province, voulut voir cette prison d'État. Il en fit ouvrir le guichet.

Ce qui se passa alors dans son âme, Dieu seul pourrait le dire ; car en voyant des choses humaines qui n'ont plus de nom dans aucune langue, cet homme de fer, trempé au feu, n'eut plus la force de parler aux ombres dressées devant lui, il ne put que leur faire signe de sortir.

Elles virent enfin la lumière du soleil, mais à peine eurent-elles jeté un regard effaré sur la campagne, qu'elles tombèrent aux genoux du maréchal et le prièrent de les rejeter sur la paille de leur cachot.

Elles n'avaient plus de famille, une porte ou frapper. Quelques-unes étaient enfermées depuis soixante ans

au fond de ce tombeau. Il fallut qu'au premier moment le prince de Beauveau les nourrît sur sa cassette.

Le duc de la Vrillière lui ordonna depuis de réintégrer les victimes dans leur prison. Il répondit : J'ai fait murer l'infâme cachot, et personne au monde ne le rouvrira tant que je commanderai dans la province.

CHAPITRE VIII.

Toutefois, lorsque le pasteur Jarousseau vint prêcher au désert, Voltaire avait déjà parlé, et, par sa glorieuse dictature sur l'opinion publique, avait incliné le pouvoir à la tolérance, tolérance capricieuse sans doute et encore troublée çà et là d'un coup de tête à l'occasion contre le protestantisme ; on eût dit tout au plus la lueur intermittente d'un jour meilleur.

Le maréchal de Senneterre, comme nous l'avons vu, gouvernait alors la Saintonge et habitait le château de Semussac, à une lieue de Saint-Georges-de-Didonne. C'était un vieillard aveugle, qui faisait régulièrement après souper sa partie de piquet, et reconnaissait parfaitement chaque carte au toucher.

Malgré sa cécité, il avait l'âme en équilibre, ce qui suppose toujours un léger grain de philosophie. Il avait fait la guerre dans l'Inde ; il avait donc beaucoup voyagé,

beaucoup comparé, et il croyait à Dieu sans préférence. Seulement il voulait avant tout l'ordre et la régularité dans sa province et dans son armée.

Lorsqu'il apprit l'arrivée du pasteur Jarousseau à Saint-Georges, il le fit venir à son château de Semussac.

— Ecoutez, mon ami, dit-il ; je sais, mais je veux ignorer ce que vous êtes venu faire ici. Puisque vous tenez absolument à posséder un troupeau, menez-le paître, où il vous plaira, l'herbe que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas en public et sur le grand chemin. Mais pas de scandale, entendez-vous bien ? je ne le souffrirai pas ; quand un des vôtres aura un enfant, il le mènera baptiser au curé, et quand il mariera sa fille, il la mariera à l'église.

Et si jamais je dois vous rechercher pour l'acquit de ma charge, j'aurai toujours soin de ne pas vous trouver ; mais il faudra aussi m'aider de votre côté.

— Monseigneur voudrait-t-il dans cette hypothèse me tracer une ligne de conduite?

— Que diable, mon garçon, je ne puis vous indiquer moi-même le moyen d'échapper à ma justice ; ayez une retraite dans votre maison ou ailleurs, peu m'importe, cela ne me regarde pas, pourvu que vous soyez caché ; seulement, toutes les fois que je donnerai l'ordre de vous arrêter, je ferai battre le tambour à l'entrée du village.

Et congédiant le pasteur d'un geste de commandement, il ajouta :

— Allez, ceci est mon dernier mot. Tenez-vous pour averti.

Le pasteur comprit que le dernier mot du maréchal était un permis tacite de prêcher l'Evangile. Restait, il est vrai, la question du baptême et du mariage à l'église. Mais la difficulté était prévue et résolue depuis longtemps. Le clergé tenait avant la révolution, comme chacun sait, le registre de l'état civil. Lorsqu'un enfant naissait dans une famille protestante, le père le portait d'abord à la paroisse, où le curé administrait le baptême et rédigeait l'acte de naissance; mais de la paroisse, il le reportait aussitôt à la maison du pasteur, qui, sur le baptême encore frais de l'Église romaine, en versait un second : de sorte que la jeune âme, à son premier vagissement, passait en un quart d'heure, avec une goutte d'eau, du catholicisme au protestantisme. Quant au mariage, la question était insoluble; comme il fallait aller à confesse pour épouser à l'église, le protestant aimait mieux épouser au désert, dût-il avoir devant la loi des enfants bâtards.

Le pasteur Jarousseau pratiqua une cachette dans la muraille de son grenier et prêcha la parole du Seigneur sous la protection du maréchal de Senneterre, en y mettant toutefois de la discrétion, pour rester dans la lettre du traité.

Chaque dimanche il assignait d'avance un rendez-vous à son troupeau pour le dimanche suivant, tantôt dans la forêt de Suzac, tantôt sur la dune de Saint-Georges, tan-

tôt au fond d'une grotte de la falaise, tantôt enfin sous une frênière, au bord de l'étang de Chenaumoine.

Les fidèles accouraient à la réunion de six lieues à la ronde, par des sentiers écartés, les hommes armés de longs bâtons ferrés, les femmes cachées sous leur cape gauloise. Ils remettaient en arrivant aux anciens de l'Eglise leur merreau, signe de reconnaissance entre eux, et prenaient place en silence, à côté les uns des autres, tête nue, les mains appuyées sur leurs bâtons.

A ce moment le pasteur, monté sur un tertre à défaut de chaire, ou adossé à quelque vieil arbre éploré penché sur lui du haut de je ne sais combien de siècles d'existence, commençait le service divin en lisant et en commentant un chapitre de l'Évangile.

Pendant qu'il parlait, Misère, postée en sentinelle avancée sur la hauteur voisine, immobile et l'oreille dressée, regardait l'horizon, flairait l'atmosphère, et, au moindre bruit suspect, au moindre uniforme errant dans le lointain, descendait de son poste et donnait le signal de la retraite.

Lorsque par hasard la troupe battait la campagne et que le pasteur Jarousseau jugeait le prêche en terre ferme impossible pour un dimanche ; ce dimanche-là, de bonne heure avant le lever du jour, trois ou quatre chaloupes pontées de pêcheurs ou de pilotes, sortaient mystérieusement du port de Saint-Georges, filaient à toutes voiles en pleine mer, jusqu'à ce qu'elles eussent perdu la vue de la côte ; alors elles laissaient arriver

bord à bord; les écoutilles sautaient, les fidèles cachés à fond de cale montaient sur le pont, et là, debout sur l'habitacle de la barque du milieu, perdu dans l'immensité de l'horizon vide, la tête au vent, le pasteur entonnait un psaume et faisait un sermon. Il trempait ensuite sa main dans un seau d'eau de mer et baptisait les enfants nouveau-nés, pour les initier d'avance, par ce baptême d'amertume, à une vie de persécution.

C'était le prêche en pleine mer. La voûte du temple était la voûte du ciel, le temple était l'infini. Le parvis était une planche flottante sur le gouffre, et agitée à la houle, image saisissante de l'Église sous la croix, sans repos et sans patrie. On était là loin de l'homme, en présence de Dieu seul, comme au jour du jugement dernier. La mer étincelait au loin sous le soleil. On doit entrer ainsi dans la vie éternelle, sur une nappe de lumière.

A la tombée de la nuit, les chaloupes regagnaient isolément le port de Saint-Georges, pour dérouter le soupçon. Bien souvent, lorsqu'un navire breton entrait en rivière, l'homme de quart assis à la barre du gouvernail entendait au loin, à travers l'obscurité, des chants graves et tristes de voix d'hommes et de femmes, et, croyant sans doute que les voix montaient du fond de la mer, faisait le signe de croix pour conjurer les spectres de l'abîme.

Cependant, si bien gardé que fût le secret de ce culte tantôt célébré en mer, tantôt sur la dune, la prédication

nomade du pasteur Jarousseau transpirait au dehors. Il y avait alors à Saint-Georges un curé nommé l'abbé Leborgne. L'abbé Leborgne était un petit homme maigre, la tête ronde, le nez effilé, l'œil gris, le front chauve et bosselé, comme s'il avait été repoussé à coups de marteau. Fanatique de bonne foi, espèce de saint bilieux égaré dans un siècle de gaieté, il vivait seul, tête à tête avec son crucifix, pratiquant toutes les austérités d'un frère du moyen âge. Une seule pensée, l'enfer; un seul dogme, le *compelle intrare*, avaient pu pénétrer dans cette cervelle étroite, sans cesse échauffée par le jeûne et par l'abstinence. L'évêque de Saintes avait cru devoir envoyer à Saint-Georges, alors le foyer le plus ardent du calvinisme dans toute la province, un prêtre irréprochable et inexorable, qui ne discutât pas avec l'hérésie, mais la signalât en toute occasion à la rigueur du bras séculier, et il avait choisi l'abbé Leborgne.

Lors de son arrivée, le pasteur alla lui rendre visite, pour donner l'exemple de la conciliation.

Le curé le reçut debout, sur le pas de sa porte, comme un lépreux.

— Que venez-vous faire ici? dit-il d'un ton bourru; que peut-il y avoir entre nous de commun?

— La charité, monsieur le curé.

— Je n'ai pas de charité pour l'erreur.

Et il rentra au presbytère.

L'abbé Leborgne croyait le salut du monde et son propre salut attachés à l'extinction du protestantisme. Il

y travaillait consciencieusement. Chaque fois qu'il avait vent d'une assemblée dans le désert, il allait lui-même à pied, son bréviaire sous le bras, dénoncer le fait à l'évêque de Saintes. L'évêque de Saintes le dénonçait à son tour à Versailles, et de dénonciation en dénonciation, le crime d'État revenait au château de Semussac avec injonction de sévir.

Au bas de l'avis, le maréchal de Senneterre écrivait plaisamment, en sa qualité d'aveugle : Je n'ai rien vu; et il retournait la dénonciation ainsi annotée au ministère. Quand on le pressait trop vivement, il envoyait un bataillon tambour battant faire une visite domiciliaire chez le pasteur; le pasteur, averti par le bruit du tambour, remontait dans sa cachette et laissait passer l'orage.

Mais un peu de temps après la visite du marquis de Mauroy, le maréchal de Senneterre tomba malade de la gravelle, et alla subir l'opération de la taille à Paris. Le pasteur crut pouvoir continuer son apostolat dans le désert, comme par le passé.

Malheureusement l'intendant Barentin exerçait en l'absence du gouverneur la plénitude de l'autorité. Or, l'intendant devait sa fortune au patronage du clergé. Il cherchait en toute circonstance à flatter son patron, et de toutes les flatteries il crut que la plus agréable serait encore un coup de main, dans l'ombre, contre le protestantisme. Il donna donc l'ordre au capitaine Lambert de porter de nuit sa compagnie de dragons au village

de Saint-Georges et de la mettre à la disposition de l'abbé Leborgne.

C'était le dimanche de la Pentecôte. Le pasteur prêchait ce jour-là sur la lisière de la forêt de Suzac, derrière le terrier Têtu. Misère, debout sur le sommet de la dune, surveillait attentivement la plage de Saint-Georges et la route de Mechez.

Mais, dès le matin, le capitaine Lambert avait posté sa troupe dans la forêt; à peine le pasteur avait-il commencé son sermon, que, du fond d'une ravine ombragée de genêts en fleur, il vit surgir tout à coup à son regard le plumet des soldats.

L'officier marchait en tête, l'épée nue, et, à côté de l'officier, une espèce de spectre noir semblait le guider; mais, à l'aspect du pasteur, il rentra dans le fourré.

Le prône était cerné.

— A genoux! dit le pasteur aux fidèles.

Toutes les têtes disparurent dans les fougères.

Le pasteur resta seul debout.

Le détachement fit halte, rangé sur une seule ligne, la baïonnette en avant.

— Joue! cria l'officier.

Le pasteur croisa les bras sur la poitrine. Il avoua cependant depuis que ce mot lui avait causé une légère émotion.

— Feu!

Une détonation successive et prolongée retentit à travers la colonnade sonore des troncs de pins de la forêt.

Un nuage de poudre enveloppa un instant le terrier Têtu. Misère, surprise dans sa faction, poussa un hennissement de douleur.

Les balles avaient sifflé, mais une seule avait porté et avait renversé le chapeau du pasteur.

L'apôtre releva tranquillement sa coiffure mutilée, et la regardant d'un œil de regret, comme s'il lui faisait un dernier adieu:

— Enfin, dit-il, voilà ma femme contente ; il me faudra bien cette fois-ci acheter un autre chapeau.

Puis, élevant en l'air ce vieux débris couvert de gloire, il cria vive le roi !

A peine avait-il poussé ce cri qu'il sentit à la tête une vive douleur. Il porta la main à son front et la retira pleine de sang.

— Le maladroit, dit-il, a failli me blesser.

Puis laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il ajouta aussitôt :

— Après tout, Dieu est bon : cette balle aurait pu me tuer.

Et il tomba évanoui.

CHAPITRE IX.

Lorsque le pasteur revint à lui-même, il était couché dans son lit, la figure enveloppée d'un bandeau. Le capitaine de dragons, assis au chevet, le veillait tranquillement, le menton appuyé sur le pommeau de son épée.

— Monsieur le pasteur, dit-il, j'ai ordre de vous emmener, mais comme je vous crois honnête homme, je veux bien consentir à vous laisser ici prisonnier sur parole; seulement, vous allez me promettre de ne plus chercher à tenir aucune assemblée.

— Je suis vraiment désolé d'avoir pour une première entrevue quelque chose à vous refuser, mais je ne puis vous donner la parole que vous me demandez.

— Alors, Monsieur, je suis désolé à mon tour; je ferai mon devoir. Un militaire français ne connaît que sa consigne. Quand mon colonel m'a dit : Amène-moi

cet homme que tu vois là dans la rue, cet homme fût-il mon père, je l'amènerais mort ou vivant.

— J'ai, moi aussi, ma consigne à exécuter; ma conscience m'ordonne de porter témoignage de la vérité tant que j'aurai un cheveu sur la tête et une âme à édifier sur cette terre des vivants.

— Votre conscience, reprit le capitaine, je ne connais pas ce colonel; mais puisque la conscience est, à ce qu'il paraît, la grosse épaulette dans votre régiment, faites comme il vous plaira, chacun son métier. Aussi, pour vous donner l'exemple, je vais mettre une sentinelle ici, à la porte de la maison, avec ordre de tirer au premier pas que vous ferez pour vous sauver.

Le capitaine se leva, et, se retournant vers le pasteur, il ajouta :

— Pas de rancune, n'est-ce pas? et puisque je n'aurai peut-être pas d'autre occasion de vous parler dans ma vie, laissez-moi vous dire que vous êtes un brave, et que vous vous conduisez au feu comme un vieux soldat. Il est vraiment fâcheux que vous ne soyez pas militaire, vous feriez honneur à la profession.

Il serra la main du pasteur.

— Surtout pas d'imprudence, ajouta-t-il, car je dois vous prévenir charitablement que je laisse, pour vous garder, le meilleur tireur de la compagnie. Mais si, après cela, je puis jamais vous rendre service, vous pouvez compter sur moi comme sur un ami.

Et il partit.

— Pardonne-leur, Seigneur! dit le pasteur en le voyant sortir, car depuis que le monde est monde, ces gens-là n'ont jamais su ce qu'ils faisaient, et ils tueraient un homme pour sa croyance avec autant de tranquillité d'esprit qu'ils lui feraient une politesse.

Le pasteur resta longtemps alité de sa blessure et gardé à vue par un factionnaire. Malheureusement, sa femme avait une pharmacie complète de remèdes secrets héréditairement transmis et perfectionnés de génération en génération. Elle possédait une herbe, ou une infusion, pour chaque maladie du corps humain. Elle appliqua à son mari une eau de sa façon tellement infaillible, qu'il fallut au malade un mois pour guérir de sa blessure, et un autre mois pour guérir du remède.

Le pasteur commençait à entrer en convalescence lorsque le meunier Jacques Boisseau, président du consistoire, vint le trouver.

— Israël est dans la désolation, dit-il en débutant.

Le meunier appelait ainsi, par une licence biblique, le village de Saint-Georges-de-Didonne.

— Et l'église est veuve de la parole du Seigneur, Isaac Volet devait épouser, à la coupe des foins, Suzanne Chardemitte ; les foins sont coupés depuis longtemps et Isaac Volet n'a pas encore épousé sa fiancée, faute d'un homme selon Dieu pour bénir son mariage. La femme d'Étienne Bernard est accouchée la semaine dernière d'un garçon ; il a bien fallu conduire le nou-

veau-né à l'église, et depuis lors le pauvre petit porte à son front le signe de Babylone.

Jacques Boisseau appelait ainsi, par une nouvelle licence poétique, le baptême administré de la main du curé.

— Pour peu que cela dure encore quelque temps, nous aurons bientôt rompu avec le Seigneur ; son saint nom aura séché sur notre lèvre, et nous aurons perdu l'habitude de prier. Nous vivrons désormais, et ce qui est plus horrible à penser, nous mourrons comme des païens.

—Tu as dit vrai, répliqua le pasteur d'un ton ému, mais tu le vois, je suis enchaîné en ce moment à mon banc de douleur ; je ne puis faire un pas sans que cet homme, toujours de planton à la porte de ma maison, ne lève son fusil. Sans doute, il faut savoir au besoin affronter le martyre, mais il ne faut pas non plus tenter en vain le Seigneur. Mon œuvre d'ailleurs n'est peut-être pas finie ; j'ai eu pendant ma maladie une inspiration. Mais silence ! j'ai encore à la vérifier. En attendant, va trouver dans l'île d'Avert le pasteur Dubaptiste et prie-le, de ma part, de me remplacer un instant.

— Le pasteur Dubaptiste, sert Dieu à l'heure qu'il est sous les verrous, dans la prison de Marennes ; la troupe a partout dispersé dans la province la tribu de Lévi.

Le pasteur Jarousseau laissa échapper un soupir.

Mais, rétractant aussitôt en lui-même cet aveu tacite de faiblesse :

— Dieu est bon ! reprit-il avec douceur; que sa volonté soit faite et que son nom soit béni !

Puis, fixant sur Jacques Boisseau son regard de prophète, il ajouta :

— Mets ta main sur ton cœur, mon fils, et après l'avoir interrogé devant Dieu, dis-moi si tu te sens assez fort pour porter le fardeau du saint ministère.

Jacques Boisseau réfléchit un instant.

— Le cœur est bon, dit-il avec une pieuse confiance, mais le reste pourrait bien me faire défaut.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le pasteur; là où est le cœur, Dieu est toujours présent. Va donc, je t'impose les mains, tu peux désormais baptiser et bénir au nom de l'Évangile.

— Ce qui est dit est dit, reprit Jacques Boisseau, et puisqu'il faut bien que quelqu'un ramasse le glaive du Seigneur tombé à terre en ce moment, je prendrai la mer dès demain pour réparer le temps perdu.

Et en effet le jour suivant une chaloupe, appelée la *Grâce-de-Dieu*, sortit au petit jour de la jetée de Saint-Georges. Lorsqu'elle eut doublé la tour de Cordouan et mis autour d'elle l'immensité, elle amena ses voiles, et les fidèles montèrent sur le pont pour entendre l'office divin.

C'étaient Isaac Volet, Suzanne Chardemitte, leurs parents et leurs témoins, la femme de Bernard, son nourrisson, le parrain et la marraine, en tout douze personnes.

Jacques Boisseau lut un sermon approprié à la circonstance et donna la bénédiction nuptiale aux deux fiancés ; puis, trempant sa main dans l'eau puisée aux flancs de la barque il baptisa l'enfant. La cérémonie terminée, la chaloupe reprit aussitôt la route du port de Saint-Georges ; mais dans la soirée, le vent qui jusque-là avait soufflé de terre, sauta brusquement à l'ouest. Il fraîchit au coucher du soleil. La brume du large envahit l'atmosphère. Le feu de Cordouan disparut dans le brouillard. On entendit de la côte dans le silence de la nuit un murmure imperceptible comme le ronflement d'un fuseau. C'était le bruit de la vague sur l'écueil de Maumusson, indice de gros temps sur toute cette rive de Saintonge. Quand Maumusson gronde, dit un proverbe du pays, il y a un navire à la côte ; et rarement le proverbe a menti.

A quatre heures du soir, la *Grâce-de-Dieu* n'avait pas encore reparu dans la rade de Saint-Georges. La mer était toujours grosse et le temps couvert. Le pilote Jean Mautret était de vigie sur la dune, avec son fils Joseph, le plus intrépide matelot et le plus vigoureux nageur de la contrée. De temps à autre il ouvrait sa longue-vue et la promenait sur toute la largeur de l'horizon, et la refermait en secouant la tête avec cette physionomie impassible qui est chez le marin l'expression suprême de l'inquiétude.

Un moment vint cependant où il crut voir une forme blanche flotter dans la brume au bout de sa lunette.

— Voilà la *Grâce-de-Dieu*, dit-il, qui essaye de doubler la pointe de Suzac.

Il suivit attentivement en silence la manœuvre de la chaloupe. Puis laissant retomber sa longue-vue avec un geste de désespoir, il passa sa manche sur le verre comme pour l'essuyer.

— Regarde à ton tour, dit-il à son fils; il me semble que j'ai la vue troublée en ce moment.

Joseph prit la lunette d'approche.

— La chaloupe ne gouverne plus, reprit-il; le courant la pousse sur le rocher.

Et boutonnant sur sa poitrine sa casaque de laine rouge il ajouta d'un ton résolu :

— Partons.

— Et où veux-tu aller? lui dit le pilote.

— Là, dit-il en montrant la pointe de Suzac; s'il arrive malheur à la *Grâce-de-Dieu*, je connais quelqu'un qui n'a pas oublié le secret de sauver les chrétiens.

— Alors, il faudra garder le secret pour une autre occasion. Regarde plutôt.

Et le pilote montrait de la main la mer qui moutonnait avec violence et couvrait la plage d'un nuage de fumée.

— N'importe, dit Joseph, notre place est là où il peut y avoir un secours à porter.

— Tu as raison, dit le père.

Il prit la main de son fils et franchit rapidement avec lui la plage qui sépare Saint-Georges de Suzac.

La chaloupe était dans une situation désespérée ; au moment où elle doublait la pointe de Suzac, le vent avait molli tout à coup et la force du courant l'avait affalée sur l'écueil. Elle prit alors le parti de mouiller sous voile, au pied d'une arche naturelle sculptée par la vague, en attendant que la brise fraîchît de nouveau. Le mouillage était suffisamment sûr tant que la mer montait, parce qu'il y avait au flot quatre brasses d'eau sur la platène du rocher. La lame du large passait en ondulant sous la quille de la chaloupe, et déferlait sur la grève à deux encâblures de distance. Mais au jusant, le rocher commença à montrer çà et là sa crête couverte de goëmon, et la lame, irritée par ce choc contrarié que que le marin appelle retour de marée, brisa violemment sur l'écueil. La mer emprisonna la chaloupe d'un amphithéâtre mugissant de montagnes d'eau échelonnées les unes derrière les autres en assises infinies, sur la ligne de l'horizon.

L'enceinte mobile de brisants se resserrait de plus en plus autour de la *Grâce-de-Dieu*, et s'en rapprochait avec une effrayante rapidité.

— Allons, dit Joseph, voici le moment.

Le cercle bouillonnant étreignait déjà sa proie de toutes parts, lorsqu'une lame déboucha de la pointe de Suzac en secouant au vent sa longue ligne d'écume ;

elle bondit sur le rocher à la hauteur de la vergue et déferla sur le pont de la chaloupe.

Les deux marins entendirent comme le bruit étouffé du canon. La vague fondit en brume et tout disparut au regard.

— La chaloupe est perdue, dit le pilote.

— Pardon, père, la voilà encore, répondit Joseph.

La chaloupe, un instant submergée, venait de reparaître. Elle oscillait sur sa quille comme si elle cherchait à reprendre son équilibre. Les deux marins purent voir les passagers courir de côté et d'autre sur le pont, dans la démence du désespoir.

Une seconde lame venait du large avec cette impulsion solennelle qui semble porter un arrêt. Elle recruta en passant les autres lames attardées devant elle pour augmenter son volume. Arrivée à la hauteur de la chaloupe, elle la recouvrit d'une immense voûte, croula de toute sa pesanteur, puis se dispersa de côté et d'autre en tumulte, et s'effaça en ne laissant sur l'eau que de larges plaques d'écume.

Une épave douteuse au-dessus de laquelle quelque chose semblait flotter reparut seule à la surface du brisant, tandis qu'un goëland volait lentement au-dessus du gouffre où la chaloupe venait de sombrer.

Jean Mautret se jeta à la mer pour essayer de sauver au moins un naufragé, mais à peine avait-il commencé de nager qu'une lame le frappa en pleine poitrine et le rejeta violemment sur la grève. Il se fit un bruit de galets

froissés par le flot, et le pilote aperçut un paquet d'étoffes roulé dans le gravier. C'était son fils que le ressac remportait au large sans connaissance.

Il le releva. Le malheureux, revenu à lui-même, debout sur la plage, immobile et pétrifié, regardait d'un œil de rage cette vague plus forte que lui qui semblait vouloir garder toutes ses victimes.

Le goëland volait toujours dans le brouillard de la houle comme s'il suivait sous ce linceul flottant la marche de la chaloupe. Par instants, il plongeait et jetait en remontant un cri d'appel. Mais aucun secours ne venait et ne pouvait venir.

— Tout est fini, dit le pilote.

— Tout est fini, répéta machinalement Joseph.

Mais, retournant la tête, il jeta aussitôt un cri d'espoir :

— Voilà le pasteur !

CHAPITRE X.

En effet, le pasteur arrivait au galop sur sa jument; il détacha une corde pendue à l'arçon de la selle, et, se dressant sur ses étriers, il leva la main vers le ciel comme pour invoquer son assistance.

— Où a coulé la chaloupe? dit-il.

— Là, répondit le pilote. Et il indiqua d'un geste l'arche du rocher. Mais que voulez-vous faire? ajouta-t-il en saisissant la bride de la jument. Un coup de mer vient de culbuter mon fils sur la grève comme un coup de canon.

— Laisse aller le pasteur, reprit Joseph. La mer était pour le moins aussi déchaînée lorsqu'il sauva l'année dernière la vie de Noël Membrard à la pointe de Valière.

— Alors, Dieu vous protége! dit le pilote au pasteur, et il lâcha la bride de Misère.

Misère avança d'abord courageusement au milieu du ressac, mais lorsqu'elle sentit le sol mouvant formé de galets tourner rapidement sous son sabot comme une meule de moulin et l'écume pétiller avec furie à son naseau, elle dressa l'oreille et flaira l'eau avec une expression visible de terreur.

— Eh bien ! fit le pasteur d'un ton de reproche.

L'héroïque jument s'enleva à ce mot et s'élança d'un bond dans les brisants. Mais au moment où elle perdait pied, une vague l'atteignit au poitrail et la dressa tout debout. La vague passa. La jument reprit l'équilibre et replongea la tête la première ; la croupe flotta seule à son tour au-dessus de l'écume.

Le pasteur venait enfin de franchir le plus dangereux obstacle ; maintenant sa monture pouvait nager.

Jean Mautret et son fils étaient remontés sur la dune pour suivre de plus haut la lutte grandiose d'un homme contre l'Océan. Le soleil commençait à se coucher ; une ligne rouge comme une raie de sang barrait le ciel à l'ouest ; une vapeur livide voilait l'horizon.

Les deux marins cherchèrent longtemps du regard le cavalier emporté par sa monture à travers l'abîme et enveloppé d'un perpétuel rugissement. Mais il n'apercevaient, d'intervalle à intervalle, qu'un imperceptible point noir, ballotté sur la ligne tumultueuse du brisant. Le point noir s'éloignait toujours de la plage et s'évanouit insensiblement dans le brouillard. Il ramassèrent à tout hasard l'herbe sèche et le jonc marin de la dune, et ils

y mirent le feu pour réchauffer, au besoin, le corps des naufragés. La flamme inclinée par le vent flottait en longue traînée sur la plage humide de Suzac, lorsqu'à la lueur du bivouac ils virent surgir tout à coup l'ombre du dragon.

— Où est mon prisonnier? cria-t-il tout essoufflé encore de sa longue course à la poursuite de Misère.

— Allez le chercher où il est, répondit Joseph avec une sombre ironie, et puissiez-vous le ramener?

La nuit était venue. La mer perdait toujours. Le bruit rauque de la lame fuyait à l'horizon comme le cri de la bête qui emporte sa proie. La brise avait fraîchi au coucher du soleil et dissipé le brouillard. Le ciel versait sur cette scène de mort l'éclat paisible de ses étoiles. Le temps coulait et le pasteur ne revenait pas encore.

Les deux marins, debout devant la flamme couchée par le vent, jetaient de temps à autre leur regard au large, et le reportaient ensuite tristement sur la flamme mourante du bivouac.

Le pilote tira sa montre.

— Voici une heure, dit-il.

Il n'osa achever sa pensée.

Joseph soupira.

— J'ai eu tort, dit-il, de laisser aller le pasteur, et pourtant la mer était aussi grosse à la pointe de Valière!

Ils baissèrent de nouveau la tête et gardèrent le silence, comme s'ils cherchaient à étouffer en eux un secret pressentiment, lorsque tout à coup ils entendirent

sur la plage un cri terrible qui semblait sortir d'une poitrine brisée.

— A moi ! mes amis !

Il virent flotter dans l'ombre, sur la lumière phosphorescente de la lame, la silhouette d'un homme à cheval. Ils coururent à son secours. Sa monture immobile, la crinière ruisselante, tremblait de tout son corps et tournait la tête de côté et d'autre d'un air inquiet. Un long ruisseau d'eau salée coulait de son flanc et tombait avec un bruit sourd sur le sable. Le pasteur, transi par le froid sur la selle de son cheval, la figure pâle, la bouche serrée, les yeux égarés, les cheveux collés sur ses joues, passait de temps à autre la main sur son front, remuait la lèvre sans pouvoir prononcer une parole, et recueillant enfin un dernier reste d'énergie:

— Ils sont là, dit-il d'une voix étouffée.

Il montra de la main un monceau de formes confuses ballottées au milieu de l'écume, et s'affaissa du haut de sa selle épuisé de fatigue. En voyant tomber son maître, Misère se coucha sur la grève comme pour mourir à côté du pasteur.

Le monceau de formes ballotté sur l'écume, et tantôt repoussé, tantôt ramené par le flot ou par le ressac, était un groupe de naufragés gisant les bras entrelacés autour du mât de la chaloupe. Le premier était le patron ; le second était Jacques Boisseau ; le troisième, un jeune homme qui serrait d'une main convulsive le bras d'une jeune femme évanouie. C'était Isaac Volet avec sa fiancée.

Le dragon avait suivi le pilote sur la grève et regardait ce drame d'un air qui semblait dire : J'ai vu mieux que cela pendant la guerre d'Allemagne.

— Ami, lui dit Joseph, ne pourrais-tu pas nous aider ?

— Volontiers, reprit le soldat, après avoir préalablement jeté un coup d'œil au pasteur, étendu sans mouvement, comme pour s'assurer qu'il ne courait aucun risque de perdre une seconde fois son prisonnier.

Ils transportèrent les naufragés auprès du feu allumé sur la dune, et après les avoir roulés dans la cendre, ils allèrent relever le pasteur avec sa monture, et les ramenèrent l'un et l'autre au bivouac. Peu à peu les naufragés, ravivés par la chaleur, reprirent connaissance et tombèrent dans les bras du pasteur pour le remercier de leur salut.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit modestement le héros de l'Évangile, c'est cette pauvre bête qui a porté toute la fatigue.

Mais Isaac Volet était resté à genoux auprès du corps de sa fiancée ; par moment, il lui mettait la main sur le cœur et l'appelait à haute voix. Le cœur avait cessé de battre, la poitrine était glacée. Une faible rougeur avait flotté un instant sur sa figure comme un dernier reflet de vie et disparu avec la même rapidité.

Jean Mautret et son fils chargèrent le corps sur leurs épaules, et prirent le chemin de Saint-Georges. Le cortége marchait en silence, car chaque assistant

avait, dans cette nuit funèbre, l'âme préoccupée d'une triste pensée : la mer, perdue là-bas dans l'ombre, gardait encore six cadavres.

Au milieu de ce profond recueillement, le dragon pencha la tête à l'oreille du pasteur, et lui dit d'un ton ému :

— Touchez là, monsieur Jarousseau, vous êtes un bon Français ; mais je ne suis pas content de vous, je vous le dis franchement.

— Pourquoi cela, mon ami ?

— Comment ! vous me dites d'aller boire un verre de vin à la cuisine, et pendant ce temps-là, vous filez à la dérobée, sans songer que vous exposiez peut-être un honnête soldat à faire un malheur !

Quel malheur ! répondit machinalement le pasteur tout entier à la tristesse du moment.

— Que voulez-vous ! on a sa consigne, et de plus sa carabine chargée. Vous comprenez qu'à l'heure qu'il est, j'en serais vraiment au désespoir. Vous pouviez bien me dire un mot en partant. Entre gens de cœur, il y a toujours moyen de s'entendre.

— Vous avez raison, reprit le pasteur. Aussi, dorénavant, je vous promets de ne plus passer le seuil de la porte sans vous prévenir d'avance, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de retirer sa main appesantie sur ma tête et de me rendre la liberté.

— Dans ce cas, monsieur le pasteur, prenez mon fusil, de peur de tentation. Vous pouvez désormais

aller et venir, à votre fantaisie. Seulement, veuillez vous rappeler que ma tête répond de votre parole.

Il tendit sa carabine au pasteur.

— Que voulez-vous que je fasse de cela, mon ami? Gardez ce fusil pour le montrer un jour à vos petits-enfants, et pour leur dire: Voilà ce qui, en ce temps-là, était l'apôtre d'une religion d'État.

Lorsque le convoi atteignit la première maison de Saint-Georges, le pasteur fit déposer la jeune femme noyée sur un banc de pierre. La foule accourut de toutes parts avec des torches de résine pour reconnaître la victime. L'infortunée reposait doucement dans l'attitude du sommeil, la tête inclinée sur l'épaule, les cheveux déroulés, les bras pendants à son côté, les jambes raidies et les pieds nus sortant des plis de sa robe comme les pieds d'une statue des plis de son linceul. De minute en minute la lueur d'une torche errante sur sa figure semblait ranimer sa paupière éteinte; l'éclair passait et la mort laissait retomber son ombre sur ce front pâle désormais de la pâleur de l'éternité.

Le cercle se resserrait de plus en plus autour du cadavre par un invincible mouvement de curiosité. Les petites filles, repoussées par la pression jusqu'au bord du banc de pierre, cachaient leur tête de frayeur dans leur tablier. Les mères pleuraient, et criaient, et interpellaient Jacques Boisseau, perdu dans le cortége et abîmé dans l'affliction d'un désastre dont il était involontairement l'auteur; elles lui disaient: Qu'as-tu fait

de mon frère? Qu'as-tu fait de mon fils? Pourquoi as-tu pris le rôle de l'élu du Seigneur et as-tu ainsi attiré sa colère sur ta témérité?

A chacun des reproches, Jacques Boisseau baissait la tête comme s'il sentait sa conscience troublée.

— Silence! dit le pasteur d'une voix forte. Qui donc oserait parler ici après que Dieu a parlé par un pareil événement? Recueillons-nous plutôt et interrogeons-nous devant lui, d'un cœur soumis, pour comprendre la leçon sévère qu'il vient de nous infliger; car Dieu n'éprouve pas seulement sa créature pour l'éprouver, il l'éprouve pour la rappeler à la vérité.

Le pasteur mit le genou en terre et la foule l'imita.

Le dragon seul resta un instant debout; mais bientôt, par cet instinct militaire du mouvement en commun, il fléchit à son tour le genou.

— Si tu es chrétien, tu peux bien prier en notre compagnie, lui dit son voisin.

Le pasteur resta longtemps en méditation, la tête penchée sur sa poitrine. Un silence solennel régnait en ce moment sur l'assemblée. On n'entendait que le bruit de la mer, entrecoupé çà et là d'un sanglot. On sentait passer dans l'air comme un souffle d'inspiration.

Après une longue préparation intérieure, le pasteur se leva.

— Mes amis, dit-il, Dieu est bon, et s'il a pris pour victime cette pauvre martyre couchée là sur la pierre, c'est qu'il a voulu sans doute, par le mérite de ce sacri-

fice, nous racheter de la servitude. Jusqu'à présent, nous avons prié dans le désert, et lorsque la terre nous a manqué, nous sommes allés prier sur l'Océan. Mais la terre et la mer aujourd'hui semblent repousser à la fois notre prière. Qu'est-ce à dire, sinon que la dernière heure de l'Évangile est venue ou que l'heure de notre délivrance va sonner? la première supposition est un blasphème. La seconde est donc seule une vérité. J'ai interrogé l'Esprit saint dans cette pensée, et si je ne pèche pas ici par présomption, voici ce qu'il m'a répondu : Vous avez un bon roi, car il tend la main en ce moment à un peuple opprimé. Il doit sûrement ignorer qu'on vous tue à coups de fusil et qu'on vous jette aux vagues comme on jetait autrefois aux bêtes les premiers fidèles. Va le trouver, raconte-lui votre martyrologe, et puisqu'il est bon, il vous rendra justice. Voilà ce que j'ai entendu en moi ; mais comme un seul ne contient jamais autant la volonté divine que plusieurs, car il a été écrit : Là où vous serez plusieurs assemblés en mon nom, là sera mon esprit, je crois donc devoir consulter le conseil des anciens et lui demander son avis. Voyons, Thomas Guérin, es-tu ici présent ?

— Oui ! cria une voix dans la foule.

— Tu es le plus âgé, parle le premier.

CHAPITRE XI.

Un vieillard, la tête ceinte d'une couronne flottante de cheveux blancs, avança au milieu du cercle en tenant à la main son chapeau. Thomas Guérin était un ancien capitaine de la marine marchande et l'homme le plus lettré du village.

— Puisque le pasteur me demande mon avis, dit-il, je vais le dire avec la même sincérité que si je parlais au jugement dernier. Je puis me tromper, alors, que mon erreur reste sur moi ; mais je ne saurais approuver la proposition de notre bien-aimé père en Dieu ici présent. Le roi est un brave homme, dit-il ; tant mieux ; nous le verrons bien plus tard. Tout roi qui commence, commence bien. L'autre aussi avait bien commencé, à ce que mon défunt père m'a dit souvent. Croira qui voudra ; quant à moi, je ne puis croire qui celui-ci ignore qu'on nous traque et qu'on nous tue depuis bientôt un siècle, et qu'on nous prend nos femmes et nos enfants

sous prétexte de les convertir. Est-ce que la voix de la terre sans cesse arrosée de notre sang, et de la pierre de la prison sans cesse retentissante de notre affliction, ne monte pas nuit et jour à son oreille? Est-ce que si jamais il a fait un pas dans quelqu'une de ces provinces, sanctifiées dans des temps meilleurs par la foi de nos pères et maintenant ravagées comme par le feu, il n'a pas senti remuer sous son pied le sol pétri tout entier des ossements de nos martyrs? Ah! partout où l'innocent a péri de mort violente, ne passe pas là, toi qui l'as tué, ou qui l'as laissé tuer, car il y a là un gouffre et tu y tomberas, au premier jour, aussi sûrement qu'il y a quelqu'un qui tient compte de chaque crime.

Mais si le roi ignore qu'on nous persécute en son nom, il y a donc un rideau tiré dès son berceau entre son regard et la vérité; et quelle est la main qui a tiré le rideau, sinon la main de quiconque l'approche de plus près et a le plus de droit par conséquent à sa confiance? Et lorsque notre digne pasteur, que Dieu le sauve de tout piége! ira pour détromper ce roi dupe de sa propre grandeur, pensez-vous qu'on acceptera son témoignage? Non; on lui répondra : C'est toi qui as menti. Convaincre un roi d'ignorance, c'est lui manquer de respect, c'est lui signifier qu'il ne fait pas convenablement son métier, qu'il n'a pas l'œil partout. Or, une pareille injure, de mémoire d'homme, n'est jamais restée impunie; j'ai lu moi aussi un peu d'histoire, et voilà ce que j'y ai appris.

Ensuite, il ne suffit pas de dire : Je vais trouver le roi et lui parler. On ne le rencontre pas dans la rue comme le premier venu, et on ne le tire pas à l'écart pour lui dire un mot en passant. Un roi est un être à part, et par cette raison précieusement soustrait au contact de l'humanité. Il vit dans une espèce de solitude qu'on appelle Majesté, derrière un triple et un quadruple rempart de gardes, de courtisans, d'estafiers ou de sentinelles. Un roi est le premier prisonnier de son royaume. Il faut être au moins duc ou pair, laquais ou gentilhomme, pour avoir le droit de l'aborder. Lors donc que notre digne pasteur, — Dieu veille sur sa vie! — ira frapper à la porte du roi, il trouvera là, je le crains bien, quelque beau mousquetaire qui aimera à rire et qui lui répondra : Qui es-tu, d'où viens-tu, toi qui n'as ici ou là ni épée ni livrée? Retourne à ton village, mon brave homme; il n'y a pas place pour toi dans ce palais!

Un roi est toujours un roi, ou plutôt il n'y a qu'un roi sous ces différents noms de Pierre, Paul, Louis ou Henri. Lorsqu'un d'eux a dit: Telle chose sera, cette chose fût-elle une injustice, son successeur, à quelque degré que ce soit, croit presque toujours devoir lui tenir parole, soi-disant par respect pour la monarchie. Je tiens cela de bonne part, d'un livre fait comme il faut et signé par un citoyen de Genève. Eh bien! puisque la persécution, après un instant de relâche, vient de nouveau nous rendre visite, retirons-nous en nous-mê-

mes comme dans des tentes fermées et laissons-la passer ; notre dignité désormais est de souffrir et d'attendre. Et après tout, si j'en crois le signe du siècle, nous n'attendrons pas longtemps. Quelque chose me dit que le temps de la réparation universelle approche. Je dormirai sans doute sous l'herbe lorsqu'il viendra ; mais cette génération-ci le connaîtra peut-être, et pensant à leurs pères morts qui lui ont transmis le feu saint à travers tant d'épreuves, elle viendra peut-être au jour de délivrance rendre hommage à leur tombeau.

Quand le vieillard eut achevé son allocution, le pasteur interpella un autre orateur.

— Jérémie Dusser, es-tu là ? dit-il.

— Oui, répondit de nouveau une voix dans l'assemblée.

— Tu es le plus jeune du conseil, dis à ton tour ton avis.

Jérémie Dusser était quelque peu gentilhomme par sa famille ; mais au lieu de prendre avantage de sa naissance, il avait préféré suivre en paix ce qu'il croyait la bonne route, et il avait modestement embrassé l'état de cultivateur.

— Quant à moi, dit-il, je tiens que le meilleur moyen de savoir si le roi actuellement régnant est, oui ou non, un homme de bonne volonté, c'est de faire ce que propose le pasteur, c'est d'aller droit à lui et de lui dire respectueusement : Sire, on nous fait tort sous votre

règne pour un crime qui n'est pas un crime, et on nous force à croire à la pointe de l'épée ce que nous ne pouvons croire en conscience. Nous sommes, comme les autres, les enfants de la commune famille; vous êtes notre père, rendez-nous justice si vous voulez qu'un jour, à votre tour, justice vous soit rendue, car il a été écrit que celui qui se servira de l'épée périra par l'épée.

Mais comment arriver jusqu'au roi, cet homme plus qu'un autre homme, toujours caché dans l'impénétrable mystère de son palais? Je n'en sais rien; mais je n'en crois pas moins que celui qui a mis au cœur de notre vénérable pasteur, notre maître en Israël, la résolution de parler au prince, a mis en même temps dans le cœur du prince la résolution d'entendre la vérité. Quand un homme, quel qu'il soit, porte la parole au nom d'une grande idée, comme la liberté de conviction, il est l'ambassadeur d'un siècle, il a son siècle tout entier derrière lui pour l'appuyer au besoin. La royauté, d'ailleurs, n'est plus ce qu'elle était autrefois. Le trône sans doute était hier encore placé à une hauteur inaccessible pour le regard. Mais depuis la France a monté, et la distance est singulièrement raccourcie. Encore quelques tours de soleil, et nous verrons peut-être roi et peuple passer par la même porte de compagnie.

Si cependant, après avoir entendu notre humble supplique, le roi nous répond : Je ne vous connais pas, re-

tirez-vous; alors, comme alors; nous aurons mis le pouvoir en demeure, nous aurons fait notre devoir, nous rentrons dans la plénitude de notre droit en toute sûreté de conscience. Nous pourrons regarder du côté de la mer et prendre exemple de l'Amérique, et s'il y a quelqu'un en France pour crier : Debout ! et pour appeler à lui tous ceux qui portent le cœur haut sous la servitude, je suis de ceux-là, j'en donne ici d'avance ma parole. J'ai dit.

— Tu as parlé selon l'esprit, répliqua le pasteur, et tout à l'heure Thomas Guérin a parlé selon la sagesse, et tous les deux vous avez représenté, chacun à votre façon, les déchirements intérieurs de ma propre pensée. Allez en paix maintenant, vous tous qui avez entendu ceci, et priez Dieu qu'il éclaire jusqu'au bout l'âme de votre pasteur. Il en a besoin.

Il donna sa bénédiction à l'assemblée, et chacun regagna en silence son foyer. Mais tout à coup un horrible éclat de rire partit du milieu du groupe qui entourait encore le banc de pierre où reposait le corps de la jeune fille morte, et une voix cria :

— Allez chercher les violons, vous autres, voici l'heure du bal; j'épouse aujourd'hui ma fiancée. J'ai attendu longtemps, mais enfin là-bas, là où on ne voit plus que le ciel, Dieu nous a mariés.

Hélas ! le malheureux Isaac Volet était devenu fou de douleur, et en disant ces mots il chantait et riait tour à tour. Une âme charitable lui mit la main sur la bouche

par pitié, et le ramena à sa maison comme un enfant.

Depuis lors il n'a pu recouvrer la raison. On le voyait longtemps après errer le long des chemins, avec ce sourire terrible de l'homme foudroyé dans son intelligence. Toutes les fois qu'il rencontrait quelqu'un, il lui disait : As-tu vu ma femme? Elle était tout à l'heure à mon côté, je ne sais par où elle est passée.

C'est ainsi qu'à une époque de persécution, le mal engendre le mal à l'infini, et que le coup qui frappe une victime porte toujours plus loin que la volonté du sacrificateur, et va frapper de proche en proche plusieurs autres victimes.

Le lendemain, à son réveil, le pasteur trouva le dragon qui l'attendait au pied de l'escalier.

— Monsieur Jarousseau, dit-il, j'ai l'âme pleine, foi d'honnête homme, de tout ce que j'ai vu et de tout ce que j'ai entendu hier. Je n'ai pu dormir de la nuit, et à l'heure qu'il est, je sens encore quelque chose là qui me remue. Je n'ai jamais bien su ce que c'était que cette religion-ci ou que cette religion-là, parce que pour un militaire cela est parfaitement inutile; mais je comprends bien que la meilleure manière d'adorer Dieu est de faire comme vous faites et de parler comme vous parlez. Je vous prie donc de me recevoir dans votre Église et de vouloir bien me confesser.

Le pasteur le regarda en souriant :

Bienheureuse simplicité, dit-il en lui-même, et il ajouta ensuite avec bonté :

— Mon ami, il n'y a dans notre foi d'autre confesseur que le Dieu vivant ; adresse-toi donc à lui dans le secret de ta pensée. Après cela, viens me trouver, je te dirai ce qu'il est bon que tu saches pour faire un jour partie de ses élus.

Puis, faisant un retour sur cette rapide conversion,

— Il arrive donc un jour, murmura-t-il intérieurement, où la force brutale elle-même fléchit devant je ne sais quelle mystérieuse influence. Ceci est un heureux présage. Définitivement, je partirai demain.

Mais que dut-il penser quinze ans plus tard, lorsqu'il apprit, avec toute la France, que le premier qui avait marché à l'assaut de la Bastille était précisément un soldat.

Le pasteur avait dit : Je partirai demain, il voulait dire sans doute je partirai bientôt, car il avait auparavant plus d'une question préjudicielle à vider. Son voyage à Paris était dans sa pensée un acte éminemment religieux, une sorte de jubilé. Il s'y prépara donc pieusement par un redoublement de bonnes œuvres, pour mettre toutes les chances divines de son côté.

Depuis longtemps, Jacques Boisseau et Jean Mautret, étaient en procès pour une part d'héritage. Il les appela dans sa chambre, et posant devant eux l'évangile ouvert.

— Mes enfants, leur dit-il, donnez-vous le baiser de paix, car si en partant, je laissais ici une seule discorde, Dieu peut-être détournerait le regard de mon chemin, car j'ai charge de vos âmes, et si vos âmes ne sont pas

en état de grâce, je dois en avoir la responsabilité. Embrassez-vous donc et aimez-vous désormais.

Le malheur ouvre l'esprit à la conciliation. Jacques Boisseau tendit la main à Jean Mautret, et tous deux promirent d'oublier le passé.

Après cette victoire de la charité, le pasteur jeûna toute la semaine, veilla, pria, et invoqua l'Esprit-Saint, le front collé contre la pierre de la muraille, et l'Esprit-Saint, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui rappela la lettre du marquis de Mauroy à Malesherbes, qu'il avait jetée dans les temps, et oubliée au fond d'un tiroir. Il la reprit à tout événement, et la serra dans son portefeuille pour lui servir d'introduction auprès du ministre.

Pendant cette longue entrevue avec celui qui sonde les reins et les cœurs, il fit son examen général de conscience, convaincu que le chrétien qui porte en lui une âme en règle porte la force de l'infini. Il repassa donc article par article, geste par geste, tout ce qu'il avait fait ou ce qu'il aurait dû faire, comme homme, comme pasteur, comme père, comme mari. Il déploya sa vie entière devant le Seigneur. Il gémit, il pleura, il prit en quelque sorte à deux mains le repentir, ce tison mystique de l'autel intérieur, et il appliqua courageusement le feu partout où la faiblesse humaine avait marqué.

Il sentit après cela qu'il était prêt à mourir, et il ajouta un codicille à son testament.

9

CHAPITRE XII.

Quand le pasteur eut ainsi réglé son compte avec Dieu et avec lui-même, il médita d'un cœur sanctifié le discours qu'il voulait tenir au roi, pour emporter de haute lutte la conviction de Sa Majesté, et il rédigea minutieusement un mémoire divisé en quatre points comme un sermon.

Par le premier point, il prouvait que la persécution était contraire à la doctrine de l'Évangile. La preuve était aisée. L'Ecriture, sous ce rapport, abondait dans le sens du pasteur. Évidemment, l'Église naissante répugnait à la persécution par la raison qu'elle était persécutée la première.

Par le second point, le pasteur prouvait que l'intolérance était injuste. L'argument pouvait avoir son mérite, au point de vue de la philosophie, mais il manquait à coup sûr d'habileté, car dire au pouvoir que Dieu ayant

créé la conscience libre, le pouvoir avait uniquement pour mission de protéger cette liberté, c'était lui mesurer sa part. Or, jamais la royauté n'a pu accepter qu'on la mît ainsi à la ration.

Par le troisième point, le pasteur prouvait que la persécution était impolitique, et ici il suffisait de laisser la parole à l'histoire. Car proscrire une opinion, c'est pour un roi perdre étourdiment pour le moins une province de son royaume. La révocation de l'édit de Nantes a plus diminué la France au dix-septième siècle que ne l'eût fait la perte de l'Alsace. Elle lui a enlevé d'un trait de plume l'élite de l'industrie.

Par le quatrième point, il prouvait que la persécution était inutile. A cette occasion, il rappelait au roi ce mot de Vauban, qu'à la suite de la Saint-Barthélemy, le protestantisme avait doublé de puissance ; mais si après la révocation de l'édit de Nantes le culte réformé avait semblé disparaître à tout jamais de la scène, il avait en réalité doublé de prestige, car l'âme humaine est ainsi faite, que toujours elle incline du côté de la victime. La pitié est encore le meilleur prédicateur d'une croyance.

En un mot, ce mémoire était impitoyablement logique, du premier au dernier paragraphe. Et il eut tort précisément, comme on le verra, pour avoir parlé la langue de la raison : l'Esprit-Saint l'avait voulu ainsi.

Le pasteur annota, corrigea longuement son mémoire, le lut, le relut à haute voix, et franchissant déjà l'espace de la pensée, il en mesurait d'avance l'effet irré-

sistible sur l'esprit du roi. Mais hélas! en attendant, il était prisonnier sur parole à domicile. Il adressa une pétition à l'Intendant pour le prier de retirer le garnisaire préposé à sa surveillance.

L'Intendant sourit de la demande et jeta la lettre au rebut. Ce fut son premier projet de réponse. Mais à la réflexion il trouva dans ce voyage un moyen ingénieux de débarrasser sans bruit la province d'un ministre de l'Évangile. Il envoya donc un passeport au pasteur Jarousseau, et en même temps il écrivit au lieutenant de police à Paris d'arrêter au débotté un prédicant factieux en rupture de ban qui devait faire son entrée à cheval dans la capitale du fils aîné de l'Église, et pour plus de facilité, il lui donna le signalement de l'homme et du cheval.

Le lieutenant de police, au reçu de cet avis, fit aussitôt prévenir chaque maître d'auberge de la ville et de la banlieue d'avoir à lui représenter à première sommation un homme coiffé d'un chapeau rond et entré de contrebande à Paris sur une jument pommelée. La police était ainsi entendue sous l'ancien régime. Avant de mettre le pied à l'étrier, l'apôtre de Saintonge avait déjà sa place préparée à la Bastille.

Une fois en possession de son passeport, le pasteur Jarousseau fit sa valise; il y mit d'abord l'arche d'Israël, c'est-à-dire sa Bible, et ensuite une double copie de son mémoire soigneusement écrit sur papier ministre. A ce bagage purement spirituel, sa femme ajouta

par mesure de prudence une paire de bas, une douzaine de biscuits, un fromage de bique, un sac de prunes rôties au four, une botte d'herbe pour la fièvre et une autre pour la migraine.

Un voyage à Paris en ce temps-là était considéré comme un voyage à l'équateur. On croyait devoir toujours emporter avec soi un approvisionnement complet de vivres et de remèdes, comme si au sortir de sa province on allait entrer en pays de barbarie.

Mais au moment de partir, le pasteur remarqua qu'il avait oublié le point essentiel du voyage. Il avait bien pu autrefois aller de Lausanne à la Rochelle sur la bourse du hasard, en jeûnant la moitié du chemin et en dormant aussi souvent à la belle étoile. Mais il ne pouvait, la main sur la conscience, imposer à Misère ce système par trop économique de locomotion.

Comment dénouer cette inextricable question financière qui venait tout à coup arrêter l'apôtre au moment du départ? Le revenu de l'année suffisait à peine, comme nous l'avons vu, à combler la dépense de l'année dans le ménage du pasteur. Il fallait, de toute nécessité, recourir à un emprunt, ce qui était, dans la tradition rigoriste du pays, un acte de déchéance. Emprunter ou dissiper, c'était tout un à cette époque, où la théorie du crédit attendait encore son philosophe.

Le pasteur Jarousseau prit courageusement son parti de cette humiliation. Il alla trouva maître Thomas, tabellion royal à Saujon, et le pria de lui prêter un sac

moyennant hypothèque sur la prairie de Chenaumoine. Maître Thomas était un compère madré, toujours souriant, qui n'avait d'autre préoccupation dans la vie que de multiplier les actes pour multiplier les honoraires.

— Pouvez-vous attendre ? dit-il au pasteur.

Il lui faisait cette question parce qu'il le savait impatient de partir.

Le pasteur secoua la tête en signe de négation.

— Dans ce cas la promesse d'hypothèque ne me suffit pas, il me faut encore une procuration pour vendre au besoin votre prairie. Je pourrai ainsi vous avancer la somme que vous me demandez en ce moment. Si je ne trouve pas un prêteur, je trouverai toujours bien un acheteur, et sur le prix de la vente je rentrerai un jour ou l'autre dans mon avance ; vous comprenez ?

Le pasteur comprit parfaitement que le notaire lui demandait une vente anticipée de sa métairie, et bien que la condition lui parût rigoureuse, il l'accepta sans discussion.

— Faites la procuration, dit-il au notaire, je vais la signer.

— Non pas vous, répondit le tabellion ; votre femme seule doit la signer, car la métairie lui appartient, et de plus vous n'êtes pas légalement son mari.

Le pasteur remporta donc tristement la procuration à Saint-Georges-de-Didonne, et la présenta à la signature de demoiselle Anne Lavocat, car l'acte était ainsi

libellé, comme pour l'injurier dans la chair de sa chair.

La femme du pasteur lut d'un bout à l'autre cet acte de dépossession, et le jetant sur la table, elle dit de cet accent de mère qui met tout un monde d'émotion dans une parole :

— Malheureux, c'est le pain de nos enfants!

Une mère est toujours une mère ; vous pouvez lui demander sa vie, elle la donnera encore volontiers pour sa croyance ; mais n'essayez jamais de lui arracher ce qu'elle regarde comme la nourriture de sa couvée.

La note douloureuse de cette exclamation maternelle fit rentrer le pasteur en lui-même, et pour la première fois de sa vie le fit douter de son inspiration.

Il reprit silencieusement le papier sur la table, et il remonta dans sa cellule pour vider seul à seul avec Dieu ce nouvel incident. Ce qu'il dit et ce qui lui fut répondu dans cette heure de déchirement, en face du sacrifice, nul ne le saura jamais. Après cette entrevue mystique avec l'âme universelle toujours flottante autour de notre âme pour l'assister à l'occasion, il redescendit et il dit à sa femme d'un ton d'autorité :

—Femme, il faut signer cela, car j'ai d'autres enfants encore à nourrir d'un pain bien autrement précieux que le pain corruptible tiré d'un épi.

La femme du pasteur sentit que la demande de son mari était cette fois-ci un ordre sans réplique, et avec la pieuse résignation d'une servante de la Bible, elle fit authentiquement l'abandon d'une partie de son patri-

moine. Elle passa ensuite son mouchoir sur sa figure, et tout fut dit, le sacrifice était consommé.

Le pasteur pouvait enfin partir, grâce au dévouement d'Anne Lavocat, commedisait l'acte notarié. Il avait complété sa valise d'une sacoche de cent pistoles. Le matin de son départ il réunit ses enfants et leur donna solennellement sa bénédiction. Sa femme pleurait à l'écart la main sur son front, pour cacher sa douleur.

— Femme, lui dit-il, ne pleure pas, mais loue plutôt le Seigneur de m'avoir choisi entre tous, moi le dernier, pour être l'ouvrier de sa vigne et son envoyé auprès de l'homme qui tient dans sa main notre liberté.

Une partie de la population l'accompagna jusqu'à la Cafourche de Maisonfort.

— Dieu vous assiste, lui dit-elle en le quittant.

— Dieu est bon, répondit le pasteur, il a déjà entendu votre prière.

Il mit sa jument au trot et il disparut au tournant du bois de Belmont.

Certes au point de vue de la raison sèche, ce voyageur perdu en ce moment au regard, sous la feuille du bois de Belmont, est pour le moins un visionnaire lancé dans l'espace sous la foi d'un rêve à la poursuite d'une chimère. Pauvre, inconnu, proscrit, simple paysan, à peu de chose près, il va du fond de sa province, sans autre recommandation et sans autre appui qu'une lettre de gentilhomme et qu'un chiffon de papier au fond de sa valise, réclamer la liberté de conscience, et la réclamer,

à qui? à un roi qui a encore sur la main le serment prêté à son sacre d'exterminer l'hérésie. Il n'a aucun nom, aucune autorité; il ne pèse pas plus devant le pouvoir que le dernier passant. Politiquement parlant, il n'est personne, et cependant du dernier abîme de l'obscurité, il ose reprendre l'œuvre que Voltaire a tentée en vain du haut de son génie.

Voilà cet homme; je vous le livre; vous pouvez sourire assurément de sa naïveté, vous en avez le droit, si vous n'êtes habitués depuis votre enfance qu'à traiter avec la raison; mais si jamais vous avez compté dans votre vie avec une inspiration plus haute, nommez-la la foi, nommez-la comme vous voudrez, vous reconnaîtrez alors que ce voyageur, plein de je ne sais quel mystère est plus grand que Voltaire lui-même, et l'histoire, pour peu qu'elle eût une fois par exception la science de la vraie gloire, devrait respectueusement l'accompagner du regard. Il fraye la route en ce moment à la plus sainte chose du monde, à la liberté de conscience. Il comprend le premier, par un sublime instinct, ou plutôt par un rayon d'en haut tombé dans sa poitrine, que lui, si humble que soit sa place dans la vallée, il porte cependant en lui la puissance terrible du droit, ce reflet vivant de Dieu sur la terre, et qu'investi de cette puissance, il peut parler au roi d'égal à égal; il est autant qu'un roi, plus qu'un roi, car qu'est-ce qu'un prince de la terre sans l'idée de droit attachée à son front? un hasard couronné, un magnifique mensonge.

Va donc, et suis intrépidement ton chemin; tu es un droit méconnu, en instance, tu es un peuple opprimé à moitié debout, et il n'y a rien au-dessus de cela sous le soleil.

Qu'importe ensuite que cette ambassade sacrée d'une pensée de justice ait ou n'ait pas réussi sur le moment, que ta parole ait passé dans le vent comme la voix du crieur de rue sans parvenir à réveiller le maître endormi dans son injustice : tu as porté la sommation respectueuse du temps, tu as assez fait, tu peux te retirer. Le temps poursuivra la requête. Lorsque l'idée de droit a parlé une fois, elle ne rentre plus dans la nuit. Hier, elle était venue un, demain elle reviendra un million. La décoration mobile de cette terre passerait plutôt que cette idée.

Crois donc au droit, toi qui m'écoutes, à quelque degré de l'échelle que le jeu de la naissance t'ait relégué ; crois-y fermement, saintement, sans haine, sans colère, sans appel à la violence, toi seul n'en as pas besoin, et tu auras pris dans cette vie un gage d'invulnérabilité ; tu pourras marcher sur le flot : le flot te portera ; marcher à travers le feu, la flamme s'écartera pour te laisser passer. Tu fais partie désormais d'une loi éternelle du monde, et tu ne pourras tomber sans entraîner cette loi dans ta chute. Or, la justice gravite ici-bas sur un axe d'airain encore plus immuable que l'axe de l'étoile, et quand elle sombrera au regard, le ciel aura croulé.

Telle était, dans une langue plus merveilleuse, et

sous une lumière plus éclatante, la pensée du pasteur Jarousseau, tandis qu'il cheminait lentement vers Paris. Il avait si profondément en lui la conscience du juste qu'il ne doutait pas de la victoire, pour peu qu'il approchât l'oreille du roi, ne fût-ce qu'une minute. C'est cette conscience du juste qui fait le héros et qui appelait en ce moment-là même un simple planteur d'Amérique à la première place dans l'humanité. Si on mesure l'homme à son idée, le pasteur Jarousseau et Washington ont la même grandeur devant Dieu, car ils ont au fond la même idée. Il n'y a de différence entre eux que la différence du théâtre.

Mais la même voix du siècle qui avait dit à l'un : Lève-toi et fonde une république, avait dit à l'autre : Marche et porte au pied du trône la première parole de liberté de croyance. Une force indomptable les poussait chacun dans sa voie, à travers la nuit terrible de l'inconnu. Et cependant aucun d'eux ne doute de son œuvre un instant. C'est à ce signe seulement qu'on peut reconnaître une âme bien trempée. Toute défiance est une faiblesse. Parce qu'une heure t'échappe, tu crois avoir perdu l'avenir. Le pasteur n'eut pas durant son voyage une seconde d'indécision. Il semblait qu'une prophétie secrète lui criait au fond du cœur : Fais ton œuvre, tu as derrière toi la postérité pour te relayer, et si tu succombes aujourd'hui pasteur meconnu, demain tu te relèveras Mirabeau.

CHAPITRE XIII.

Après avoir perdu de vue le clocher de Saint-Georges, le pasteur apaisa le trot de sa monture et marcha désormais au pas méticuleux du proverbe. Dès son entrée en matière, il avait mis la bride sur le cou de Misère comme pour lui abandonner exclusivement la direction du voyage. C'était à vrai dire une sage résolution, car Misère avait conservé de sa première existence en compagnie du marchand forain l'excellente habitude de stationner à la porte de chaque auberge. Sans cette précaution, le pasteur, absorbé dans sa rêverie, et occupé à repasser argument par argument la contexture logique de son mémoire, eût couru risque de déjeuner la veille, de dîner en esprit et de coucher, à la grâce de Dieu, sur le grand chemin.

Heureusement sa bête pensait pour lui à l'heure du repas, et, par la même occasion, à l'heure du coucher.

Mais elle finit par y mettre de l'exagération, pour ne pas dire de l'indiscrétion, de peur de calomnier une aussi respectable créature. Que voulez-vous? si la chair est faible chez l'homme, elle peut bien l'être par esprit d'imitation chez le cheval.

Misère pratiquait à outrance la liberté illimitée du temps d'arrêt. Chaque fois qu'elle voyait pendre un bouchon sur la route, elle faisait halte, et le pasteur dînait aussi souvent qu'elle prenait le frais, sans soupçonner à la récidive qu'il avait déjà dîné. Il est vrai qu'en vertu de son axiome hygiénique, qu'il fallait toujours sortir de table avec sa faim, il pouvait impunément dîner toute la journée.

Grâce à ce système de relâche à tout propos, Misère fournissait à peine une traite de quatre à cinq lieues, du lever au coucher du soleil; mais cet abus de confiance, il faut bien dire le mot, n'effleura pas un instant l'inaltérable sérénité du pasteur. Il aimait la lenteur, comme tous les hommes de méditation. Il avait l'âme trop pleine d'ailleurs pour penser à autre chose qu'à la glorieuse bataille évangélique qu'il allait livrer. De temps à autre, il aimait à faire le roman de la réception que le roi lui ménageait sûrement dans son palais, il voyait par anticipation le prince ému lui tendre la main avec un sourire de bonté : Levez-vous, pasteur Jarousseau, je vous accorde votre demande.

Et répandant son illusion sur la nature entière, il regardait les arbres du chemin d'un œil de bonheur, et

il semblait dire aux petits oiseaux, emportés comme par un coup de vent d'une touffe de chardon à l'autre sur le glacis de la chaussée : Vous l'avez entendu ; il a dit : Levez-vous, pasteur Jarousseau. Il y a toujours dans l'âme du croyant, même la plus énergiquement trempée, je ne sais quelle adorable puérilité qui est comme la candeur retrouvée de la première heure de la création.

Il traversait du reste cités et campagnes avec une égale indifférence, sans plus remarquer les hommes que les monuments. Il entrait dans une ville et il en sortait comme il y était entré, et un quart d'heure après, il aurait vainement cherché dans sa mémoire quel nom cette ville pouvait avoir sur la carte géographique. Il ne faisait attention qu'aux mendiants, mais comme il ne savait pas encore suffisamment établir la distinction d'un écu à la monnaie, il leur donnait aussi souvent un écu qu'une pièce de billon, si bien que, d'étape en étape et d'aumône en aumône, il avait notablement ébréché la sacoche en arrivant à Paris.

Enfin, après un mois de marche, il atteignit, un jour, à la tombée de la nuit la barrière d'Enfer. L'approche de la nouvelle Babylone l'avait sans doute ramené au sentiment de la réalité, car il avait repris à sa monture le droit d'initiative. Déja Misère avait fait choix d'une auberge à la sortie du faubourg de Montrouge; mais le pasteur lui avait appliqué amicalement le talon sur le flanc et avait accompagné ce coup de talon de la

formule impérieuse : Allons ! C'était la formule sacramentelle des grandes circonstances. Misère baissa l'oreille en signe d'étonnement, et poursuivit son chemin. Elle avait quelque raison, en effet, d'être étonnée d'un changement de politique qu'elle pouvait prendre en conscience pour un acte d'insubordination.

C'était toutefois à bonne intention que le pasteur usurpait en ce moment sur la liberté jusqu'alors inviolable de Misère. En touchant la frontière de Paris, il avait fait ce raisonnement : Cette ville est pour le moins aussi grande qu'une province ; si je prends mon gîte dans la banlieue, j'aurai chaque jour un premier voyage à faire pour aller voir qui de droit, et un second voyage pour revenir à mon auberge. La prudence indique donc que, pour économiser le temps, je dois choisir un logement au centre de la cité. Ce plan de stratégie à l'usage du solliciteur en campagne témoignait à coup sûr d'une profonde sagesse, humainement parlant. Mais il était écrit que toutes les fois que le pasteur en appelait à la raison pour diriger sa conduite, le résultat devait tourner à sa confusion.

Il suivit donc résolûment la rue d'Enfer, longea le mur du Luxembourg, descendit la rue de la Harpe, traversa la Seine et attaqua cette longue galerie ténébreuse appelée encore aujourd'hui la rue Saint-Denis. Il y vit de la boue en plein été. Il jugea le quartier assez central. Alors il quêta du regard une auberge ; mais il avait beau tourner la tête à droite, la tourner à gauche, il ne

voyait flotter nulle part cette plaque hospitalière de tôle illustrée tantôt d'un écu d'or, tantôt d'une croix d'argent, tantôt d'une cloche, tantôt d'un lion. C'était à croire vraiment que la capitale du monde civilisé manquait au premier devoir de politesse envers l'étranger.

La nuit était tout à fait tombée ; le pasteur avait mis pied à terre, et, tirant derrière lui sa jument par la bride, il allait de côté et d'autre, au hasard de l'inspiration, poussait une reconnaissance par ci, une reconnaissance par là ; mais pas plus ici que là, il ne pouvait découvrir cette gracieuse invitation au voyageur : *Ici on loge à pied et à cheval.* Le malheureux ignorait, dans sa simplicité apostolique, que depuis longtemps la police de Paris avait supprimé l'enseigne flottante par mesure de sûreté. Quant à Misère, elle suivait son maître de cet air de triomphe dans la défaite, qui signifiait évidemment que si le pasteur avait voulu respecter jusqu'au bout l'ordre convenu et écouter sa bête au lieu d'écouter sa raison, il dînerait à l'heure qu'il était, et, par contrecoup, Misère mangerait son avoine.

Le pasteur aurait pu sans doute sortir d'embarras en demandant au premier venu l'adresse d'un hôtel dans le voisinage ; mais la crainte de passer pour un badaud fraîchement débarqué de sa province avait laissé mourir la question sur sa lèvre. Cependant, après avoir indéfiniment erré de rue en rue, il finit, de guerre lasse, par déposer tout respect humain, et, avisant un passant qui lui paraissait honnête par la raison assez suspecte

à notre avis qu'il portait une épée en verrouil, une culotte de nankin, une paire de manchettes et des bas chinés, le costume complet en un mot d'un cadet de bonne maison.

— Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous m'indiquer une auberge ?

Cette question sembla surprendre le passant ; mais bientôt la surprise fit place à une autre idée. Voilà sûrement la fleur du provincial, pensa-t-il en lui-même, et puisque la Providence a jugé à propos de me l'adresser, je vais lui faire faire du chemin.

— A deux pas d'ici, répondit-il, et si vous voulez bien le permettre, je vais conduire votre cheval à l'écurie.

L'officieux cicérone saisit la bride de Misère.

Le pasteur luttait de politesse.

— Je ne souffrirai pas, Monsieur.

— Ne faites pas attention, répondit le passant.

— Ce serait en vérité abuser de votre obligeance.

— Nullement, Monsieur ; je suis le frère de l'aubergiste.

Alors, c'est différent, reprit le pasteur, vaincu par cette dernière considération.

Et il abandonna la bride de sa jument à ce frère d'aubergiste posté là, à point nommé, pour le tirer de perplexité.

Il le suivait à quelques pas seulement de distance. L'heure avançait ; la nuit était obscure, la rue était dé-

serte, les lanternes, sagement espacées par raison d'économie, jetaient çà et là dans l'ombre quelques rares éclaircies sur le pavé, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, l'obligeant piéton passa à la gauche de Misère comme s'il voulait relever l'étrier, sauta d'un bond sur la selle et tira son épée.

A cette brusque atteinte à sa personne, Misère fit un mouvement en arrière dans un magnifique sentiment de pudeur; mais aussitôt elle poussa un hennissement aigu de douleur et partit au galop.

Le pasteur, atterré de tant de félonie, restait immobile, le bras tendu, balbutiant de temps à autre un mot entrecoupé, et suivant du regard avec une sorte d'horreur sacrée l'étincelle qui jaillissait de temps à autre du pavé sous le sabot de sa malheureuse compagne; mais la trace flamboyante du crime s'éloignait de plus en plus, et s'éteignit au premier carrefour. Le fantôme jusque-là visible du ravisseur disparut avec sa proie dans un impénétrable labyrinthe. Le pasteur avait perdu sans retour sa jument, sa valise, son Mémoire, sa tisane pour la migraine, sa tisane pour la fièvre, et enfin son plus indispensable viatique, le reste de son argent.

Et cependant sa première pensée en ce moment était une pensée d'humanité. Il cherchait à comprendre comment Misère, qui ne galopait jamais que dans une heure d'héroïsme, avait pu consentir cette fois-ci à prendre le galop sans avoir évidemment aucune gloire à recueillir de cet excédant de vitesse.

— Cet homme lui aura fait quelque cruauté ! pensa-t-il.

Cette idée lui arracha un soupir et amena une larme au bord de sa paupière.

Mais ce besoin invétéré d'illusions, qui était le fonds de son caractère, essentiellement optimiste, eut bientôt étouffé cette marque de faiblesse.

— Après tout, murmura-t-il tout bas, la charité chrétienne défend de supposer le mal avant son entière consommation. Ce monsieur, peut-être, est un mauvais plaisant qui a voulu rire de ma simplicité, et qui, dans un instant, va me ramener mon cheval.

Il attendit encore une heure dans cette espérance le retour du fugitif; mais après avoir vainement tendu l'oreille au moindre bruit du vent qui pouvait lui apporter un écho lointain de Misère, il comprit que la pauvre créature était définitivement passée au pays de captivité.

— Dieu me l'avait donnée, dit-il avec une amère tristesse, Dieu me l'a retirée; que le nom du Seigneur soit béni !

Il a avoué depuis, à sa honte, que ce soir-là il avait le cœur tellement déchiré de cette séparation, que sa parole invariable : Dieu est bon ! était retombée malgré lui au fond de sa poitrine. Et pourtant, comme nous le verrons plus tard, jamais Dieu ne lui avait donné une plus grande preuve de bonté que dans cette circonstance.

Mais, par suite de cette conviction religieuse que toute affliction prolongée était une sorte d'impiété envers le Seigneur, qui envoie l'épreuve à l'homme pour purifier son âme, comme il envoie la foudre à la terre pour purifier l'atmosphère, il reprit toute la sérénité du philosophe chrétien.

— Maintenant, je suis piéton, je puis loger partout ; j'aurai gagné du moins cela à être volé.

Comme il faisait cette réflexion en cheminant au hasard à travers l'obscurité, il vit flamboyer derrière la vitre d'un transparent une inscription qui portait en tête : *Ici on loge à la nuit*, et au-dessous : *Hôtel de la Providence.*

Il frappa à la porte de ce refuge inespéré, qui ressemblait assurément plus à un bouge qu'à un hôtel. Mais le pasteur était dans une situation de corps et d'esprit à croire aisément l'inscription du transparent sur parole. A la recommandation de sa physionomie, sans doute, il obtint de la charité du logeur la pièce la plus honnête de l'établissement, c'est-à-dire une étroite mansarde reléguée à moitié route de l'étoile et spartiatement meublée d'un lit de sangle, d'une chaise, d'une cruche cassée et d'une table de noyer.

Le pasteur sa jeta tout habillé sur son lit et s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE XIV.

Le lendemain à son réveil, il rédigea de nouveau le mémoire évanoui, la nuit précédente, avec Misère, pour classer une fois de plus et retrouver au besoin dans son souvenir le premier, le second, le troisième et le quatrième argument en faveur de la liberté de conscience. Lorsqu'il eut ainsi rétabli le mémoire disparu dans son ancienne ordonnance, il écrivit à Malesherbes une lettre simple, émue, explosion involontaire et pathétique d'un cœur débordant de la souffrance de tous dans une seule minute. C'était un homme de bien qui parlait à un autre homme de bien, et qui trouvait naturellement l'éloquence de la vertu. Il mit sous la même enveloppe la recommandation du marquis de Mauroy, cacheta le paquet, le jeta lui-même à la poste pour plus de sécurité, et savoura enfin cette volupté intime d'une œuvre accomplie.

Il crut devoir alors dresser le tarif des derniers débris de sa fortune échappés au naufrage de la veille, et, vérification faites de ses poches d'habit, il vit qu'il lui restait pour unique ressource sa montre, une pièce de six livres et quelque menue monnaie. Il était réduit au régime du passereau, ou de pensionnaire de la Providence ; mais il portait légèrement cette idée de dénûment, passée doublement chez lui en coutume. Malesherbes allait lui répondre demain, et sa misère finissait avec cette réponse.

Demain vint et passa avec cette lenteur de l'attente trompée, et Malesherbes n'avait pas répondu au pasteur; il n'avait pas encore répondu le jour suivant ni de toute la semaine ! La pièce de six livres avait rapidement fondu au soleil, d'autant plus que, par une habitude physique en quelque sorte, le pasteur ne rencontrait jamais un pauvre sans puiser, au hasard, dans sa poche et donner le premier numéro venu que ce fût, cuivre ou argent. Il dépensa ainsi sa dernière monnaie.

— A charge de revanche, dit-il au mendiant en lui laissant tomber dans la main une pièce de quinze sous, agonie suprême de son léger pécule.

Ne voyant pas venir la réponse à sa lettre, le pasteur prit le parti d'aller la chercher lui-même à l'hôtel de Malesherbes. Mais le malheureux apôtre ignorait qu'un ministre du roi demeurait de fondation à Versailles, Malesherbes ne venait que le jeudi passer l'après-dînée à Paris pour y tenir son jour de réception. Le pasteur

avait donc devant lui une semaine d'attente, ou, pour mieux dire, d'angoisse dans l'état de crise financière où le caprice de la destinée l'avait jeté. Il prit néanmoins pacifiquement cette contrariété comme une nouvelle occasion d'exercer la vertu de la patience. Il vendit sa montre, qui avait été, depuis son enfance, la fidèle confidente de sa pensée, la sentinelle vigilante de sa vie d'étude, et sur le prix de cette part de lui-même dans le passé, il attendit courageusement le jeudi libérateur qui devait, si Dieu était juste, l'indemniser au centuple de tout ce qu'il avait perdu et de tout ce qu'il avait souffert.

Au jour dit, le pasteur retourna à l'hôtel de Malesherbes, donna son nom à l'huissier de service, et à travers la foule accumulée dans l'antichambre, pénétra d'emblée, par un tour de faveur, dans le cabinet du ministre.

Le ministre philosophe était à ce moment adossé à la fenêtre, en habit marron à grandes poches et à boutons d'or, le jabot barbouillé de tabac, la perruque ronde et mise de travers. Ce premier aspect parut à l'apôtre de bon augure. Il sentait qu'il était, jusqu'à un certain point, parent de Malesherbes du côté du costume.

— Eh ! parbleu ! monsieur le pasteur, dit Malesherbes en le voyant entrer, je vous fais chercher partout. Vous avez oublié de me donner votre adresse.

En effet, le pasteur n'avait jamais soupçonné qu'on pût écrire à la fin d'un lettre, au bas de son nom, une

superfluité comme celle-ci : *Hôtel de la Providence, rue Sainte-Avoye.*

— N'importe, reprit le ministre, puisque aujourd'hui je suis assez heureux pour vous tenir là, je dois vous dire en face, au risque d'attenter à votre modestie, que vous m'avez écrit une lettre, ou plutôt une épître, digne des premiers temps du christianisme ; je l'ai communiquée à Turgot, et, selon votre prière, je l'ai mise sous les yeux de Sa Majesté ; Sa Majesté a daigné mettre à la marge ce que vous voyez.

Malesherbes tendit la lettre au pasteur, qui lut ces mots écrits d'une main royale : « *Voir cet homme et me l'amener.* »

L'invitation sans doute pouvait être plus polie ; mais telle qu'elle était, le pasteur l'accueillit avec un frémissement intérieur de joie, comme une prophétie de délivrance.

— Je suis prêt à vous suivre, dit-il au ministre.

— Demain matin, à six heures, ma voiture vous attendra ici, à mon hôtel. Vous avez sans doute un habit ?

— Un habit ! répondit le pasteur en écartant de sa poitrine deux parements de camelot garnis de boutons d'acier ; mais j'ai celui-là, c'est le plus honorable que j'aie jamais porté.

Malesherbes sourit.

— Je trouve, en effet, votre habit parfaitement honorable ; mais, pour paraître devant le roi, l'étiquette exige que vous ayez la tenue officielle du tiers état,

habit, veste et culotte de satin noir, avec l'épée à pomme d'acier.

A cette révélation inattendue d'une nouvelle complication, le pasteur frémit.

— Hélas! monsieur le ministre, je n'ai pas la première obole pour acheter un semblable costume.

Il raconta à Malesherbes la double trahison commise en pleine rue sur sa personne et la personne de sa jument.

Pendant qu'il faisait son récit, Malesherbes arrivait à son bureau; après avoir écrit, il agita sa sonnette.

L'huissier entra.

A M. Lenoir, dit-il, en lui remettant un pli cacheté; mais auparavant vous conduirez monsieur chez le costumier de la cour et vous le prierez de lui fournir de ma part une livrée complète du tiers état.

Huit heures venaient à peine de sonner à l'église des Théatins, que le pasteur Jarousseau, déguisé en tiers état et affublé, hélas! à son corps défendant, d'une épée en sautoir, galopait triomphalement en chaise de poste, à côté de Malesherbes, sur la route de Versailles, au milieu d'un tonnerre incessant de claquements de fouet. Jamais le modeste serviteur de l'Évangile n'avait autant ébranlé l'air sur son passage, ni fait de sa vie autant de poussière. Emporté comme dans un tourbillon, il cherchait en ce moment à constater son identité, et après avoir passé presque tout le temps de son voyage

à rêver, il croyait véritablement alors rêver pour la première fois.

Mais par un violent effort sur lui-même, il ramena sa pensée au sentiment de la réalité et médita froidement sa situation. Certes, il aurait marché sur les charbons ardents pour rendre témoignage de sa croyance, car il avait la témérité sacrée du martyr et de plus la conviction intime qu'il allait porter là, tout à l'heure, dans ce château, à un homme de chair comme lui, la sommation du Dieu vivant.

Et pourtant, lorsqu'il entra dans l'avenue de Versailles, il eut une minute de doute qu'il appela plus tard sa tentation du Jardin des Olives. Il allait pénétrer dans ce miracle de la pierre taillée, qu'une vague rumeur, apportée par le vent jusque sur la falaise de son village, représentait infini, éblouissant, revêtu de lames d'or comme le palais de Salomon, entouré de terrasses, de gradins, de statues et de volcans aquatiques qui vomissaient des fleuves en l'air pour les recevoir ensuite en cataractes au fond de leurs bassins.

Il se voyait humble et tremblant dans une salle plus vaste que la plage de Saint-Georges, en face du maître, majestueux, brodé, froid, le sourcil haut comme le pouvoir, au milieu d'une cohue étincelante de courtisans, de marquis poudrés et pailletés, de belles dames, de duchesses décolletées, vermillonnées, mouchetées, déterminées d'avance à rire derrière l'éventail, et même à sa barbe, de sa timidité ou de sa gaucherie ; et la crainte

de ces rires l'humiliait jusque dans sa dernière fibre, non pas pour lui, Dieu merci ! car il mettait sa vanité ailleurs, mais pour la grande idée de liberté qu'il allait défendre à la place même où cent ans auparavant le père Letellier, d'abominable mémoire, donna le premier par la fenêtre le signal de la persécution, et lança la mort de sa main bénie sur l'élite du royaume. En faisant ainsi dans son esprit la répétition de cette scène encore inédite, entre un roi de France et un simple prédicant de Saintonge, il éprouvait une sorte de malaise et il sentait déjà les périodes si méthodiquement et si habilement agencées de son Mémoire flotter en tumulte devant son esprit. La parole allait peut-être lui faire défaut ? Cette supposition le glaça de terreur.

Si encore il avait gardé son costume ordinaire, son habit de camelot, son gilet à bandes bleues et rouges alternées, sa personnalité, enfin, écrite sur son corps dans une étoffe de son choix et à sa convenance ! Mais avec cet habit de satin et avec cette épée monstrueuse, — abomination de l'abomination, car il avait payé assez cher le droit d'avoir horreur du sang versé, — il était un autre homme, un homme d'emprunt, un homme loué au magasin pour un écu, destitué, démonétisé, dégradé de sa nature humaine, marqué d'un signe comme le bétail, évanoui, remplacé par un uniforme. Du moment qu'un homme revêt un habit à part, il revêt du même coup une âme de convention, par je ne sais quelle harmonie secrète de la forme et de l'idée.

— Ah ! l'étiquette des rois, murmura le pasteur, a des sens plus profonds que je ne croyais !

La voiture franchit rapidement la grande cour du palais et fit halte au fond d'une impasse devant une entrée intime et discrète, car elle n'avait par exception ni guérite ni sentinelle. Malesherbes ouvrit la porte et la referma mystérieusement derrière le pasteur, et tous les deux montèrent en silence un escalier dérobé qui conduisait à une antichambre, et là ils trouvèrent pour unique chambellan une espèce de paysan en veste brune, en cheveux plats, en souliers ferrés couverts de boucles d'étain, qui sollicitait sans doute aussi une audience du roi, et qui, pour tromper le temps, traçait sur le parquet, du bout d'un bâton de cornouiller, de mystiques figures de géométrie. Malesherbes serra en passant la main de l'Archimède rustique, et, faisant signe au pasteur de l'attendre, il poussa un bouton caché dans la boiserie et ouvrit une seconde porte qui donnait sur un nouvel escalier.

Dans toute autre occasion, le pasteur eût remarqué avec surprise cette poignée de main d'un ministre à un homme que, sur l'étiquette du sac et sans vouloir lui faire injure, il pouvait tout au plus admettre pour un jardinier du château. Mais le chapitre de la surprise était épuisé depuis longtemps. Il avait hâte d'ailleurs de mettre à profit ce rapide instant de tête-à-tête avec un homme comme lui, un homme du peuple, reprendre possession de lui-même et retrouver sa liberté d'esprit.

Il commença par déposer son épée, qui lui pesait comme une prévarication à son état, par déboutonner son habit, par entr'ouvrir sa veste et aspirer l'air à pleine poitrine.

— Je respire! murmura-t-il avec une expression de soulagement.

Et il procéda à l'inspection de l'antichambre.

Le palais du roi Salomon, il faut bien l'avouer, était passablement rassurant au premier aspect. Cette antichambre était simplement ornée d'une banquette et d'un lambris recouvert d'une couche de céruse sans filet ni dorure. Sur les panneaux du lambris, on avait collé à hauteur de tête de grands tableaux écrits à la main et divisés par colonnes. Le pasteur essaya d'en déchiffrer quelques-uns, mais il avait beau passer de l'un à l'autre, il ne pouvait parvenir à en pénétrer le mystère. A la première colonne, il y avait ces mots : Versailles, Sénart, Fontainebleau, Rambouillet, Marly, St-Germain ; à la seconde colonne : janvier, février, mars, avril, enfin les douze mois de l'année ; à la troisième colonne, une véritable nomenclature d'histoire naturelle : lièvres, perdrix, faisans, cerfs, sangliers, chevreuils, et finalement, à la quatrième colonne, des chiffres, et au bas une addition. Ces tableaux n'étaient pas évidemment des calendriers, car, jusqu'à présent, Fontainebleau ni Marly n'ont été des signes du zodiaque ; ce n'étaient pas non plus des recensements du gibier errant dans les forêts de la couronne, car, à la rubrique

de Fontainebleau, on avait inscrit qu'un lapin. Or, pourquoi un seul lapin dans toute une forêt, et pourquoi encore au mois de mars plutôt qu'au mois de février ?

L'objection était sérieuse; le pasteur trahit sans doute par un mouvement d'épaule qu'il la trouvait insoluble.

L'homme à la veste brune crut devoir charitablement venir au secours de son ignorance.

— Vous ne comprenez pas ce grimoire, dit-il avec un accent légèrement étranger. Eh bien ! pour votre gouverne, apprenez que ce sont les grandes chroniques des chasses royales. Le roi fait dresser, chaque année, la statistique des sangliers et des lièvres qu'il a tués, pour en conserver la mémoire à ses descendants : Voilà quatre années glorieuses, comme vous voyez.

A ce moment le pasteur sentit tout à coup le parquet trembler sous son pied et entendit un bruit tantôt sourd, tantôt éclatant vibrer à l'étage supérieur avec la cadence inégale du coup de marteau sur l'enclume.

— Est-ce qu'il y a une forge ici? dit-il du ton d'un homme légitimement rentré cette fois-ci dans son droit de surprise.

— Il ne tiendrait qu'à vous de croire, avec un peu de mythologie, que vous touchez à l'Olympe et que vous avez un premier écho de Vulcain occupé à forger la foudre de Jupiter; mais je dois vous confesser en toute sincérité que vous entendez simplement l'enclume de Gamin.

— De Gamin? répéta machinalement le pasteur avec un redoublement de stupeur, car il ne comprenait pas ce qu'un homme du nom de Gamin pouvait faire dans ce palais.

— Oui, le maître du roi, et par parenthèse il traite assez rudement son écolier. Mais chut! j'entends venir Duret.

Duret était valet de chambre du roi. Il ouvrit aux deux visiteurs la porte d'un salon qui, par l'incohérence des ornements et la confusion des meubles, ressemblait au magasin d'un commissaire-priseur. Les lambris, dorés à la vérité, étaient ornés de glaces dans toute leur hauteur, mais les glaces étaient couvertes de feuilles de papier et de dessins au lavis qui représentaient des plans et les machines hydrauliques, ici de la jetée de Cherbourg, là du canal de Bourgogne. Une mappemonde cyclopéenne d'une toise de diamètre occupait le milieu de la pièce, et autour du globe géant, des éditions de Didot à moitié sorties de leur étui de maroquin, des cartes de géographie, des télescopes, des serrures, des bilboquets, des casse-noisettes, des jeux de quilles, tous les chefs-d'œuvre réunis de l'art du tourneur, étaient anarchiquement étalés sur le tapis. Le pasteur examinait depuis un quart d'heure ce précieux musée de bimbeloterie lorsque Duret cria d'une voix solennelle :

— Le roi! Messieurs.

En effet, un homme entrait par une porte latérale

suivi de M. Malesherbes. Il tourna vivement la tête à droite du côté du pasteur.

— Monsieur Jarousseau, je vous salue.

Le pasteur s'inclina profondément.

Le roi tourna la tête à gauche avec la même rapidité.

— Bonjour, docteur.

L'homme à la veste brune s'inclina à son tour.

— Le jardinier de ma première version pourrait bien être le médecin de Sa Majesté, pensa le bonhomme Jarousseau en glissant un regard à l'inconnu.

Le roi s'était mis debout devant la cheminée, les jambes écartées, et se balançait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, comme si la Providence avait voulu transcrire en quelque sorte dans sa personne physique la perpétuelle oscillation de son esprit. Il y eut un moment de silence pendant lequel le roi, visiblement embarrassé, cherchait à ouvrir la séance, et, en attendant l'inspiration encore absente, rabattait gauchement ses parements d'habit retroussés pour un travail de manœuvre. Le pasteur put donc contempler à la dérobée cette majesté royale qui lui était souvent apparue à travers les visions bibliques comme le reflet terrestre de la Divinité.

CHAPITRE XV.

Louis XVI était un roi volumineux, et l'on voyait qu'en le créant la nature n'avait pas épargné la matière. Il portait ce jour-là un habit couleur pêche, indécis entre le blanc sale et le rose fané, brodé de soie bleue au collet et sur chaque boutonnière, une perruque dépoudrée terminée par un catogan à moitié détaché, une paire de manchettes chiffonnées et noircies par la fumée du charbon.

A l'aspect d'un monarque si négligé, le pasteur eut une mauvaise pensée. Il soupçonna Malesherbes d'avoir voulu lui faire une mystification en le conduisant au logement de quelque ouvrier du château, et il prit la détermination d'accepter l'homme debout devant la cheminée à titre seulement de roi provisoire et sous bénéfice d'inventaire.

Après avoir longuement réagi en silence contre sa timidité, Louis XVI finit par trouver une parole.

— Monsieur Jarousseau, que me voulez-vous? dit-il d'un air profondément ennuyé.

— Sire, je viens déposer aux pieds de Votre Majesté les prières des protestants de Saint-Georges-de-Didonne, les fidèles sujets de votre province de Saintonge, et lui dire avec toute la vénération recommandée par Dieu lui-même pour l'homme établi sur notre tête, premièrement que la persécution religieuse est contraire à l'Évangile, secondement qu'elle est injuste, troisièmement qu'elle est impolitique.

— Et quatrièmement, — interrompit Louis XVI, qui cherchait à mettre de la fermeté dans son rôle de roi par une tension de volonté, et qui, par l'effort même de cette tension, dépassait presque toujours le but, — que mes ancêtres et moi nous sommes des aveugles condamnés à faire le mal de père en fils, sans en apercevoir les conséquences. Je sais d'avance l'homélie que vous allez me débiter, monsieur le pasteur, car j'en ai les oreilles rebattues à chaque instant. J'ai lu votre lettre, et avant votre lettre, une montagne de mémoires sur cet éternel sujet. Je suis, je l'avoue, médiocrement touché de vos raisons ainsi que des raisons de vos alliés les philosophes. J'ai juré d'abattre l'hérésie. Je tiendrai parole. Je veux avant tout la tranquillité dans mon royaume. Je n'aurais qu'à vous rendre vos temples, vos assemblées, et pour pousser la logique jusqu'au bout, ajouter au cadeau de la liberté

de conscience le cadeau tout aussi sacré de la liberté de pensée, et avec l'impiété courante, avec l'agitation des esprits, poussée de toutes parts aux nouveautés, l'étranger chercherait bientôt dans la France incendiée la place du trône de saint Louis. On ne peut pas adorer deux Christ chez moi, car je dois rendre compte à Dieu, sur chacun de mes cheveux, de l'intégrité de la foi que j'ai reçue en dépôt. Est-il donc si difficile d'aller à la messe, et d'y prier comme le monde a prié depuis dix-huit cents ans sans interruption ? J'y vais bien, moi.

Cette brusque entrée en matière avait complétement décontenancé le pasteur. Il demeura un instant pétrifié sans trouver un mot de réponse : le méthodique discours était envolé de sa mémoire.

— Le Saint-Esprit m'abandonne, pensa-t-il, pour me punir sans doute d'avoir débuté par la raison.

Et dans ce danger, son cœur fondit d'un coup et passa tout entier dans une suprême invocation. Il sentait qu'il y allait en ce moment de la vie et de la mort de tous ses frères de croyance.

— Que me veulent, en définitive, les protestants ? reprit Louis XVI avec une nouvelle animation. Ils crient, les philosophes crient comme eux qu'ils sont opprimés. Je ne fais plus garder ni fermer ma frontière ; ils peuvent aller boire partout leur coupe, manger leur pain bénit en l'honneur de Calvin et emmener avec eux leurs enfants, leurs femmes, leurs bibles et leurs richesses. Qu'ils partent donc, puisqu'ils trouvent la France trop

étroite pour leur genre d'existence. La porte est ouverte. Qui les retient ? Mais ils aiment mieux être factieux d'intention, sinon de fait, et remplir l'État de leurs gémissements. Eh bien ! ajouta-t-il en élevant la voix, je ne souffrirai pas de rebelles dans mon royaume. Prenez acte de cette parole ; et si j'accomplissais aujourd'hui mon devoir de fils aîné de l'Eglise et de roi fidèle à mon serment, je devrais vous envoyer en place de Grève pour être contrevenu à mes édits. Que feriez-vous à cela ? Voyons, répondez.

Le pasteur tendit le bras à son voisin.

— Tâtez mon pouls, docteur, et dites au roi si j'ai une pulsation de plus.

Puis regardant Louis XVI avec cette sérénité auguste de la pensée qui semblait à ce moment changer la royauté de place et la mettre de son côté :

— Je marcherais au-devant de ma dernière heure avec le calme que vous me voyez, Sire, et j'irais vous attendre là-haut. Voilà ce que j'ai à vous répondre.

Et comme il crut voir à cette parole un léger sourire passer sur la figure du docteur, la pensée d'une mystification probable le reprit involontairement, et regardant Louis XVI en face, il ajouta :

— Vous n'êtes pas le roi ; le roi ne parlerait pas ainsi.

L'œil de Louis XVI lança un éclair qui mourut aussitôt, et sa physionomie revêtit une expression de tris-

tesse résignée qui semblait avouer le mot du pasteur; mais relevant ensuite la tête et grandissant sous la contradiction de toute la hauteur mystérieuse d'une dynastie :

— Comment l'entendez-vous ? reprit-il avec un sentiment de dignité transmise et accumulée de siècle en siècle sur un front marqué dès le berceau pour le commandement.

Le pasteur n'y fut plus trompé, et, rappelant à lui toutes les forces de son âme et toutes les vertus de sa vie, comme pour puiser en elles une nouvelle vigueur :

— Sire, chaque soir et chaque matin de la journée, je fais mettre à genoux mes six enfants, car j'en ai six par la bénédiction du Seigneur et tous bien venants pour le service de Votre Majesté, et je leur dis : Priez pour notre roi, qui est le père commun du peuple; il est bon, il est juste, il sera pour tous ses fils un glaive de prédilection et non de colère, et Dieu lui ouvrira le cœur pour les douces brebis que l'on tue en son nom et que dans sa bonté et dans sa justice il ne doit pas vouloir tuer. Dites ensemble, mes enfants, car en passant par votre lèvre toute parole est plus sainte, dites : Divin Seigneur, mets ta main sur la tête de notre prince, ton esprit dans son esprit; conduis ce berger des hommes à ta gloire et à la gloire de ce royaume. Pénètre-le de ta tendresse, parfume-le de ta miséricorde, enveloppe-le tout entier de ton sourire comme d'un manteau de grâce, car toi seul, ô grand juge des âmes! es chargé de

reconnaître les tiens et de mesurer les parts de toutes les consciences !

Et les enfants ont joint leurs mains, ils ont prié, et leurs prières sont arrivées, car toutes ont un chemin tracé dans le ciel comme les étoiles, et Dieu, à l'heure qu'il est, a touché sans doute le cœur du roi et lui a dit, avec cette parole qui ne fuit pas comme un son, mais qui dort ensuite au fond de l'âme, si bien qu'en accomplissant la vertu, nous ne faisons que réveiller cette parole d'en haut... oui, Sire, Dieu a dit à ce maître d'une partie de la terre : Tu as un million de sujets, tes enfants, les miens, humbles d'esprit, laborieux, fidèles, pieux, austères dans leur existence ; ils ne demandent qu'une chose, le droit d'être ce qu'ils sont et de m'en remercier publiquement, moi, votre Dieu à tous, qui n'ai confié ma colère ni remis ma vengeance à personne.

Le pasteur fléchit le genou.

— Ah ! Sire, aidez-moi à retrouver mon roi, le roi que j'ai appris à aimer dans le désert, et non pas celui que j'ai entendu tout à l'heure et que j'ai eu raison, n'est-ce pas ? de ne pas reconnaître. Je ne me suis jamais ainsi tenu devant aucun homme vivant, pardonnez-moi cette parole ; ce n'est pas de l'orgueil, cela, c'est simplement du respect pour celui qui a seul droit de nous voir à genoux. Mais par la poussière que j'essuie en ce moment, et qui sera notre part commune dans la tombe, je vous en conjure, ne retenez pas plus longtemps votre cœur, qui va de lui-même au-devant de la justice, car à votre

émotion je vois la miséricorde du Seigneur me sourire derrière vous et m'encourager du regard. Laissez-la donc passer, cette fille céleste du Christ, et votre nom, j'en fais d'avance le serment, sera grand parmi les chrétiens, grand comme l'Évangile.

Le roi, peu à peu gagné par cette éloquence du cœur qui le prenait à l'improviste en dehors de toute étiquette reçue, et entrait d'autorité dans son propre cœur comme une surprise à sa bonté, pâlissait, rougissait et cherchait vainement à maîtriser son émotion, que, par préjugé d'éducation ou de nature, peut-être même des deux à la fois, il tenait en conscience pour une diminution de la dignité royale, car un roi est d'autant plus un roi qu'il est moins un homme, et que sur sa figure toujours immuable le regard de la foule ne peut rien lire d'humain. Sans cela, il risquerait d'être confondu avec le reste de l'espèce et d'être pesé dans la même balance.

— Monsieur le pasteur Jarousseau, dit-il d'un ton de tristesse prophétique, levez-vous ; le temps approche où l'on ne parlera plus aux rois à genoux.

Puis, comme répondant à une pensée intérieure, il ajouta d'un ton légèrement empreint d'amertume contre l'injustice de la destinée :

— Que me veut-on et pourquoi vient-on me relancer ainsi de toutes parts jusqu'au fond de ce réduit où chaque jour, las de marcher dans un rêve prodigieux, comme un fantôme, je viens chercher mon heure à la dérobée

et vivre enfin à mon tour? On sait que j'ai quelque chose là, on le dit du moins.

Il mit la main sur sa poitrine.

— Et tout le monde frappe dessus à tour de rôle avec une merveilleuse aisance. On vient de l'extrémité de sa province me demander couramment la liberté de conscience, comme si moi, fils de saint Louis, marqué au front par le doigt de l'Église, à charge de la défendre, je pouvais aujourd'hui laisser l'hérésie glisser sa main dans ma main pour essuyer mon serment et dresser dans mon royaume autel contre autel. Et ce n'est pas encore assez, voici que tout à l'heure peut-être on va me demander de prêter une escadre, une armée à une insurrection, et une insurrection de la pire espèce, une insurrection républicaine, et moi, roi de huit siècles tous ressuscités dans ma personne, dont le métier probablement est d'être royaliste, j'irai enseigner à mon peuple le moyen de passer un jour à la république par le chemin sanglant d'une révolution! J'ai trop de cœur pour ce métier; j'y périrai, vous le verrez, monsieur de Malesherbes, et je vous entraînerai dans ma chute, tout philosophe que vous êtes, vous le verrez aussi.

En disant ces mots, il leva la tête vers un portrait de Charles Ier suspendu à la muraille et le regarda un instant d'un air rêveur.

Un silence profond avait succédé à ce douloureux aveu d'impuissance, plus douloureux encore dans la bouche de la royauté. On n'entendait au-dessus du plafond que

la cadence de plus en plus précipitée et sonore du marteau sur l'enclume.

— Entendez-vous? reprit le roi arraché par cette recrudescence de bruit à sa méditation. Il y a là-haut un ouvrier, le premier de son état, qui n'a à traiter, lui, qu'avec le fer, et qui le pétrit et le façonne à son gré, et, son œuvre finie, ôte son habit, embrasse sa femme et dort en paix, car jamais une minute de sa journée n'a coûté, n'a pu coûter une larme à un seul enfant.

Puis, craignant de pousser trop loin la comparaison, il ajouta brusquement :

— Monsieur Jarousseau, vous pouvez vous retirer ; je vous ferai porter mes ordres demain.

Le pasteur s'inclina de nouveau et se retira dans la direction de l'antichambre. Mais depuis une heure, il faut croire, le salon où un humble proscrit avait eu l'honneur de parler à un roi avait été renouvelé du coup par quelque opération de magie. Car à la place de la porte par laquelle il était entré, il trouva une glace interminable qui montait d'un seul jet du parquet au plafond, et à chaque pas qu'il faisait vers la muraille, il voyait dans la glace un homme qui venait à sa rencontre et qui portait aussi un costume de tiers état, habit, veste et culotte de satin noir, et en contemplant de la tête aux pieds cette figure étrange embarrassée dans son épée, qui ouvrait la bouche et tournait de côté et d'autre un regard troublé, il recula devant son propre fantôme comme devant un étranger, tant il

doutait en ce moment de la réalité de son existence.

— Car enfin, disait-il en mettant la main sur son front de ce geste inquiet qui semble chercher la dernière trace de l'idée envolée, je suis entré par là, il y avait une porte là, je l'ai vue, je l'ai touchée ; un esprit invisible aura sans doute soufflé dessus.

Pour comble d'infortune, cette partie du salon était masquée par l'immense rotondité de la mappemonde, de sorte que ni le ministre, ni l'homme à la veste brune, restés en conférence avec le roi, ne pouvaient voir l'embarras du pasteur et venir à son secours. Il entendit donc malgré lui la suite de la conversation.

— Monsieur l'ambassadeur, reprit Louis XVI, dites ce que vous avez à me communiquer, et veuillez, je vous prie, abréger le plus possible, car j'ai déjà prolongé la conversation, et je crois qu'on m'attend.

Et en effet, la porte du fond s'ouvrit à moitié et une tête noire de fumée de charbon et coiffée d'un bonnet, s'avança par l'ouverture.

— *La France*, dit-il en parlant à Louis XVI, le fer chauffe.

Le roi voulait porter lui-même ce nom de guerre dans la compagnie de Gamin, pour être en quelque sorte plus près de l'ouvrier.

La tête disparut, et la porte retomba en silence sur la mystérieuse apparition.

— Monsieur l'ambassadeur ! répétait mentalement le pasteur Jarousseau. Le jardinier de la première minute,

passé depuis à l'état de docteur, est donc maintenant monté d'un grade de plus et devenu tout à coup un ambassadeur, et roi et ambassadeur, tout le monde est donc dégénéré ou déguisé comme dans un bal masqué ? Mais il y a sûrement un mystère sous ce déguisement universel. Si j'allais surprendre quelque secret d'Etat et passer ensuite pour un espion !

Il toussa légèrement pour avertir de sa présence ; mais personne ne parut l'entendre.

— Sire, répondit l'homme à la veste brune, je n'ai à vous faire aucune communication.

— Pourquoi alors êtes-vous venu ?

— Pour rappeler à Votre Majesté la promesse qu'elle a bien voulu me faire, il y a déjà deux mois, d'envoyer...

— Une escadre, reprit le roi d'un ton brusque, et de plus un corps de débarquement, mais la chose demande réflexion. Vous vous entendrez pour cela avec mon ministre des affaires étrangères, mais en maison tierce, n'est-ce pas? et non à l'hôtel du ministre.

Il mit le doigt sur la lèvre.

— Adieu, Monsieur.

Louis XVI alla rejoindre dans le comble du palais l'apparition plébéienne qui venait de le rappeler au travail.

Le ministre et l'ambassadeur reprirent de leur côté la direction de l'antichambre et aperçurent le pasteur toujours immobile, toujours confondu d'étonnement devant la muraille enchantée et devant son image.

— Il n'y a plus de porte, Messieurs, cria-t-il en les voyant venir.

Malesherbes sourit de la simplicité de l'apôtre, passa la main sur le panneau et la glace tourna sur elle-même, emportant dans son mouvement de rotation le reflet tumultueux des meubles renversés les uns sur les autres, et, à la place de son spectre, le pasteur vit apparaître un vide qui figurait une porte, et qui lui montrait la délivrance sous la forme d'une antichambre illustrée à toutes ses faces de toutes les victoires du roi sur les lapins de ses forêts.

— Je n'aurais jamais deviné cela, dit-il modestement, car j'avais toujours cru sur mon coin de terre qu'une glace était uniquement faite pour mettre sa cravate.

— Et vous aviez bien pensé, reprit l'homme à la veste brune, car cette façon de faire une porte d'un miroir est une invention ridicule qui brouille à l'entrée ou à la sortie toutes les lignes d'un appartement et toutes les idées du spectateur. Quoi qu'il en soit, je m'applaudis de l'incident, il m'a donné l'occasion de vous serrer la main, car nous sommes l'un et l'autre compagnons de la même œuvre, à ce que je viens d'apprendre.

— Vous êtes aussi pasteur? reprit le bonhomme Jarousseau, qui commençait à prendre en habitude et à accepter sur parole la métamorphose indéfinie du mystérieux inconnu.

— Pas précisément; je suis le missionnaire de la

liberté politique, comme vous êtes le précurseur de la liberté religieuse.

— Et vous vous nommez?

— Benjamin Franklin.

A ce nom, le pasteur leva les bras au ciel.

— Maintenant, Seigneur, tu peux envoyer ton serviteur en paix, mes yeux ont vu et mes mains auront touché le prophète d'une nouvelle terre promise. Nous ne sommes pas seulement compagnons, nous sommes frères d'idées. Embrassons-nous donc au nom de notre père commun, le Dieu de la liberté.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se donnèrent l'évangélique baiser des Douze au moment de partir pour aller semer aux quatre vents du monde la bonne nouvelle.

Malesherbes regardait avec la gravité d'un attendrissement philosophique sagement contenu au dehors, ces deux hommes venus des deux bouts du monde, longtemps séparés par toute la largeur de la mer, et maintenant unis dans la fraternelle étreinte d'une même conviction.

— Mes amis, dit-il, je ne puis vous embrasser à mon tour, pour porter aussi témoignage de la vérité. Je suis né trop tôt et dans un camp que l'honneur me défend de quitter. Je ne puis saluer la liberté que de loin et de la main seulement, mais je l'aimerai, je la bénirai toujours, dussé-je mourir pour elle et par elle, ce qui est plus probable. *O utinam ex vobis unus*, etc. Vous savez

sans doute le latin de Virgile, monsieur Jarousseau?

Le pasteur secoua la tête.

— Et vous, monsieur Franklin?

— A peine.

— Eh bien! plût à Dieu que j'eusse été des vôtres! j'aurais gardé le même troupeau et vendangé le même raisin. Mais laissons de côté l'avenir et songeons au présent. Vous déjeunez, n'est-ce pas, à mon hôtel? Je vous garde toute la journée, monsieur Jarousseau; pendant ce temps-là, vous visiterez Versailles, ce gigantesque tombeau, je le crains bien, de la monarchie. Dieu me préserve d'être prophète, mais sous chacun de ces monuments qui ont dévoré, pour le caprice d'un seul, le revenu d'un peuple, il y a un jour ou l'autre une révolution cachée. La révolution de Luther repose dans les fondations de Saint-Pierre de Rome, et la papauté a payé de la Réforme une fantaisie d'architecture.

Malesherbes laissa ses hôtes au pied de l'escalier et rentra au ministère.

CHAPITRE XVI.

En attendant l'heure du déjeuner, Franklin conduisit le pasteur Jarousseau sur la terrasse du jardin.

— Que pensez-vous de ceci? dit-il en le faisant retourner du côté du château.

— Je trouve cela un assez joli côté de rue, d'un seul tenant.

— C'était aussi l'avis de Pierre le Grand. Seulement, en voyant ce maigre avant-corps avec cette immense envergure de façade, il dit : Voilà un corps de pigeon avec des ailes de vautour.

— Comment se fait-il, reprit le pasteur, que le roi, en possession d'une maison grande comme une ville et de chambres longues comme des places de marchés, habite cependant un tout petit coin du château et un cabinet de travail meublé avec tout l'abandon d'une boutique d'antiquaire?

— Parlons plus bas, dit Franklin, les arbres ici ont des oreilles, et les fleurs de ces parterres ont envoyé plus d'un pauvre diable à la Bastille pour avoir entendu çà et là un mot trop libre à l'occasion. Le roi, mon cher pasteur, a voulu avoir un appartement réservé pour échapper à la fatigue de la grandeur, à la cour, à la représentation, à la reine surtout, cette délicieuse archiduchesse évaporée qui l'étourdit de sa pétulance et du voluptueux carillon de ses immenses falbalas qu'elle soulève et qu'elle agite autour d'elle en courant; car d'une façon ou de l'autre, de l'esprit ou du corps, elle court toujours comme une sylphide, et ne pose à terre un instant que pour prendre de nouveau sa volée. Aussi, dès que la reine est allée sur la pointe du pied à sa laiterie du petit Trianon faire du beurre en robe de satin, le roi gagne pesamment son réduit, son chapeau rabattu sur la figure, et va forger à son aise, raboter, tourner, et après le coup du crépuscule, étudier le ciel et observer la position des étoiles, car il est à la fois serrurier, tourneur, bimbelotier, astronome, géographe, que sais-je encore? tout ce qui vous plaira, excepté souverain. Dans une république, il eût été libre, heureux, il ferait, il vendrait des serrures, il aurait le titre de citoyen, il voterait à sa paroisse, ce qui lui paraîtrait le suprême degré permis de la puissance.

— Pourquoi donc alors nous a-t-il reçus dans le mystérieux sanctuaire de sa félicité ici-bas, nous qui ne sommes ni serruriers ni forgerons?

— Parce qu'il est obligé de nous recevoir en secret. Vous voyez comme il nous a accueillis tous les deux, comme il nous a écoutés assez lestement, ce me semble, et du bout de l'oreille. Eh bien! cependant, si la cour savait demain qu'il nous a donné audience, elle ferait immédiatement une émeute de palais. Tous les cordons rouges et tous les chapeaux rouges seraient en l'air, pour protester à frais communs, contre la faiblesse du monarque. Et, en fin de compte, pour apaiser tout cela, je recevrais mon passeport, et vous un logement gratuit aux frais de Sa Majesté.

— Le maître du royaume n'est donc pas libre d'ouvrir à qui lui plaît la porte de sa maison?

— On n'est jamais libre sur le trône quand on n'a que la bonté.

— Je vous entends, et pas de volonté pour faire la symétrie.

— Vous avez dit le mot. Aussi le roi a toujours peur de sa propre bonté, comme d'une trahison envers l'État. Nous autres, simples mortels, nous mettons notre gloire à suivre en toute occasion la voix du cœur, cette haute inspiration de Dieu dans l'humanité; mais il faut croire que le métier de roi est bien contre nature pour que, seul entre tous, un roi puisse regarder le plus beau mouvement de l'homme comme un danger. Et voyez le contraste : tout à l'heure, quand vous parliez au roi, je l'ai remarqué, il y avait en vous une abondance et une expansion de vie qui rayonnait sur votre front comme

une couronne invisible et qui disait à mon regard : Celui-ci est le vrai roi, car il porte en lui je ne sais quelle confiance sacrée qui est à proprement parler la vie anticipée de l'avenir. Le vrai roi, en définitive, est celui qui vit le plus en avant, la vie ne va que dans ce sens-là, et qui puise le plus largement à l'immensité du temps et de l'espace. Mais lui, au contraire, roi de nom, et de fait moins qu'un homme, fléchissait à chaque parole sous la charge de ce rôle écrasant qui l'oblige à être un mort, Louis XIV, Louis XV, n'importe quel aïeul, tout autre enfin que lui-même, si bien que pour se sentir vivre, il a besoin de se tromper volontairement de rang, de se mêler au travail du peuple, de s'affubler d'un nom du peuple, de se faire peuple, en un mot, pour un instant. Quand la monarchie en est arrivée là, elle a mis la vie à tout prix au-dessus de la fiction et déposé à moitié la couronne.

— C'est, reprit le pasteur, que Louis XVI représente un monde qui finit et que nous représentons sans doute un monde qui commence. Mais, pour en revenir à ma question, il me semble que votre titre, votre nom, devraient vous donner droit à des réceptions officielles et avouées à la lumière du soleil. L'opinion vous salue, la noblesse vous offre son épée, la France vous applaudit; que dis-je, la France, l'Europe tout entière! J'en sais quelque chose, moi qui arrive du fond de ma province. J'ai entendu passer votre nom dans tous les courants de la pensée.

— Je sais cela ; mais ne vous y trompez pas, le roi me voit en secret sous prétexte de ménager l'Angleterre ; je n'ai d'entrevue avec ses ministres que par des hasards convenus d'avance, et encore le plus souvent à l'heure des revenants. Mais, au fond, le roi n'a pour notre cause qu'une sympathie aussi mitigée que possible. Il sent qu'il a la main forcée, et comme tout homme faible, il s'irrite de sa faiblesse. Heureusement pour nous, l'intérêt de sa politique le porte à saisir l'occasion inespérée de briser le traité de Paris, et il appuiera la révolution américaine en haine de l'Angleterre.

— Le roi vous aime, disent nos gazettes.

— Vos gazettes ont menti comme elles mentiront toujours sous un régime de despotisme. Le roi m'accorde le sourire qu'il accorderait à un autre en passant, car le sourire, voyez-vous, c'est le coup de chapeau de la royauté, le salut à meilleur marché, qui dispense de porter la main à la tête et d'attenter à cette immobilité de statue qui est la beauté idéale d'un monarque. Mais Louis XVI, je puis vous l'assurer, m'a pris en aversion, et je vais vous en donner la preuve toute chaude en ce moment. La semaine dernière, j'étais allé chez la comtesse Diane. Vous ne connaissez peut-être pas la comtesse Diane? C'est l'amie intime de la reine, beaucoup trop intime à mon avis, car elle abuse de cette royale camaraderie pour étendre de temps en temps sa jolie main sur les rênes de l'Etat.

— Savez-vous, me dit la comtesse Diane, en me

voyant entrer, que je viens de recevoir votre portrait?

— Mon portrait court les rues et pend à tous les étalages ; je n'en tire pas vanité. Je ne marquai aucune surprise.

— Comme vous prenez cette nouvelle ! ajouta-t-elle avec je ne sais quelle expression railleuse de reproche.

— Je suis un peu blasé là-dessus, d'autant plus que l'épigraphe nuit singulièrement à mes négociations. Avec tout son esprit, d'Alembert a dit une bêtise en prétendant que j'avais arraché la foudre au ciel et le sceptre à la tyrannie. Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre le ciel et un tyran ?

— Vous paraîtrez moins blasé quand vous saurez qui m'a envoyé votre illustre image. Voyons, devinez.

— C'est Turgot !

— Non.

— Malesherbes, alors ?

— Beaucoup mieux.

— J'en doute.

— C'est le roi, mon cher docteur ; mais votre portrait est singulièrement encadré. Il faut que je vous le montre pour mettre à l'épreuve votre gravité de philosophe.

Elle passa dans son alcôve et revint un instant après tenant à la main droite une cuvette, et de la main gauche voilant sa figure. Elle riait aux éclats, et je ris encore moi-même de son effronterie. Mon image était au fond de la cuvette, bien au fond, pour la punition de ma

popularité, et la comtesse la montrait sans pitié à tout venant.

— Si vous n'êtes pas entré plus avant dans la faveur du roi, je risque beaucoup d'en être pour mes frais de voyage.

— Non, mon ami; permettez-moi de vous appeler ainsi pour rattraper le temps perdu, car, à en juger au son de nos âmes, nous devions nous connaître de toute éternité. Le roi vous a reçu, il voudra vous tenir compte en quelque façon de la bonté qu'il a eue de vous donner audience; il vous accordera quelque chose, peu de chose, si peu, que ce ne sera vraiment pas la peine d'en parler. Que voulez-vous! il est tiré en avant par le siècle, en arrière par la cour, et il fait tantôt un pas en avant, tantôt un pas en arrière. N'attendez rien de sa pleine initiative; il ne donne pas, il abandonne: c'est sa nature. Il vous abandonnera donc une certaine liberté, mesurée à dose imperceptible, crainte de récrimination de la part du clergé. Il vous accordera, par exemple, le droit de naître, de mourir authentiquement, et de reposer après votre mort dans une terre de votre convenance, sous prétexte de salubrité publique. Déjà le vent a parlé de quelque chose comme cela, et si je vous le dis, je vous le dis à bon escient.

L'heure du déjeuner interrompit leur conversation. Ils gagnèrent l'appartement de Malesherbes. Le destin, mis sans doute dans la confidence, avait placé le pasteur à côté d'une jeune et belle inconnue toute rayonnante

de la double splendeur de la beauté et de l'aristocratie, toute couverte de brillants et de dentelles, les bras nus jusqu'aux coudes et blancs comme les bras d'une fille d'Homère. Ses cheveux, semés de perles et de plumes dont les molles inflexions, retombant languissamment de chaque côté, répandaient autour d'elle, à chaque mouvement de tête, une légère vapeur de poudre blanche embaumée d'une odeur de violette et d'iris. Ce voisinage inquiétant acheva d'ôter au pasteur le peu d'appétit qu'il aurait pu avoir après une semblable matinée d'émotion. Il se resserrait sur sa chaise pour se réduire à son plus simple volume, de peur d'effleurer du coude un ruban de cette majestueuse divinité de l'Olympe. Sa voisine voulut le mettre à l'aise et lui tendit son verre avec ce savant sourire du XVIIIe siècle, dont la révolution française a emporté le secret. Ce sourire fut pour le pasteur la fin du monde et le bouleversement de l'Apocalypse. Il prit la carafe d'une main tremblante et en versa la moitié sur la nappe.

— Je vois, monsieur Jarousseau, dit obligeamment sa voisine, que vous sauriez encore mieux mourir que servir.

— Oui, répondit crûment le pasteur, qui cherchait à échapper par le premier monosyllabe venu à la terrible nécessité d'une réponse.

Eternel mystère du genre humain ! Il n'avait jamais tremblé à l'approche du martyre, et maintenant il tremblait pour la première fois à l'idée de cette femme assise

à sa droite, dans la foudroyante magnificence de la richesse.

A la fin du déjeuner, il prit son chapeau pour saluer Malesherbes et retourner au plus vite à Paris.

Mais au moment où il s'approchait du ministre, l'impitoyable inconnue se plaça devant lui, et, se croisant les bras sur sa poitrine :

— Avez-vous lu, dit-elle, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ?

— Oui, répondit le pasteur, bien que son âme puritaine n'eût jamais pu aller au delà du second volume.

— Alors vous avez dû y voir qu'une Armide Génevoise, assistée de son amie, arrêta un jour en rase campagne le jeune philosophe et l'emmena d'autorité cueillir les cerises de son verger. Je veux profiter de l'exemple et vous faire à mon tour prisonnier sur parole. Je vous retiens donc à souper avec le docteur Franklin, ce soir même, à Paris. Ne craignez rien, vous souperez en famille ; car je suis de votre parti, je suis républicaine, moi aussi, et pour peu que vous en doutiez, je vais crier Vive la république ! je serais curieuse d'essayer la première l'effet de ce cri sous les voûtes de ce château.

— Mais encore, Madame...

— Je sais ce que vous allez me répondre ; aussi, pour vous épargner la peine d'achever la phrase, je vais la dire à votre place : Mais encore faudrait-il avoir l'honneur de me connaître, n'est-ce pas ? C'est là votre pensée. Eh bien ! si un vent de passage n'a pas porté mon nom

dans votre solitude là-bas, comment appelez-vous votre village? le vent du moins m'a parlé de vous, et cela suffit.

Elle tira de sa ceinture un billet décacheté et le tendit au pasteur.

Ce billet, signé Tancrède, contenait le récit détaillé de l'hospitalité que le marquis de Mauroy avait reçue à Saint-Georges-de-Didonne au moment de partir pour l'Amérique.

— Vous voyez, reprit-elle, que nous sommes de vieilles connaissances. Le marquis Tancrède de Mauroy est mon fiancé, et comme il est reçu qu'une femme bien élevée doit payer les dettes de son mari, je paye celles du marquis par avancement d'hoirie.

— Vous êtes donc alors la jeune Romaine, comme il disait, qui a attaché un nœud de ruban à son épée?

— Comment, il l'avait encore à cent lieues d'ici? Il a porté vraiment la fidélité plus loin que je ne croyais. Cela promet. Maintenant que nous avons échangé nos pouvoirs et vérifié nos titres, je vous emmène; sans cela je suis capable de faire un coup de tête et d'envoyer chercher la maréchaussée. N'est-ce pas, mon cher tuteur, dit-elle en prenant le bras de Malesherbes, que vous me signerez une lettre de cachet contre le pasteur s'il refuse mon invitation à dîner?

— Ma pupille aurait raison, répondit Malesherbes d'invoquer mon autorité de ministre. Elle a des droits sur vous, monsieur le pasteur, car lorsqu'elle a appris que

l'hôte du marquis de Mauroy était venu à Paris réclamer la liberté de conscience, elle est allée plaider votre cause partout, et je vous assure que si elle vous a fait autant de partisans qu'elle a d'adorateurs, votre procès est gagné.

— Puisqu'il était écrit qu'un pauvre pasteur comme moi devait porter un jour ses pas si haut et manger un jour à la table des grands, que la volonté de Dieu soit accomplie !

Il leva sur la brillante femme de l'aristocratie un regard de résignation, et il ajouta : Dieu est bon, Mademoiselle, comme s'il cherchait à puiser dans son invocation suprême une sorte de garantie contre la nouvelle épreuve qu'il allait traverser.

— Vous nous raconterez cela à dîner, dit la jeune marquise.

Elle fit la révérence et sortit du salon.

La marquise de Pisani, qui appelait Malesherbes son tuteur, et que Malesherbes, par la même raison, appelait sa pupille, était une jeune fille âgée d'une vingtaine d'années, orpheline dès son enfance et héritière d'une grande fortune. Son père, en mourant, avait recommandé à Malesherbes de surveiller son éducation. L'illustre parrain de l'encyclopédie avait élevé sa pupille dans une complète indépendance de pensée qu'on appelait alors la philosophie. Il la conduisait de temps à autre à l'ermitage de Jean-Jacques Rousseau. Le tribun misanthrope du dix-huitième siècle, charmé de la viva-

cité d'esprit de la belle enfant, la baisait au front et l'appelait en riant son petit lutin. Depuis lors elle sembla uniquement chercher à mériter ce qu'elle regardait comme son titre d'honneur. Elle vivait à Paris sous la sauvegarde d'une tante, chanoinesse excessivement dévote, qui avait essayé d'abord de couper la fièvre encyclopédique de sa nièce, et qui de lassitude avait fini par lui rendre main et lui laisser faire tout ce qu'elle voulait. Mademoiselle de Pisani usait convenablement de la permission. Avec un fonds naturel de bonté encore développé par Malesherbes, elle avait cependant une imagination excessive, entreprenante, toujours emportée du premier bond à l'extrémité de chaque idée; elle personnifiait admirablement cette aristocratie téméraire et futile qui jouait avec la pensée, affichait la liberté autant par mode que par conviction, et trompée la première par son propre mensonge, invoquait à distance une révolution, sans trop savoir quelle terrible inconnue elle appelait, sauf ensuite à lâcher pied à la première vue du spectre et à lui dire humblement, comme le bûcheron de la fable: Aide-moi à recharger mon fardeau.

CHAPITRE XVII.

Franklin et le pasteur regagnèrent à pied le faubourg Saint-Germain pour échanger plus longtemps et plus délicieusement entre eux, sous les ormes de la route, les mystérieuses confidences de l'avenir. Le soir, après avoir fait le tour entier des événements en préparation, ils allèrent ensemble à l'hôtel Pisani.

La marquise présenta à la chanoinesse les deux voyageurs encore poudreux de leur promenade.

— Voici deux rebelles que je vous amène à souper, dit-elle à sa tante. L'un est le docteur Franklin et l'autre le pasteur Jarousseau.

A la présentation de ces deux noms, la chanoinesse tomba malade tout à coup d'une attaque de migraine, et ne reparut plus de la soirée.

La marquise de Pisani reçut ses hôtes avec cette grâce exquise d'une âme élevée à bonne école qui comprend

qu'avec les gens simples, la simplicité est la première politesse.

Dès le commencement du repas, elle renvoya les domestiques.

— Ceci, dit-elle, est un repas de philosophes; Pythagore en fera les honneurs.

Le souper, en effet, fut un repas pythagoricien sans affectation d'austérité. Seulement, au dessert, la marquise prit sur la table un flacon doré de verre de Bohême et en versa à ses hôtes un vin rose comme le premier rayon de l'aurore.

— A la liberté de conscience, Messieurs!

Puis, regardant le pasteur en face, elle ajouta :

— Savez-vous bien, monsieur Jarousseau, qu'après avoir entendu le récit de votre existence, j'ai failli un instant embrasser votre foi et vous demander la permission de vous suivre au désert? La persécution est vraiment une tentation pour l'esprit. J'aimerais assez une religion dangereuse, où j'irais adorer Dieu à cheval en habit de chasse, un pistolet à l'arçon de ma selle pour brûler la cervelle du premier dragon qui viendrait déranger ma prière; mais toute réflexion faite, je m'en tiens à la profession de foi du *vicaire savoyard*, à l'adoration de Dieu sur la montagne. C'est une religion infiniment plus commode et plus simplifiée. En pays de plaine, il est vrai, elle offre quelque inconvénient, car on ne peut pas faire pousser une montagne à volonté dans son jardin.

— Mademoiselle, répondit le pasteur avec une gravité empreinte de tristesse, permettez-moi de vous dire qu'à votre âge il n'est pas bon de prendre le nom de Dieu en vain et de perdre ainsi l'habitude de le respecter, car ce nom est, au jour de tourmente, le refuge de l'âme humaine, et si jamais la vie, qui est partout autour de vous une promesse infinie, vient à vous manquer de parole, ce nom seul vous apportera une consolation que vous ne trouverez nulle part ailleurs.

Comme il était tard, le pasteur prit congé de son hôtesse sur cette parole.

— Vous ne vous en irez pas ainsi, reprit vivement la marquise; sans cela je croirais qu'après m'avoir grondée, vous me boudez. Je ne vous demande pas de me donner votre bénédiction, parce que je suis trop profane pour la recevoir dignement, mais je vous demande de m'embrasser pour me prouver du moins que vous m'avez pardonné mon irrévérence.

Le pasteur, ainsi mis en demeure à l'improviste, restait immobile et au fond passablement effrayé de l'immensité de la proposition.

— Je vois bien, reprit-elle, que je dois faire le premier pas et donner l'exemple.

Et penchant sa belle tête sur la joue du pasteur,

— Voilà l'an premier de la république, dit-elle; et la penchant sur l'autre joue. — Voilà l'an second. Allez, maintenant, Monsieur: vous pourrez dire dans votre

province que l'aristocratie et la liberté se sont embrassées.

Le pasteur, interdit de cette brusque accolade, gardait le silence.

— N'ayez pas de honte, Monsieur : Jean-Jacques me l'avait donnée ; je vous la restitue aujourd'hui, car ce qui est venu de la pensée doit retourner à la pensée.

Le pasteur fléchit le genou, et baisant respectueusement la main de la belle enthousiaste.

— Dieu veuille conserver à votre âme la flamme sacrée qui brûle en ce moment pour l'humanité, et vous serez grande comme une femme de la primitive Église ; mais rappelez-vous qu'aimer l'homme c'est aimer en même temps celui qui fut ici-bas l'idéal suprême de l'amour.

Il sortit.

Franklin l'accompagna, et lorsqu'il passa devant la marquise pour la saluer, il lui dit avec cette expression de bonhomie et de finesse qui était l'âme tout entière du pieux diplomate de Boston, flottante en quelque sorte sur sa figure :

— J'aurais peut-être le droit d'être jaloux pour ma patrie de ce que tout à l'heure, dans votre jubilé de la pensée, vous ayez oublié l'Amérique, car enfin l'an premier de la république aurait peut-être été mieux placé de mon côté. Mais n'importe, puisque nous sommes pour le moment en veine de restitution, permettez-moi de vous restituer à mon tour la bénédiction que Vol-

taire a donnée à mon petit-fils du bord de son tombeau.

Franklin étendit les deux mains devant la marquise.

— Dieu et la liberté, voilà le dernier mot et le testament sacré du siècle mourant.

— Mon cher monsieur, dit Franklin au pasteur lorsqu'ils eurent franchi le seuil de l'hôtel Pisani, vous êtes appelé sans doute un jour ou l'autre à voir la régénération politique de votre pays; mais croyez-moi, défiez-vous d'avance d'une révolution provoquée par une aristocratie qui n'a dans l'âme que du vent et n'a pas de lest pour la maintenir sur le flot mobile des événements. Lorsqu'à tort ou à raison, le clergé chez un peuple est ennemi de la liberté, et que, par esprit de représailles, le parti de la liberté croit devoir rejeter derrière lui toute pensée de religion, l'heure de compter pour ce peuple aura beau sonner au cadran de l'histoire, la démocratie, victorieuse au premier instant, perdra toujours la seconde partie. La liberté et la religion sont les deux forces sacrées de l'âme, et l'homme n'a pas trop de ces deux forces réunies pour mener à réussite l'entreprise la plus difficile peut-être de ce monde, l'œuvre d'une révolution. Un libéral athée est un partisan déguisé du despotisme.

Après cette rapide série d'émotions précipitées coup sur coup les unes sur les autres comme autant de péripéties, le pasteur retrouva l'*Hôtel de la Providence* avec cet ineffable soulagement d'un homme ballotté de côté

et d'autre qui touche le rivage et qui peut dire : Enfin, je m'appartiens !

Il tomba de lassitude sur son grabat; il chercha longuement à classer dans sa mémoire et à expliquer les divers épisodes mystérieux de sa journée, mais tout ce qu'il avait vu lui paraissait le monde renversé et flottait dans sa tête à l'état de chaos. Il passait continuellement la main sur son front, et chaque fois il y sentait cette sensation particulière de délire qu'on éprouve à voir le fait déraisonner autour de soi et à rester seul en plénitude de sa raison. Il pria pour chasser cette vision, et en effet, la vision pâlit peu à peu et disparut comme dans un lointain confus. Le pasteur dormait.

Le lendemain il sortit de bonne heure pour aller retremper sa pensée à l'air vital du matin ; mais à peine avait-il mis le pied dans la rue qu'il eut une seconde hallucination bien autrement dangereuse pour le peu de connaissance qu'il croyait posséder encore de la réalité. Il voyait devant lui, à la porte de l'hôtel, la débonnaire figure de Misère, sellée et bridée comme le jour où il l'avait perdue. Il crut, au premier abord, à la tentation du mirage, cette raillerie brutale du regard.

C'était cependant sa jument, à n'en pouvoir douter. Elle reconnut à son tour le pasteur, et ses narines alternativement gonflées et contractées soufflaient avec force pour exhaler à défaut de voix l'expression de son bonheur. Un exempt de police tenait la bride de Misère, et derrière lui une patrouille du guet gardait

à vue un jeune homme en manchettes, l'épée au côté. Du premier coup d'œil le pasteur recomposa le signalement du chevalier félon qui avait abusé de sa crédulité.

— Monsieur, lui dit l'exempt, veuillez vérifier votre compte et m'en donner quittance.

Le pasteur ouvrit sa valise et y retrouva exactement sa chemise, sa paire de chaussettes, son fromage de bique, son sac de pruneaux, sa botte d'herbes pour la fièvre, son autre botte d'herbes pour la migraine, toutes choses qu'il avait tenues jusque-là dans un profond respect ; le mémoire seul était absent, mais à la place une main inconnue avec glissé une tabatière en or avec le portrait du roi sur le couvercle et cette inscription autour du portrait : *Donné par Malesherbes au pasteur Jarousseau.* Il mit la tabatière dans sa poche et referma sa valise.

— Et l'argent ? reprit l'officier de police.

— Quel argent ?

— L'argent de la sacoche.

Le malheureux avait oublié la sacoche ; il la déterra sous le bagage : au volume il la jugea d'abord au trois quarts vidée, mais après l'avoir ouverte il trouva au fond une centaine de louis dans tout l'éclat immaculé de l'hôtel de la monnaie.

— Cette somme n'est pas à moi, dit-il en tendant la sacoche à l'exempt.

— Pardon, Monsieur, le roi vous la donne pour ac-

quitter les dépenses de votre voyage et distribuer des aumônes en son nom aux pauvres de votre paroisse. Maintenant voici le coupable ; il appartient à une bonne famille qui a obtenu de la clémence royale la faveur de le faire passer aux colonies, mais son père ne veut pas frustrer votre droit à une justice plus immédiate, et il vous l'envoie pour lui appliquer vous-même une peine à votre convenance.

Le pasteur plongea la main dans la sacoche, et tirant une poignée de louis il la donna au prisonnier.

— Que faites-vous? dit l'exempt révolté de ce procédé immoral qui lui semblait un encouragement à un nouveau délit.

— Eh ! parbleu ! mon ami, reprit le pasteur, voulez-vous donc que ce jeune homme recommence à voler?

— En conscience, dit le prisonnier à son tour, vous me devez ce dédommagement.

— Pourquoi cela, mon ami ?

— Pour être allé à votre place en prison.

— En prison, à ma place?

— Lorsque vous m'avez prêté votre cheval.....

— Je vous ai prêté ma jument ?

— Vous êtes trop généreux pour me démentir. Je croyais avoir affaire à un cheval bien pensant et nullement à un cheval suspect d'hérésie, appartenant à un maître encore plus suspect. Je descends à l'hôtel dans cette confiance. A mon arrivée, j'aperçois autour de moi un certain mouvement, et un instant après l'exempt de

police que voilà jette un coup d'œil à l'écurie, et me prenant au collet, Monsieur Jarousseau, dit-il, je vous arrête ! J'ai beau protester que je n'ai jamais porté le nom de Jarousseau, il ouvre votre valise pour toute réponse, prend votre mémoire, le lit rapidement, regarde la signature et me dit : C'est bien, suivez-moi ; et il me mène à la Bastille. Il paraît, Monsieur, que vous étiez recommandé à la police.

Le pasteur regarda l'exempt.

— Ce jeune homme dit-il la vérité ?

— Oui, Monsieur ; l'intendant de votre province vous a dénoncé comme un prédicant dangereux, et le lieutenant de police avait donné votre nom à chaque hôtel pour vous faire arrêter à votre arrivée à Paris, mais on a reconnu plus tard, à ce qu'il faut croire, l'erreur de cette dénonciation, puisqu'on m'a donné l'ordre au contraire de vous traiter avec respect et de vous prêter assistance au besoin.

— Dieu est deux fois bon, dit le pasteur en joignant les mains. Si ce jeune homme ne m'avait emprunté ma jument, emprunt un peu forcé à la vérité, je serais à l'heure qu'il est et peut-être pour le reste de la vie au fond d'un cachot.

CHAPITRE XVIII.

Le pasteur Jarousseau avait vu Louis XVI, Gamin, Malesherbes, Franklin, la royauté, le peuple, l'aristocratie, la révolution ; il avait retrouvé sa jument, sa valise, son viatique doublé de valeur et enrichi encore d'une tabatière. Il pouvait en conscience regarder son œuvre comme accomplie et retourner à Saint-Georges-de-Didonne. Mais pour partir de Paris aussi intact qu'il y était arrivé, il voulut rentrer en possession de la montre qu'il avait vendue dans une minute de détresse. Heureusement la montre payait trop peu de mine pour avoir trouvé un acquéreur de passage. Elle était restée dans la boutique de l'horloger, il faut bien en convenir, à l'état de disgrâce. Il la racheta sans difficulté.

Cette dernière opération terminée, il alla prendre congé de Malesherbes.

— Monsieur Jarousseau, lui dit le ministre, j'ai reçu -

la réponse du roi à votre demande. Elle est évasive, comme je l'avais prévu. Sa Majesté réserve la question de principe. Seulement elle vous accorde, à vous personnellement, la permission de prêcher, mais à l'ombre, en secret, en lieu écarté et en maison fermée ; permission tacite, sans doute, conditionnelle, précaire, révocable, au moindre soupçon de ce qu'on voudra bien appeler le scandale. C'est peu de chose, mais c'est déjà quelque chose, c'est un premier pas dans la voie de l'avenir, c'est la liberté de conscience à l'état d'intention, à l'état d'attente. Si le roi vous accorde dès aujourd'hui le droit de prêcher, la logique, cette providence terrestre de l'humanité, le forcera tôt ou tard à reconnaître le même droit aux autres pasteurs. Votre passage ici aura eu un heureux résultat : il aura créé un précédent. Or, un précédent est tout avec un roi qui a besoin de vouloir peu à peu, en détail, à plusieurs reprises, et qui voudra d'autant mieux accomplir un acte de justice, qu'il croira avoir voulu déjà l'accomplir. Vous pouvez donc repartir en toute tranquillité d'esprit. Je suivrai ici votre instance, et avec l'aide du temps, ce complice divin de toute vérité, j'espère gagner votre procès, car j'ai mis la gloire de mon nom à remporter un jour ou l'autre la signature du roi au bas d'un édit de tolérance.

— Alors votre nom comptera parmi les noms des saints de l'humanité.

— Je ne porte pas l'ambition si haut que cela, mon-

sieur Jarousseau. Le mot de saint ne va guère avec une perruque comme celle que vous me voyez en ce moment. Laissez-moi être simplement ce que je suis, un philosophe. Ce titre est encore assez beau à mon avis quand on est digne de le porter. Mon aïeul Basville vous a fait tant de mal autrefois, que je dois en bonne justice chercher le plus tôt possible à le réparer, car la loi de l'histoire, qui est la loi du talion, la loi de la réversibilité du crime de la tête du père sur la tête de l'enfant, pourrait bien reprendre dans mes veines le sang que Basville a versé.

Pendant que Malesherbes parlait ainsi, la pendule de son cabinet sonna midi. A cette heure, le pasteur Jarousseau remontait invariablement sa montre avec la régularité physique d'une habitude passée dans le système nerveux par plus de vingt années d'exercice. Depuis la vente de sa montre il avait toujours éprouvé une sorte de malaise vers le milieu du jour, et il portait involontairement la main à son gousset; mais il sentait la maison vide et il poussait un soupir. Cette fois-ci cependant il tenait la malheureuse transfuge; il fit glisser du doigt les deux aiguilles sur l'heure de midi et regarda ensuite le cadran d'un air recueilli.

— Voici l'heure que j'ai rêvée toute ma vie. Elle est maintenant marquée. Le temps ne marchera plus désormais sur ce cadran, car c'est une heure de Dieu qui vient de sonner. Et tenez, puisque une idée en attire une autre, monsieur le ministre, je vais peut-être dire

une inconvenance, mais vous la pardonnerez à ma bonne intention. Le cœur a besoin de réciprocité. Quand il a reçu, il veut donner. Vous m'avez donné une tabatière, permettez-moi de vous offrir cette montre en souvenir de cette entrevue, la dernière probablement que nous aurons sur la terre des vivants. Elle est certes indigne de vous et même de votre laquais. Mais depuis que je vis de la vraie vie, j'ai dépensé en elle mon âme tout entière, j'ai veillé, médité, prié, gémi en participation avec elle, au sympathique battement de son invisible balancier. Elle m'a parlé de ce qui naît, de ce qui meurt, de ce qui passe, de ce qui vient, de ce qui doit venir. Toutes les fois que j'ai espéré, je l'ai mise dans la confidence, et j'ai dit en regardant des signes écrits là, autour de ce rond de faïence : Quand donc cette aiguille indiquera-t-elle sur un de ces points le moment sublime où une idée méconnue éclate en une immense voix à travers l'espace et crie à tous les siens, prosternés dans l'affliction : Debout, vous êtes libres? Vous devez me comprendre, monsieur Malesherbes, car vous êtes philosophe. Cette montre est plus qu'une matière de cuivre ou d'argent. Elle est la pensée d'un homme, et par cette pensée une chose vivante. C'est à ce titre que j'ose vous l'offrir.

— C'est à ce titre que je l'accepte, dit Malesherbes en tendant la main. Je la suspendrai à ma cheminée comme la relique d'un homme de bien, destinée à porter bonheur à mon foyer. Puisque vous l'avez voulu, l'ai-

guille restera toujours posée à l'heure où vous l'avez fixée, afin qu'en la voyant je me dise : Cette heure a marqué la première espérance de liberté ; achève maintenant ce qu'elle a promis. Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Adieu, monsieur le pasteur, écrivez-moi et comptez toujours sur mon affection. Ils se serrèrent encore une fois la main et ils se séparèrent pour retourner chacun à son travail, ou plutôt au travail commun, car l'un en haut, l'autre en bas, ils travaillaient également à la même œuvre et avec la même gloire aux yeux de celui qui pèse l'âme non à la mesure du rôle, mais à la sainteté de la pensée.

Le pasteur reprit à son retour la direction du voyage. Misère essaya bien encore de faire une station à chaque auberge ; mais à la moindre velléité de temps d'arrêt, l'apôtre la réprimanda du talon, et malgré sa passion invétérée pour la flânerie, l'honnête créature finit par comprendre que le temps était précieux et que son maître, porteur sans doute de quelque nouvelle importante, avait hâte d'arriver. Grâce à cette vitesse accélérée, le pasteur mit un mois seulement, au lieu de six semaines, à franchir la distance de Paris à Saint-Georges-de-Didonne ; c'était une notable économie de temps pour un semblable voyage. Aussi cette marche forcée fit-elle à cette époque infiniment d'honneur à l'intrépidité de Misère.

En arrivant à Saint-Georges-de-Didonne, le pasteur trouva la population rangée sur son chemin. Avertie

sans doute par quelque voix de l'air ou quelque vigie apostée sur la dune, elle était accourue au-devant de lui, des branches d'arbres à la main, en habits de dimanche.

— Mes amis, leur dit-il, jetez ces branches d'arbres qui rappellent un souvenir qu'on ne doit appliquer à aucun homme vivant, mettez-vous à genoux et chantons en chœur un cantique de délivrance, car je vous apporte sinon la parole définitive, du moins la première promesse de la liberté de conscience.

Il descendit de cheval, et mettant le genou en terre, sur la poussière, au milieu de la foule prosternée sur la route et de la campagne couverte de sa moisson, il entonna sous l'œil de Dieu et par un soleil splendide le psaume cent trois : « O mon âme, bénissez le Seigneur » notre Dieu, et n'oubliez jamais les précieuses faveurs » dont il vous a comblée.

» Bénissez le Seigneur, qui a bien voulu pardonner » vos iniquités, qui guérit vos afflictions et soulage vos » souffrances ;

» Qui vous rachète de la mort et couronne votre exis- » tence d'une bonté pleine d'amour, d'une miséricorde » pleine de tendresse. »

Là finit la mission du pasteur Jarousseau. Il était allé en 1776 revendiquer à Versailles le droit de cité pour le protestantisme : Louis XVI l'accorda seulement en 1787, dix ans après le voyage du pasteur, et deux ans après la présentation du dernier mémoire de Malesherbes ; car

il faut rendre cette justice à l'illustre philosophe, au pouvoir comme hors du pouvoir, il sollicita sans cesse l'édit de tolérance. Le cantique de délivrance du pasteur était donc, comme on voit, légèrement prématuré. Louis XVI prit le temps de la réflexion pour accorder aux protestants, non pas l'exercice de leur culte, comme on l'a prétendu, mais simplement l'état civil, c'est-à-dire le droit de naître en forme et de mourir.

Il faut avouer aussi que l'édit de tolérance, malgré sa timidité de nom et de fait, souleva une vive colère et une vive résistance dans le sein du parlement et du clergé. Le parlement refusait d'enregistrer l'édit. Une espèce d'épileptique appelé d'Espréménil, plus tard tribun, plus tard contre-révolutionnaire, homme de notre temps, à sa façon d'appeler et de maudire du jour au lendemain la révolution qu'il avait appelée, montra du poing le Christ suspendu au-dessus de la tête du président : Vous voulez donc le crucifier une seconde fois ? dit-il. Mot d'inquisiteur sous la robe d'un conseiller.

L'assemblée du clergé protesta hautement contre l'édit de tolérance et envoya porter sa protestation à Versailles par deux prélats notoirement incrédules, par Loménie de Brienne et par Talleyrand. L'évêque de Dôle seul refusa de signer cet acte de fanatisme aux abois, dernier contre-sens de l'Évangile, au soleil du dix-huitième siècle. Il reprocha même à Loménie de Brienne le discours qu'il tint au roi en cette circon-

stance et l'appel brutal qu'il fit à la persécution.

— Monseigneur, j'ai consulté mon crucifix, répondit Loménie.

— Dans ce cas, vous auriez dû rendre exactement sa réponse.

Deux ans après la révolution restituait à tout homme le Dieu de sa conscience ; mais, attaquée, mais provoquée à la frontière et à l'intérieur par la coalition de la noblesse et du clergé, elle persécuta à son tour les persécuteurs de la philosophie et de la liberté. Saint-Georges perdit son nom de saint pour prendre le nom de Cana. Un jour que la population de Cana fêtait l'abolition de la féodalité par un immense feu de joie des titres de noblesse et des titres de redevances, on vit un homme à figure idiote prendre un tison enflammé et courir du côté de la cure en criant avec un rire sinistre : « Allons » fumer le blaireau ! »

Cet homme était Isaac Volet, devenu fou à la suite du naufrage, et le blaireau était dans sa pensée, l'abbé Leborgne, qui depuis vingt ans avait continuellement appelé le massacre et l'incendie sur la personne et la propriété des protestants. Le pauvre fou répétait machinalement de mémoire le propos même qu'un dragon avait tenu autrefois, comme nous l'avons vu, à la naissance de Bénigne Jarousseau. La foule, surexcitée par le vertige de la farandole et le souvenir de la persécution passée, suivit, en chantant la *Marseillaise*, la ligne de

feu que le tison enflammé traçait dans sa course à travers l'espace.

Mais le curé, averti sous main du danger, eut le temps de prendre la fuite et de gagner la maison du pasteur, seul refuge où il pouvait trouver quelque apparence de sécurité contre le soulèvement de la population. Le pasteur fit monter son ancien persécuteur dans la cachette où, pendant si longtemps, il avait abrité lui-même sa tête contre la persécution ; de sorte que, par un singulier retour et par un fait exprès de l'histoire, la même cellule, pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, a successivement protégé le protestantisme contre l'intolérance du catholicisme et le catholicisme contre la vengeance du protestantisme. Et cette cachette n'est pas une invention. On peut en voir chaque jour le vestige dans la maison du pasteur Jarousseau, car cette maison est toujours debout, et dans cette maison vit un vieillard, le gendre même du pasteur, qui pourrait au besoin montrer la pierre de cette pathétique histoire.

Après la révolution, vint la terreur, colère d'une idée contestée dans sa victoire. Le tribunal révolutionnaire, dans son plus mauvais jour peut-être, inscrivit sur sa liste de sang, le nom de Malesherbes.

Midi sonnait à l'horloge des Tuileries quand le philosophe arriva au pied de l'échafaud. Il tira la montre que le pasteur lui avait donnée, et qui marquait toujours depuis lors la première heure de liberté. Il la remonta ensuite tranquillement, l'approcha de son oreille, et la

jetant à la foule tumultueuse entassée sur la place de la Révolution, il murmura intérieurement : Je puis mourir, mais la liberté marchera toujours.

Puis, mettant le pied sur la première planche de la guillotine, il ajouta : O mon aïeul Basville ! il était donc écrit que je devais rendre à la terre le sang que tu as versé?

Un instant après il allait chercher dans le ciel l'explication de cette justice mystérieuse qui impose souvent au fils innocent, à un siècle de distance, la punition du père coupable.

Ainsi Malesherbes, comme M[me] Roland, sa sœur d'idée et d'héroïsme, porta témoignage de la liberté jusque sous le couteau de la guillotine.

Loménie de Brienne n'eut pas cet honneur. Il eut peur du supplice qu'il avait invoqué contre le protestantisme. Il mourut obscurément par le poison. Quant à Talleyrand, il abjura sa foi pour la révolution, la révolution pour l'empire, l'empire pour la légitimité, et mourut en abjurant sa première abjuration.

Le pasteur Jarousseau vécut plein d'années jusque sous la Restauration, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants; car, pourquoi ne le dirais-je pas? je suis un de ceux-là, et c'est mon titre de noblesse. D'autres ont leurs aïeux et les nomment avec orgueil; orgueil pour orgueil, nous avons nos aïeux aussi : les vôtres vous ont légué des parchemins, les nôtres nous ont légué

des vertus. Nous ne changerions pas d'héritage ni de blason.

J'ai vu dans mon enfance et je vois encore du souvenir le patriarche, toujours vénéré de notre famille, lorsque assis sous son figuier, à l'entrée de la dune, au dernier rayon du soleil couchant, il nous prenait tout petits sur ses genoux, nous montrait Dieu dans la splendeur du ciel, nous posait ensuite sa main sur la tête et nous donnait sa bénédiction.

Nous étions étonnés souvent de la sainteté et de l'exaltation de nos mères, au milieu de la tiédeur et de l'indifférence de notre génération. Elles avaient puisé leur âme exceptionnelle à cette âme divine trempée pour le martyre ; elles avaient pris exemple sur cet homme de la primitive Église, et lorsqu'il alla toucher son salaire, elles continuèrent en quelque sorte son existence.

Maintenant le pasteur Jarousseau dort du sommeil du juste, au bout de son pré de Chenaumoine. Aucune tombe ne marque son sommeil ; mais de temps à autre ses petites-filles, agenouillées sur sa fosse, y font longuement leur prière en silence. C'est tout ce que le saint homme avait désiré en mourant.

Nous autres, ses enfants aussi, mais fils du siècle, nous avons interrompu sa tradition, et cependant toutes les fois que nous voulons remonter notre pensée et retrouver la confiance, nous allons demander force et consolation à la tombe de notre aïeul, et toujours nous sommes sorti de cette mystique entrevue avec cette mé-

moire sacrée, plus courageux au travail et plus rassuré sur l'avenir. Après ce que nos pères ont souffert pour la liberté, nous aurions mauvaise grâce à compter les pierres du chemin, et à vouloir attendrir l'histoire sur les blessures de notre idée. Ce que nous appelons une défaite eût été pour eux une victoire. Une heure seulement de leur grandeur d'âme parmi nous, et le monde est sauvé.

CHAPITRE XIX.

Il y a quelques années, le notaire d'une petite bourgade, dans le voisinage de Saint-Georges-de-Didonne, m'écrivait qu'un parent du huitième degré venait de me léguer six livres de marais salants, dans la commune d'Arvert. J'allais donc avoir, moi aussi, cette extension de notre personne que nous nommons propriété. Mais que pouvait entendre le notaire par six livres de marais? Il y avait évidemment là une faute de rédaction. Je pris le parti d'aller étudier ce mystère sur place, ne fût-ce que pour avoir une occasion de plus de renouveler connaissance avec l'Amphitrite de mon berceau.

Le notaire avait compté sur la distance, par conséquent sur ma procuration. Il eût mieux aimé me décharger à mes frais de l'ennui de traiter moi-même mes affaires. Mais le premier moment de déception passé, il

me reçut avec assez de courtoisie. Il me montra le testament parfaitement régulier de je ne sais quel homonyme que je n'avais jamais connu. Je ne pus retenir une exclamation de piété pour la mémoire de ce cousin à outrance qui poussait jusqu'au huitième degré la religion de famille. Cette dette de cœur une fois payée :

— Je pense, dis-je au notaire, que je figure là pour mémoire.

— Comment cela ?

— Parce qu'une motte de six livres...

— Vous paraît médiocrement peser, n'est-ce pas, dans la balance d'un héritage? Mais, rassurez-vous, la livre est ici une fiction courante, pour exprimer une mesure de superficie. Si vous tenez à juger par vous-même l'étendue de votre propriété, je vous engage à faire une excursion aux marais d'Arvert. Ce n'est qu'a trois lieues d'ici. La route est séduisante pour un homme de votre métier. Vous côtoyez le bord de la mer jusqu'a la balise du fort de Terre-Nègre; vous traversez ensuite la dune, puis une forêt, puis la dune encore, enfin la prairie de Brejat, et à une lieue plus loin vous avez devant vous la rivière de la Seudre et la saline d'Arvert.

Je partis donc un jour de la petite ville de Royan pour aller à la recherche de la propriété. Mais je perdis en route la carte du notaire. La monotonie de la lame qui déferlait uniformément à mon oreille m'avait jeté dans un accès de somnambulisme. Je marchais endormi au monde extérieur, comme si j'obéissais à l'attraction

de l'espace. Je suivais une grève sans conclusion qui fuyait éternellement devant moi, en ligne de feu, sous un rayon de soleil. Je dépassai la balise de Terre-Nègre et probablement plusieurs autres balises, car en me réveillant de mon rêve debout, je m'aperçus que le soleil avait singulièrement baissé. La nuit allait venir. Je pris à tout hasard, à travers la dune, un problème de sentier à peu près effacé par le vent d'ouest. Après avoir successivement franchi plusieurs cordilières de sables mouvants, j'arrivai à un dernier versant d'où la vue plongeait sur une prairie à moitié inondée que les sauniers appellent Maraigât, pour éviter sans doute de dire marais gâté.

Il n'y avait sur cette lagune indéfinie aucune trace d'habitation, si ce n'est au loin, à une lieue, une masse informe qui pouvait à la rigueur avoir été une bastille. Je me dirigeai sur cette ruine pour demander, s'il le fallait, l'hospitalité aux fantômes. Une chaussée de tourbe semblait y conduire par d'innombrables circonvolutions à travers la prairie. Cette route était noire comme l'avenue de l'Érèbe, parsemée seulement de bouquets d'absinthes, et bordée de droite et de gauche de deux canaux funèbres remplis jusqu'aux bords d'une eau morte couleur de bitume. De temps à autre, le vent soulevait la cendre de la tourbe et l'emportait en spirales au fond de l'espace. On eût dit l'esprit invisible de cette solitude qui m'appelait en tournoyant à je ne sais quelle obscure entrevue.

Il m'attira ainsi au pied d'une forteresse crénelée et surmontée d'un reste de donjon. Aucun symptôme de vie ne transpirait à travers ces pierres de mystère. La muraille, percée d'étroites meurtrières et couverte de cicatrices de balles, répandait silencieusement devant elle son ombre sur la prairie. Je fis une première fois le tour de cette hypothèse d'habitation, sans trouver de porte d'entrée. Mais au second tour, je finis par découvrir dans l'angle d'un redan une vieille poterne où une chouette pendue par une aile achevait de rentrer plume à plume dans le néant. La porte était entr'ouverte, je frappai un coup pour annoncer ma visite. Le coup retentit longuement à l'intérieur; un chien aboya, et la forteresse retomba dans le silence.

Je pris cet aboiement pour une invitation. Je poussai la porte et j'entrai dans une cour, où cette brutale construction du XVI[e] siècle prenait à peu près la physionomie d'une façade décorée de fenêtres. Une tour en saillie adossée à cette façade portait au sommet un colombier, et au soubassement un perron ombragé d'un rosier du Bengale. Au-dessus du rosier en fleur un cadran solaire, le doigt de fer toujours levé, marquait l'heure, d'une ombre, aux autres ombres de la solitude.

En me voyant entrer, le chien aboya de nouveau. A ce signal, la porte du perron tourna sur elle-même; un vieillard sortit, un bâton à la main, de cette espèce de ruine, et tendit l'oreille au vent comme s'il cherchait à saisir un bruit au passage.

— Ai-je entendu quelqu'un ? dit-il.

La question m'étonna, car en la faisant, il avait les yeux tournés de mon côté.

— Il y a, répondis-je, un jeune homme à la poursuite d'un marais, qui vient vous demander l'hospitalité du passant.

La tournure de ma requête lui donna sans doute bonne opinion de mon éducation littéraire.

— Qu'il soit le bienvenu, dit-il, car il est écrit : *Qui recipit hospitem, recipit Christum.*

Une citation latine était évidemment, dans ma situation, une bonne fortune et une promesse anticipée que je devais trouver dans ce désert à qui parler.

— Vous êtes sans doute étranger au pays? reprit le vieillard.

— Etranger? pas précisément.

Je lui nommai ma famille.

— J'ai beaucoup connu votre grand-père; c'était un digne homme devant le Seigneur; et maintenant vous demeurez?

— A Paris.

— Pour faire sans doute vos études?

— Oui, et aussi à l'occasion pour en faire part au public.

— Vous êtes heureux ! murmura-t-il en laissant tomber un soupir.

— Comme un homme qui parle, la corde au cou,

avec la perspective d'être étranglé au premier mot de travers.

— Oui, heureux, reprit-il, car par le dieu de l'idée il n'y a pas de plus grand bonheur que d'envoyer sa parole visiter les esprits de tous les horizons connus ou inconnus de l'un et de l'autre hémisphère ; je ne sais rien de plus beau sous le soleil que cette conférence d'un homme avec l'humanité tout entière et cette fraternité de la pensée à travers l'espace.

— Encore un génie inconnu ou méconnu ! répondis-je intérieurement.

Je m'approchai du vieillard et je vis qu'il avait les yeux fermés; il était aveugle; il me tendit la main à tâtons; je la lui serrai avec respect, car il me semble qu'il y a quelque chose de sacré dans la chair visitée par une grande affliction.

— En attendant le souper, reprit le vieillard, passons dans mon cabinet.

Et il me guida avec cette sûreté de mémoire que l'aveugle possède au bout du pied, sur le sol où il est habitué à marcher.

Ce que le vieillard avait appelé son cabinet pouvait passer à volonté pour une bibliothèque ou pour un arsenal, car c'était une immense salle à la fois garnie de volumes et tapissée d'arquebuses.

— Voilà, dis-je, une bibliothèque de bénédictin que je ne m'attendais pas à trouver en société de cette mousqueterie.

— Cela vous étonne, mon jeune ami, — permettez-moi de vous appeler ainsi, — mais vous serez moins surpris lorsque vous saurez que cette bibliothèque est l'œuvre de plusieurs générations. Veuillez vous asseoir ; et puisqu'il est permis aux vieillards de parler du passé, je pourrai en quelques minutes vous initier aux mystères de cette retraite. Permettez-moi seulement de vous demander auparavant à quelle communion vous appartenez. Mais non, le vent du siècle a sans doute déjà soufflé sur votre esprit. N'importe, vous êtes le fils d'un apôtre. Eh bien ! si le sang de vos pères coule encore dans vos veines, levez les yeux et bénissez le caprice du hasard qui vous a égaré dans cette contrée. Vous voyez ici l'arche d'alliance et vous avez devant vous, jeune homme, je ne le dis pas à la gloire de mon nom, mais à la gloire du nom de Dieu, le dernier survivant de la famille Boisseau du Combot.

— De la famille Boisseau? répétai-je machinalement, ne sachant trop quelle place ce nom devait tenir dans le passé.

— Hélas! reprit-il en joignant les mains, le siècle distrait a déjà perdu le souvenir de ces hardis lutteurs qui ont conquis de leur sang la liberté de conscience. Jacques, le premier de ma race, a bâti ce donjon pour y abriter contre la persécution l'esprit vivant du Seigneur. Il l'appela le fort du Combot. Depuis lors, la tribu de Lévi, née de sa chair, a toujours habité cette forteresse. Quand le père allait mourir, il imposait les mains au fils pour

appeler sur lui le Saint-Esprit, et le fils, continuateur du père dans l'œuvre de l'Évangile, prêchait les fidèles et rédigeait jour par jour les archives de la maison. Je suis l'unique héritier, comme je vous l'ai dit, de cette dynastie de pasteurs.

En disant ces mots, le vieillard étendit la main, palpa la muraille, poussa un ressort et ouvrit une armoire scellée dans l'embrasure de la fenêtre. Il en retira un volume orné de fermoirs d'acier, l'ouvrit et l'étala sur un pupitre. La moitié des pages seulement était écrite à la main; l'autre moitié, restée en blanc, semblait attendre la parole d'une autre génération.

— Approchez, dit-il, et lisez. Ceci est le livre de vie, le testament du protestantisme. Mes pères y ont écrit à la file tous les dogmes et tous les actes de notre régénération. Lorsqu'un d'eux avait senti sa main sécher sur la page, il repassait la plume à un autre, et le feuillet de la pieuse chronique, sans cesse rempli, sans cesse tourné, suivait ainsi, d'année en année, la parole de Dieu dans les événements. Là sont inscrits nos combats et les noms de nos élus.

J'ouvris le volume au milieu et je lus le passage suivant :

« Cejourd'hui 10 juillet. Il avait plu au Seigneur,
» par une bonté et miséricorde admirables, de redresser
» les enseignes de sa vérité évangélique au pays de
» France pour recueillir ce qui était égaré en sa bergerie.
» Maintenant, le Seigneur retire sa droite de son Eglise.

» On a placardé cette ordonnance du roi sur la porte » du temple d'Avallon :

« Nous voulons et il nous plaît que nos sujets de la » religion prétendue réformée ayant atteint l'âge de sept » ans embrassent la religion catholique, apostolique et » romaine sans que leur père et mère y puissent donner » le moindre empêchement. »

» En vertu de cette ordonnance, les soldats sont en- » trés hier aux logis. Ils ont mis leurs chevaux dans la » salle à manger. Ils portaient des croix au bout de leurs » mousquetons, et lorsque nous refusions de les em- » brasser, ils nous frappaient à coups de plat d'épée. Ce » matin ils sont venus dans notre chambre à coucher ; » notre jeune Elisabeth, qui est entrée du mois dernier » dans sa seizième année, faisait sa prière. Les bourreaux » l'ont traînée par les cheveux et jetée en travers sur la » selle d'un dragon. Le dragon est parti au galop ; il » emporte notre enfant au couvent. Notre cœur est brisé » jusqu'à la mort, Seigneur ! »

A partir de ce cri de douleur, le manuscrit changeait d'écriture ; une vie humaine avait disparu entre deux lignes ; une autre main avait repris le récit.

« Cejourd'hui 30 octobre, le coup de grâce est porté.

» Le véritable Évangile est chassé de France par un » nouvel édit. Mes frères en Christ m'ont offert un re- » fuge dans le margraviat de Brandebourg, mais je veux » rester au milieu de mon troupeau. Une voix me crie » de me lever pour lui porter le pain de consolation. Me

» voici, Seigneur, je suis debout. Aujourd'hui le prieur
» de la Tremblade est venu me chercher à la tête d'une
» bande d'hommes armés. Il a voulu forcer notre femme
» bien-aimée Jeanne Barjeau à lui confesser le lieu de
» ma retraite, et comme elle gardait le silence, il lui a
» mis les pieds sur la flamme et les a laissés lentement
» brûler, jusqu'à ce que la servante du Christ ait rendu
» le dernier soupir. Des mains pieuses l'ont portée la
» nuit dans le jardin et l'ont ensevelie au bord de l'étang.
» Tu me l'avais donnée, Seigneur; tu me l'as retirée.
» Que ton nom soit béni ! »

Ici encore le manuscrit changeait d'écriture : la persécution avait emporté l'historien à moitié page de son récit.

« Cejourd'hui 4 septembre, il plut au Seigneur de
» reprendre son apôtre. A quatre heures de l'après-midi,
» Isaac Boisseau a reçu le martyre. En marchant au sup-
» plice, il chantait le psaume : La voici, l'heureuse jour-
» née. Avant de mourir, il voulut une dernière fois
» témoigner à haute voix de l'Évangile, mais le prévôt
» de la maréchaussée donna l'ordre aux tambours de
» battre pour étouffer sa parole. Alors, Isaac Boisseau fit
» sa prière au bas de l'échelle, et monta ensuite d'un
» pas ferme à l'échafaud. Le bourreau a jeté son cadavre
» à la populace, et la populace l'a traîné sur la claie à la
» voirie. Le saint homme m'a légué le fardeau des âmes
» j'essayerai de le porter avec la même foi pour mériter
» la même récompense. »

Après avoir parcouru encore du doigt ce long martyrologe d'une idée, j'arrivai à un dernier feuillet, où la ligne commencée s'interrompait brusquement au milieu d'une phrase.

— Le livre est arrêté là, dis-je au vieillard.

— Le livre est fini là, répondit-il. Le jour où Dieu m'a retiré la lampe du corps mortel, j'ai compris que je devais mettre le signet à notre histoire. Je n'ai plus à continuer l'œuvre de mes pères, la liberté de conscience; car c'était pour cette œuvre que Dieu avait trempé cette forte race du désert. La bataille est gagnée par la révolution. Dieu reprend son épée, et pourtant....

Le vieillard se frappa le front.

— Mais non, reprit-il aussitôt, je ne dois pas murmurer contre la destinée. J'avais fait un rêve; j'avais cru que l'honneur de mon nom m'obligeait de faire quelque chose de plus que ma prière soir et matin. J'avais voulu élever plus haut mon esprit et signer dans mon siècle le traité de paix des intelligences. Si je ne craignais de manquer à la modestie, je dirais que j'étais parvenu à résoudre certains problèmes. Mais je ne vous parle plus de tout cela que par esprit de mortification. Mon rêve est fini depuis longtemps, ma dernière larme est tombée, Dieu a tiré le rideau entre le monde et moi; que le nom de Dieu soit glorifié dans ses desseins sur le moindre brin d'hysope!

Et il garda un instant le silence.

CHAPITRE XX.

— Eh bien! après tout, reprit-il, quand j'aurai passé de l'autre côté de la montagne, emporté dans la grange du Seigneur, parmi les autres gerbes de la mort, je n'en aurai pas moins vécu plein de bons souvenirs dans ma solitude.

— Vous avez raison ; mais puisque vous n'avez plus à continuer une œuvre désormais achevée, vous devriez, ce me semble, choisir une autre retraite.

— Moins triste, n'est-ce pas? comme si, pour un aveugle, il pouvait y avoir d'autre distraction que sa propre pensée! Vous êtes étonné peut-être de me voir vivre loin des vivants. Vous vous rappelez aussi le mot de l'Écriture *væ soli*. Mais que voulez-vous? Je tiens aux pierres de cette ruine par toutes les fibres de ma chair et de ma pensée. Il y aura bientôt trois cents ans que je l'habite par mes ancêtres. J'avais à ma droite une femme

selon Dieu, parfum de prédilection répandu sur mon existence. Je ne puis plus la pleurer, car la source des larmes est scellée sous ma paupière ; mais je ne quitterai pas du moins le foyer qu'elle a sanctifié de son amour. Elle revit tout entière dans une enfant née de sa langueur et blanche comme le sel du sacrifice, inclinée avant l'heure de l'autre côté de la vie, et résignée désormais à passer ici-bas son temps d'épreuve seule à seule avec sa mère, l'oreille appliquée à un tombeau. Comment voulez-vous que je l'arrache à cette piété du souvenir, que je m'y arrache moi-même? Et d'ailleurs, j'ai aussi mon œuvre à faire ici et mes âmes à soigner.

— Des âmes dans cette prison?

— Oui, cette côte est dangereuse; aussi arrive-t-il dans les veillées d'hiver que nous entendons la cheminée gronder. Le chien, endormi devant la cendre du foyer, se réveille en sursaut. Nous prêtons l'oreille : une voix sépulcrale gémit dans l'espace. C'est la voix de la rafale. Dans ces nuits-là, souvent, un coup sec vibre une première fois sur les vitres de la croisée, et une seconde fois, et encore, convulsivement, à rapides intervalles. Nous faisons mentalement notre prière, car le faible bruit qui vient mourir à notre foyer est le canon d'alarme, glas funèbre que quelque pauvre navire jette à l'abîme avant de sombrer.

Un dernier coup de mer éteint ce cri d'appel dans la bouche du canon, et les loups s'appellent du haut de la

dune pour aller dévorer à la côte le corps des naufragés. Je pense aux malheureux que la vague roulera le lendemain sur la grève, et j'envoie le bouvier leur donner la pelletée de terre du chrétien. Je me dis que, grâce au poste où Dieu m'a placé, ces corps auront du moins une sépulture. Cette idée me fait bénir ma solitude. Je crois entrer ainsi dans les intentions de la Providence sur ma destinée; j'aurai servi les morts.

Pendant que le veillard me parlait, j'entrevoyais confusément tout un monde inconnu derrière sa parole, et je regardais sa figure comme si j'avais essayé d'y lire aux derniers rayons du crépuscule le mystère de son existence. Je ne sais pourquoi l'immobilité perpétuelle de sa physionomie, son front largement déroulé, creusé de lignes perpendiculaires, qui venaient converger entre les yeux, comme au centre d'une idée; sa paupière éternellement close, ensevelie au fond d'un orbite recouvert d'épais sourcils, semblaient renfermer pour mon esprit un commandement apocalyptique de la Providence. J'avais évidemment devant moi le *consummatum est* vivant de toute une époque de l'histoire.

J'étais plongé dans ces réflexions, lorsqu'une servante vint nous avertir que le souper était servi; le pasteur nous fit passer dans une vaste salle dallée.

— Où est Noémi? dit le vieillard.

Et comme il n'entendit pas de réponse à cette question, le vieillard soupira, et se tournant de mon côté, il ajouta :

— J'aurais voulu vous présenter, comme aux jours de l'hospitalité antique, la grâce vivante de la maison. Mais, hélas! elle veille maintenant dans la tristesse.

Après cette humble agape dans le désert, la domestique prit un flambeau et me conduisit dans une chambre à coucher. C'était une pièce nue, froide, sonore, garnie pour tout mobilier d'une espèce de lit de camp adossé à la muraille. Seulement une main inconnue avait posé d'avance au chevet du lit une lampe allumée et un Évangile.

Je remerciai intérieurement la providence cachée de cette nuit d'hospitalité qui m'avait ménagé une heure de bonnes pensées avant le sommeil, et je pris l'Évangile pour m'endormir aux divins échos des paroles que Jésus semait le long des sentiers de Samarie. Le volume s'ouvrit de lui-même à la page la plus fatiguée par la lecture, à la page de la passion. Une âme de tendresse avait dû souvent y laisser tomber son front pour s'y recueillir en Dieu, car en lisant je sentais monter un vague parfum de chaque verset. Une autre Marie en pleurs sans doute avait baisé là une fois de plus les pieds du Christ et les avait essuyés avec ses longs cheveux. Je m'enivrai longuement de cette ineffable senteur, tiède encore de soupirs.

Il se fit alors un bruit vague dans ma tête, comme le bruit lointain d'une symphonie. Le vent de nuit soufflait dans les roseaux et y réveillait les voix assoupies de la prairie. Elles entonnèrent sous les eaux un chant

de tristesse qui fuyait dans la brise et mourait en insensible murmure. J'écoutais encore, mais j'étais déjà endormi, et les voix de la solitude continuaient de gémir aux étoiles.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure pour visiter en détail cette nouvelle Sion abandonnée où le hasard m'avait jeté. Il y avait au bout du jardin, sur le bord d'un étang, une frênière, véritable oasis perdue dans cette lagune. Les frênes, plantés dans un sol vierge et nourris d'une séve neuve, avaient d'abord vigoureusement poussé; mais arrivés à cette couche implacable de l'atmosphère où le vent d'ouest promène un niveau de mort sur toute tentative de végétation, ils s'étaient brusquement arrêtés dans leur croissance. Leur cime, incendiée par le souffle de mer, avait pris sous l'invisible anathème une attitude d'affliction. Mais pendant qu'ils courbaient la tête sous un ciel impitoyablement fermé, la séve toujours bouillonnante à leurs pieds, jaillissait du sol en innombrables générations de liserons et de clématites, de houblons, de vignes sauvages qui montaient tumultueusement de branche en branche à la recherche du soleil, touchaient la zone fatale et retombaient foudroyées.

Des pierres couvertes de mousse et submergées dans l'herbe surgissaient de distance en distance à travers les troncs d'arbres sous cette ombre de mélancolie. C'étaient les tombes sans nom de gloires sans écho, qui avaient combattu de la parole ou de l'épée, et trouvé

le martyre dans ce désert. Une seule était blanche, comme si elle était roulée sur une fosse de la veille. Elle reposait à l'écart sous un saule mort, qu'une vigne tenait embrassé. Une bordure de fleurs nouvelles et un sentier d'herbes foulées disaient au regard qu'une pieuse mémoire venait chaque jour y entretenir des parfums et y apporter des prières.

J'allai m'asseoir au pied de cette tombe, pour respirer l'âme de cette solitude dans la vapeur du matin. La chaleur du jour commençait à filtrer sous le sol et à réveiller un bruissement confus autour des tombeaux. Une poussière vivante d'insectes frémissait dans la lumière. Des microscomes visibles allaient et venaient dans la rosée; des étincelles volantes traçaient un sillage de feu entre les tiges d'anémone et de véronique. Je regardais à mes pieds cette page d'histoire des infiniment petits qui circulaient et palpitaient d'une goutte de rosée à l'autre, et je me demandais si, dans l'effroyable immensité des mondes, les hommes sont en définitive des atomes d'une autre grandeur, et si Dieu compte plus leurs pas sur la terre que les pas des fourmis. Car pourquoi sans cela tant de héros anonymes, les premiers entre les premiers, dormiraient-ils sous cette herbe, qui n'avaient pas plus laissé de mémoire derrière eux que les insectes d'une seconde? Je retournai à la maison du pasteur l'âme troublée de cette éblouissante injustice qu'on appelle célébrité.

La porte du perron était ouverte. Le corridor, inté-

rieurement éclairé par le soleil levant, nageait dans une vapeur ardente de lumière. Une ombre sortit de cette vapeur. On eût dit la forme éthérée d'une jeune fille. Elle marchait lentement, la tête inclinée sur l'épaule, de cette marche rhythmée qui est la mélodie muette de la rêverie. Elle allait sans se sentir aller, comme si elle glissait sur des rayons. Elle portait une corbeille avec une si visible indifférence, que ses bras eux-mêmes devaient ignorer leur fardeau. Lorsqu'elle arriva au bord du perron, elle posa la corbeille sur la balustrade.

A son apparition, les colombes errantes sur la plate-forme du donjon s'envolèrent en tumulte et vinrent s'abattre sur ses épaules. Elle ne caressa ni ne repoussa ces convives de sa tendresse. Elle souleva négligemment sa corbeille, et en laissa ruisseler une pluie d'ambre au soleil. Puis, accoudée au perron, le doigt posé sur sa joue, immobile comme la statue de l'extase, elle regarda les frênes du cimetière. Son regard profond plongeait à travers l'espace; on eût dit qu'il suivait, sous la ligne de l'horizon, le pas d'une personne aimée. La distance où je la voyais répandait un vague divin sur sa figure. Elle était pâle, mais de cette pâleur qui semble une lueur d'étoile sur un front de tristesse; elle avait dans son attitude je ne sais quel affaissement plein de grâce, adieu voluptueux du corps à l'existence.

Vainement les colombes l'enveloppaient de caresses, la couronnaient d'auréoles de reflets, secouaient le ro-

sier du vent de leurs ailes et les effeuillaient sur sa tête ; sérieuse et inattentive sous ce nuage vivant de colombes et sous cette pluie de roses, absente de ce bruit et de cette nature, retirée et anéantie dans une seule pensée, elle continuait de regarder l'horizon. Deux lignes brillantes glissèrent un instant le long de ses joues. Elle laissa couler ses larmes, et lorsque la brise les eut séchées en passant, elle rentra dans sa nuée, vision d'un instant évanouie sans retour.

— De quel nom te nommer, m'écriai-je involontairement, les yeux fixés sur le seuil vide que la muette apparition venait de quitter, ô toi qui es descendue à mon regard sur un rayon? N'es-tu que la fille d'un homme, pétrie de notre argile, ou bien n'es-tu que la forme visible d'une idée appelée à une nouvelle transformation qui a voulu se contempler une dernière fois dans toute sa beauté? Je ne le sais pas et je ne le saurai sans doute jamais, mais ta présence est tristesse : tu dois être la consommation d'un mystère.

Et je sentis refluer en moi la terreur religieuse du drame funèbre joué en ce moment derrière les pierres de cette ruine. Allons, dis-je, partons. Je ne suis pas fait pour porter une pareille émotion.

J'allai prendre congé du vieillard.

— Déjà! dit-il d'un ton de reproche. Mais non, l'hospitalité ne doit jamais être importune, et cependant durant ces courtes heures que vous avez passées ici, il me semble que nous avions abrégé les délais de l'amitié. Je

voudrais que le hasard qui vous a amené un jour au seuil de mon foyer pût encore une autre fois vous y ramener.

Je lui serrai la main, je sentis une sorte de frémissement douloureux dans son étreinte. Il croyait me faire un dernier adieu.

Depuis lors, un siècle d'idées passa, un tour d'horloge, le temps de changer une dynastie et de poser le problème de l'avenir. Dans les luttes au jour le jour de la démocratie, j'avais fini par oublier le dernier témoin de l'âge militant du calvinisme, lorsqu'un coup de vent me rejeta dans l'Ouest après la révolution de février. Je voulus profiter de l'occasion pour tenir à tout hasard la parole que j'avais donnée. Je partis pour le Combot. Je suivis comme la première fois la côte de Terre Nègre. Il faisait une journée voilée d'octobre; une brume d'automne assoupissait l'atmosphère; la lame s'affaissait à la grève sans écume à la surface; la mer, recueillie, faisait rentrer en elle-même tous ses murmures; aucun épisode n'en venait briser à l'œil l'implacable uniformité; seulement au loin, sous l'horizon, une masse informe allait et venait, ballottée lentement à l'extrémité de la vague : c'était la moitié d'une carcasse de navire échoué là depuis des années.

Une inscription rompue en lettres d'or brillait par place sur un reste de bordage. Il était impossible de déchiffrer le nom de cette planche qui peut-être avait glorieusement promené le pavillon français sous tous les

soleils. La mer avait revomi là ce débris anonyme et achevait de le dévorer en silence. Ce spectacle attristait comme un pressentiment.

Lorsque j'arrivai au pied de la forteresse, je m'aperçus qu'elle était complétement une ruine. Les murs avaient coulé en talus le long des douves et les avaient comblées. La porte était tombée de ses gonds, la cour disparue sous les herbes. Des fragments de meubles, de tables et de chaises flottaient çà et là au milieu de tas de pierres et de bouquets d'orties. La grue du puits, levée en l'air, tenait, au bout d'une corde détressée, l'anse de fer d'un seau dont les douelles vermoulues tombaient de jour en jour dans l'abîme. La plate-forme avait croulé et défoncé en croulant une partie de la toiture. Le cadran solaire, encore fixé sur une assise chancelante, continuait de marquer, sur le bord de sa chute, les dernières heures de cette destruction.

Je crus, au premier moment, que ces pierres, sanctifiées par tant de pieuses générations, étaient désormais abandonnées aux lézards. Cette conviction m'entraîna involontairement vers le petit cimetière du jardin pour y chercher la suprême explication de ce profond abandon. Le cep de vigne planté au bord de l'étang sur un tombeau étreignait toujours le vieux saule, mais de nœuds mourants, car la séve avait tari aussi en lui avec les années. Il couvrait maintenant deux pierres de ses sarments. Sur la seconde, une main avait écrit cette simple épitaphe : *A la dernière née d'une race agréable*

au Seigneur, et rien de plus, pas même une date, comme si le temps voulait désormais garder le silence sur cette mémoire. Je m'assis un instant au bord de cette tombe innommée. Le ciel était terne, l'air stagnant. Les derniers pampres tombaient lentement un à un et allaient expirer sur l'eau sombre de l'étang sans même en rider la surface.

Elle était là sans doute, la Béatrice inconnue d'une idée austère que j'avais entrevue dans un rayon de soleil, âme trop possédée du dogme de la grâce et trop impatiente de l'infini, nature contemplative descendue du ciel pour y remonter dans une extase, forme dernière d'une grande époque de l'humanité, qui devait sécher sur une page de la Bible dans une solitude arrosée d'une eau morte comme l'eau du Léthé, sans aimer, sans sourire, sans vivre de la vie commune, et revivre dans une nouvelle génération née de son amour, holocauste immolée avant le départ sur la limite de deux mondes, entre le passé et l'avenir.

Je cueillis une branche d'arbre à moitié effeuillée et je la jetai sur cette tombe mystérieuse.

CHAPITRE XXI.

Après cette humble offrande à la mort, je sortis de la frênière et je traversai de nouveau la cour, lorsque tout à coup, du milieu des décombres de cette ruine tragique, je vis venir un fantôme en barbe blanche qui marchait courbé sur son bâton. Je ne reconnus pas d'abord le dernier survivant de la famille, ou plutôt de la dynastie évangélique du Combot. Son oreille, vibrant au moindre murmure du dehors, avait surpris sans doute le bruit de mes pas sur les tiges sèches du fenouil.

— Ai-je entendu le pied de l'homme? dit-il.

— Le pied d'un ami, lui répondis-je.

— Soyez une seconde fois le bienvenu; vous serez mon témoin.

Et m'étreignant la main avec force, il m'entraîna à travers la prairie. Il marchait d'un pas ferme et maître

de l'espace. Il franchit rapidement la chaussée de la lagune, et, sans hésiter d'un sentier, avec une précision de mouvements qui tenait du vertige ou du miracle, il me conduisit, par une rampe abrupte, au sommet d'une falaise.

Il écouta un moment le coup sourd de la vague battre le pied du rocher.

— Nous voilà enfin! s'écria-t-il avec une expression surhumaine d'exaltation. Asseyons-nous là, mon fils; cette pierre est bénie. C'est ici, à la suite d'un naufrage, que Jacques Boisseau, le premier de mon nom, a voué sa race au Seigneur. Depuis lors, nous avons appelé ce lieu le lieu de la transfiguration. Nos pères amenaient ici leurs enfants à l'âge de consécration, puis, les prenant dans leurs bras et les présentant à Dieu entre ces deux infinis, le ciel et la mer, ils leur faisaient prêter serment de toujours servir la vérité. Je l'ai prêté, moi aussi; je viens le renouveler.

Le ciel, jusque-là couvert, déchira son voile, et le soleil déjà bas à l'horizon laissa glisser un pâle rayon sur la côte, à travers une éclaircie de nuages. Le vieillard inclina sa tête sur sa poitrine, ses lèvres remuèrent un instant comme s'il parlait à un invisible confident.

Mais le vent lui-même ne recueillit pas l'insensible murmure de cette parole. Après cette rapide minute de conversation intérieure, il releva la tête et aspira longuement le vent de l'espace. Son front, dressé au ciel, trempait dans les dernières clartés du couchant. Sa

physionomie resplendissait comme si elle avait retrouvé un regard.

Un souffle passa dans ses cheveux; il mit les mains sur ma tête.

—Notre temps est fini, dit-il, le temps des nouvelles générations est venu. De même qu'en ce moment le soleil se couche sur ce monde-ci pour se relever sur un nouveau monde, de même le soleil de l'esprit se retire du passé et s'élance dans une autre hémisphère d'idées. Écoutez-moi donc, mon fils, j'ai à vous révéler les choses que j'ai méditées toute ma vie dans le silence de cette solitude. Dieu soit loué de vous avoir envoyé un jour sur mon chemin; je ne les emporterai pas du moins dans mon tombeau. Si vous les approuvez dans votre cœur, vous les répéterez aux enfants, qui auront à porter le poids terrible du siècle.

Les voici : Je les dis rapidement, car qui sait si je vivrai demain?

Deux puissances règnent sur les âmes: la religion et la philosophie; jusqu'à présent elles ont vécu en querelle. Aujourd'hui on parle de les réconcilier. La réconciliation est-elle possible et à quelle condition est-elle possible? Voilà la question posée : le monde attend la réponse.

Mais pourquoi chercher à les réconcilier? disent les habiles; le partage est fait naturellement : au peuple la religion, à nous la philosophie. La religion est une morale élémentaire parfaitement suffisante pour qui n'a

pas à sa disposition l'heure ou la force de pousser plus loin la curiosité. La philosophie dit à l'homme : Pense ; mais la pensée est affaire de luxe, la religion au contraire lui dit : Crois sur parole. Il y a économie. A cet égard une pointe de superstition, mais une pointe seulement, a son utilité.

La superstition en effet est la poésie de l'ignorant. Cela entretient sa simplicité, cela occupe son esprit, cela le distrait de toute suggestion, cela trompe sa souffrance. Le mirage est fait pour le désert. Quand le voyageur ne trouve pas d'eau vive sur son chemin, il est bon qu'il la voie couler à l'horizon; l'illusion l'encourage à marcher, et s'il a poursuivi un spectre, en fin de compte il a fait sa journée d'un cœur plus léger.

Quant à nous heureux du siècle, gens munis, complets d'idée et de toute façon, nous laissons encore par pitié la religion à nos femmes, qui sont du peuple par faiblesse d'esprit ; nous en prenons juste ce qu'il faut en prendre, c'est-à-dire peu de chose au demeurant. Ce n'est pas pour nous que la cloche sonne, la finesse de notre oreille exige une autre musique.

Nous sommes philosophes; la philosophie ainsi comprise est encore de l'aristocratie. Nous ne croyons pas, il est vrai, au dogme que nous conseillons au peuple de croire, par mesure de prudence, car la dogme de résignation est un opium contre l'esprit de révolte. Mais depuis la révolution française notre incrédulité est toute de bon goût et portée avec infiniment de décence; nous ne

rions plus comme autrefois du Dieu des simples, de manière à nous faire entendre de la rue; le jeu était trop dangereux. Nous en sourions seulement, sauf à payer d'hypocrisie au premier mouvement du peuple, à courir baiser les pieds de l'idole et à lui dire : Sauve-moi! L'heure du danger passée, nous essuyons notre lèvre et nous sourions de nouveau.

Mais à ces hommes doubles qui ont une parole et une pensée, une parole pour le public, une pensée en petit comité, je ferai cette seule réponse : Il n'y a pas de place dans ce monde à deux ordres de croyances, par la raison qu'il n'y a pas deux sortes d'âmes dans l'humanité. Il y a pour l'esprit comme pour toute chose une loi d'équilibre; l'idée tend continuellement à prendre son niveau. Quand le haut de la société est incrédule, le bas est déjà à moitié chemin de l'incrédulité. Vainement pour donner le change au peuple prendrez-vous le ton de sa croyance! L'hypocrisie n'a pas le don de conversion. Le motif même qui vous pousse à jouer la religion poussera le peuple à la nier, car, pour vous comme pour lui, Dieu n'est ici que le nom de guerre d'une idée politique. Vous voilà donc réduits à l'extrémité d'être sincèrement religieux ou de voir le peuple philosophe. Choisissez.

D'un autre côté, les héritiers directs du dix-huitième siècle nous disent : Pourquoi tenter une réconciliation inutile entre la philosophie et la religion? Que peuvent-elles gagner à un accommodement? Qu'est-ce que l'une

peut apprendre de l'autre qu'elle ne sache déjà? Est-ce qu'elles n'ont pas travaillé jusqu'à présent chacune de son côté au même problème : Dieu, l'homme, la destinée, la morale? Si sur le même problème elles ont trouvé la même solution, pourquoi chercher à les réunir? Leur parité de conviction les a réunies d'avance; et si elles ont formulé une conclusion différente, pourquoi chercher encore à les réunir quand la divergence de leur conclusion les tient forcément séparées? Vous forcez l'une à sacrifier à l'autre ce qu'elle croit sa vérité; vous les associez dans un mensonge.

Eh quoi! la philosophie, la dernière en date, aura lutté, porté le poids du jour, en dehors de la religion, contre la religion le plus souvent, vécu, grandi de tout ce qu'elle a contesté ou enlevé à la religion, et maintenant qu'elle a gagné de son sang et de sa sueur sa part de champ et de soleil, elle irait demander à la religion pardon de sa victoire et lui restituer sa conquête! Mais ce ne serait pas une alliance pour la philosophie, ce serait une abdication. Puisqu'elle a commencé à libérer l'esprit humain de la servitude, elle doit poursuivre jusqu'au bout l'œuvre d'affranchissement. Elle n'a pas le droit de compter les anneaux de la chaîne et de dire : j'en brise tant et je t'en laisse tant par esprit de conciliation. L'âme libre ou l'âme esclave : pas de milieu. Sa dignité ne comporte pas de transaction. Aussi longtemps que la philosophie n'aura pas fait de la raison perfectible la révélation progressive, et de la conscience

l'unique autel du Dieu vivant, elle n'aura rien fait, elle doit garder son poste de combat.

Je réponds à ces philosophes : Vous voulez, n'est-ce pas, que l'homme, désormais seul prêtre de son culte, ne pense que par lui-même et ne croie que ce qu'il peut comprendre ? Je vous approuve. Mais votre culte, mais votre sacerdoce est un fait purement individuel, simplement destiné à tenir dans le monde la place de votre fauteuil : tout pour vous, hors de vous, il n'est rien, pas même un exemple.

Pour être son propre dogme et le juge de son dogme, il faut être de taille et de condition à pouvoir séparer l'erreur de la vérité, c'est-à-dire en âge de raison et en plénitude d'intelligence. La volonté ne suffit pas, il faut encore l'étude, la méditation, la réflexion. Or, pour atteindre si haut, combien sont en état de grâce ; comptez-les : un sur mille tout au plus, et je vous fais bonne mesure.

Mais quant aux autres âmes, foules naïves, confuses, obscures, encore entièrement ou à moitié plongées dans leur ombre première, quelle place leur ferez-vous devant Dieu à côté de vous ? Exclues de la religion que vous déclarez insuffisante, exclues de la philosophie qu'elles ne peuvent atteindre, vous les condamnez à errer indéfiniment à la lisière de la vérité sans avoir jamais le dernier mot de leur destinée.

On leur apprendra la morale, et si elles n'ont pas la métaphysique du bien, elles en auront du moins la

notion pratique, cela suffit. Cela suffit? Voyons, cependant.

Je conçois que vous, philosophe par état, par tempérament, qui avez à chaque instant de la journée la pensée tendue sur la vérité, et la vérité par conséquent toujours présente à votre esprit, vous puissiez vivre sans doute en pleine sécurité, sous la garde de cette infatigable sentinelle. Aucune préoccupation ne peut vous distraire, aucune tentation ne peut vous surprendre. A chaque œuvre et à chaque sollicitation de la vie, vous avez une réponse prévue et depuis longtemps formulée dans votre conscience. On a chance de rester vertueux quand on n'a, comme le stoïcien, autre chose à faire qu'à penser vertu toute la journée.

Mais quand on n'est pas né sous une étoile assez heureuse pour philosopher paisiblement par état, du lever au coucher du soleil; quand on a à compter avec la vie, à travailler, à secouer et à disperser son âme au vent de l'action, comment pourra-t-on continuellement tenir son âme en éveil et songer qu'on a une destinée plus haute que l'œuvre de la minute? L'homme n'est pas tellement pur esprit que, plongé sans cesse comme il l'est dans le monde matériel et sans cesse distrait par l'infinie mobilité de la sensation, il n'ait besoin de prendre dans la matière un point d'appui contre la matière, et de lui demander fréquemment un moyen de rappel à la morale. Or temple, chaire, prière, livre sacré, chant sacré, tout ce culte en un mot, culte tangible, culte sensible

pour l'œil ou pour l'oreille, tout cela est le moyen de rappel, tout cela est le magnifique memento de notre destinée en Dieu, ou, si vous aimez mieux, de notre immortalité.

De plus, l'homme est faible, livré à l'isolement, contre la coupe de l'éternelle Circé; il a besoin, et c'est là sa grandeur, de vivre à côté et sous le regard de l'homme, de lui emprunter et de lui prêter une force de sympathie, de l'appeler à témoignage et de lui servir de témoin, de travailler avec lui en commun à l'amendement de son esprit et de renouveler avec lui un contrat de bonne résolution. Il est d'autant plus brave qu'il marche au feu en rang; il est d'autant plus vertueux, qu'il est vertueux en corps, sous le contrôle et avec l'encouragement incessant de la famille spirituelle appelée secte ou religion. Il vit en elle, pour elle, du moins pour son approbation et son estime. Il puise à ce foyer rayonnant de toutes les âmes de la foi le secret prodigieux du dévouement et du martyre. Association étroite dans une bonne pensée, vertu surhumaine entre associés; lisez, pour vous en convaincre, l'histoire des premiers Chrétiens.

L'Église ou la morale en participation, en lieu précis, à heure fixe, avec des signes et des actes communs, a donc une puissance d'excitation au bien que n'a pas, que ne saurait avoir la philosophie solitaire assise dans sa rêverie. On peut la considérer comme une assurance

mutuelle de bonne conduite. Est-ce tout? Non. Encore une dernière réflexion.

Le philosophe est l'homme de la raison. Mais l'âme humaine n'est pas seulement raison, elle est encore sentiment. La foule même sent plus qu'elle ne raisonne. Or quelle place la philosophie donne-t-elle au sentiment? L'homme naît, transmet sa vie et meurt. Ce sont là les trois grands drames de son rapide passage. Croyez-vous en être quittes de la haute conception qu'il a, qu'il doit avoir de son rôle sur la terre et au delà de la tombe, par une simple mention sur un registre de l'état civil? Elle réclame une plus haute poésie et une marque plus solennelle à chacun de ces trois instants, ne fût-ce que pour garder sa distance entre elle et la brute. J'ai toujours admiré, pour ma part, la sublime pudeur de la femme qui, instinctivement, d'elle-même, a besoin de mettre Dieu dans la confidence de son amour et refuse à un homme le droit d'être son mari, sur la simple lecture d'un article du code civil. Or cette haute poésie, cette marque suprême, où est-elle sinon dans l'intervention et dans la cérémonie publique d'une église?

De son côté, la religion, trop fière de ses avantages sous ce rapport, dit à la philosophie : Que veux-tu de moi et quel pacte de bonne foi pouvons-nous signer? Je suis née du ciel, et toi, fille de la terre, tu as osé porter la main sur ma couronne d'étoiles. Chacune de tes paroles, de tes œuvres, a été pour moi une injure ou une humiliation ; tu as voulu opposer vérité à vérité, je t'ai rendu

démenti pour démenti ; nous ne pouvons nous donner la main sans nous renier et sans renier du même coup toute une bibliothèque de pour et de contre que nous avons écrite pour nous renvoyer réciproquement l'accusation d'erreur. Passe ton chemin ; j'ai mené le monde sans toi, je puis bien continuer.

Non, la théologie ne mène pas le monde, elle le traînerait plutôt en ce moment. Une religion avance ou recule, car nulle chose ici-bas, par la loi même de la vie, ne demeure stationnaire. Or si la religion, à un jour donné, a converti l'humanité civilisée en bloc, c'était évidemment que ce jour-là elle possédait en elle toute la somme de vérité correspondante à l'état de l'humanité. Si au contraire aujourd'hui elle a perdu une partie de sa conquête, c'est qu'une partie de la vérité correspondante actuellement à l'âme humaine a passé ailleurs. Croire qu'elle l'a perdue sans motif, ce serait dire qu'elle l'aurait gagnée sans raison.

Quelle est cette part de vérité? Est-ce une part ancienne qu'elle aurait laissée tomber en chemin? Nullement. Elle a aujourd'hui le même bagage d'idées que par le passé. La part qui lui manque est donc une part nouvelle, qu'une puissance moderne a découverte en dehòrs de la théologie, et quelle puissance? Précisément la philosophie. C'est la philosophie qui a créé ce nouveau capital d'idées, c'est sous le nom de la philosophie qu'il reste, qu'il restera, aussi longtemps du moins que la religion

refusera par point d'honneur de participer à cette richesse.

Dieu n'a pas voulu que la religion, sa vie suprême sur la terre, fût une lettre morte irrévocablement fixée et à tout jamais. Il a voulu, loin de là, que ce fût chose vivante, chose instante, toujours à reprendre, toujours à développer, comme pour donner à tout homme, en tout siècle, la plus belle occasion d'œuvre et le plus beau champ d'activité. Aussi l'homme pensant par destination et accumulant pensée sur pensée, monte indéfiniment et recule indéfiniment l'horizon de la connaissance.

Or, toute connaissance nouvelle est une nouvelle glorification de Dieu, mieux vu et mieux compris. L'esprit de l'homme est le miroir de l'infini; agrandir le miroir, c'est agrandir l'image. Science, astronomie, géologie, botanique, histoire naturelle, physique, mécanique, tout ce qui est notion de plus, tout ce qui est vie de plus, mouvement de plus, développement de l'âme humaine, tout cela est élément intégrant d'une religion véritable, car tout cela nous aide à nous rendre compte de notre destinée.

Voilà l'apport de la philosophie; il est assez beau, ce me semble, pour inspirer le désir de son alliance. Mais qui fera cette alliance? Est-ce toute religion chrétienne, ou une seule famille du christianisme?

Il est évident, à première vue, qu'une théologie d'unité ou d'exclusion ne peut entrer d'aucune manière en accommodement avec la philosophie ou la liberté de

penser. L'unité absolue en matière de croyance, à vrai dire, est une prétention. L'unité, en effet, consiste moins dans l'accord extérieur et du bout de la lèvre, de l'unanimité des croyants sur certains mots et certains signes convenus, que dans un accord intime réfléchi sur le sens ou l'interprétation de ces symboles et de ces formules. Pour croire également, il faut comprendre également. Égalité d'intelligence, par conséquent égalité d'instruction, et Bossuet sous son camail, et le pâtre sous sa peau de mouton, doivent donc, s'il y a entre eux unité de doctrine, posséder pareillement la science complète de leur religion et placer sous la même expression toujours la même idée. Alors pourquoi la gloire de l'un et l'humilité de l'autre, si l'un n'a rien su de plus que l'autre en réalité? Croire, c'est comprendre; croire sans comprendre, ce n'est pas croire, c'est répéter.

On peut sans doute faire le silence autour d'un dogme et empêcher de protester sous peine d'excommunication, mais l'absence de protestation n'est pas l'unité, l'idée dissemblable, pour être refoulée au fond de l'âme et condamnée au secret, n'en est pas moins une dissidence et une hérésie muette qui n'attend, pour faire explosion au dehors, qu'un peu plus de lumière ou un peu plus de courage. En attendant, chacun croit comme il peut, ce qu'il peut; chacun porte en soi une objection ou une réticence; chacun coupe dans l'unité de doctrine une petite doctrine à son usage particulier et prend de la symbolique robe sans couture le lambeau à sa portée.

Mais une religion quelconque, eût-elle avec l'unité de signe, ce qui est possible, l'unité d'interprétation, ce qui est extraordinaire, n'aurait pas encore le droit de dire : Je suis une et universelle, car pour affecter une pareille ambition, elle doit embrasser dans l'harmonie et la généralité de son dogme le développement intégral de l'humanité, vivre d'accord en tout et pour tout avec l'humanité, avec ses lois ses tendances, ses révolutions, ses transformations, ses découvertes, ses industries; sans cela religion et humanité, l'une au nom du dogme, l'autre au nom du progrès, risquent fort de vivre à l'état de schisme déclaré : le fait d'un côté, et de l'autre l'idée. Si c'est là l'unité, que serait donc de plus la division ?

Quand une théologie a mis son point d'honneur à être une, exclusive, contrairement à la loi de ce monde, qui veut que la vie soit une et diverse à la fois, elle a choisi une position à part, en dehors de toute conciliation. Etre telle qu'elle, ou ne plus être, voilà sa destinée. Elle doit absorber la société en elle ou reprendre le chemin de la Thébaïde, et, debout sur sa colonne de granit comme le stylite, regarder éternellement un vent de mort rouler sur la plaine vide son tourbillon de poussière.

Il faut donc une autre théologie pour conclure la paix avec la philosophie. Laquelle donc, enfin ? Ici, je ne puis répondre que par ma propre croyance.

Certes, la réforme a été au seizième siècle et depuis une grande idée religieuse. Elle a restitué à l'homme le

droit de croire par lui-même; elle l'a relevé de la servitude de l'esprit; elle l'a fait le citoyen libre de la cité de Dieu, et lui a mis en main la clef de sa propre conscience. De plus, en ramenant la religion à l'Ecriture et en mettant la Bible sur l'autel à la place du mystère, elle a transporté la piété dans la lecture, et par la logique de son principe elle a dû enseigner à lire plus qu'aucune autre doctrine, et par cette raison développer indéfiniment l'éducation de la multitude.

Grâce à cette instruction première, qu'elle répandait sur la tête de chaque enfant, comme l'eau d'un second baptême, elle a pris partout en Europe la tête de la civilisation. Née de la liberté, elle a, sans le savoir et même sans le vouloir, propagé dans le monde l'esprit de liberté. Si on lui demande jamais les signes de sa mission, elle peut montrer de la main la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Amérique surtout, la dernière victoire de son idée et l'admiration toujours croissante du monde entier. Alors sa mission sera suffisamment prouvée. Par ce que j'ai fait, peut-elle dire, Dieu était en moi; un grand peuple ne sort pas du hasard.

Mais, puisque la réforme est venue dans le temps et avec une œuvre du temps, elle a dû prendre nécessairement le caractère du temps où elle vivait et de l'œuvre qu'elle devait accomplir. Or, cette œuvre était, avant tout, la liberté de conscience. Elle avait donc à lutter et à souffrir jusqu'à la mort pour conquérir ce droit sacré

de l'âme, et à tremper d'avance la fibre du croyant au combat et au martyre.

Elle prit dès lors le dogme et le culte de son œuvre dans un siècle de meurtre et de bûcher. De là cette doctrine exagérée de la grâce, qui soustrait l'homme à la terre en quelque sorte et le pose face à face de Dieu, l'âme remplie d'une fatalité invincible, ou, si l'on aime mieux, d'une inébranlable résignation pour tout ce qui peut venir et tout ce qui peut passer. Avec la doctrine de la grâce, on a la tête dans le ciel; on brave la colère des événements. De là encore cette morale puritaine hérissée de précautions farouches contre toute espèce de joie et de poésie, de peur qu'en voyant sourire la vie, le soldat du Christ ne vînt à l'aimer trop éperdument et à lâcher pied au jour d'épreuve. Il est évident que pour placer l'homme au-dessus de la vie, il faut d'abord l'en détacher par une doctrine d'austérité.

Ainsi à son heure et à une époque de persécution religieuse, la réforme eut raison d'exagérer le dogme de la grâce et le dogme d'expiation. Elle ne pouvait vaincre qu'à la condition d'habituer l'homme à la mort par une éducation savante de la mort, jour par jour, en quelque sorte, et minute par minute. Vaincre dans le monde de l'idée, c'est savoir mourir. Je comprends donc une foi rude et fataliste dans ces poitrines couvertes de fer et de buffle des héros de la réforme, qui allaient chercher à travers la flamme, dans l'Europe incendiée,

la première liberté de l'homme, la liberté de penser par soi-même et d'adorer le Dieu de son intelligence. La réforme était alors une armée en campagne, il fallait bien lui imposer la discipline rigoureuse d'une armée.

Mais aujourd'hui que la victoire est gagnée, que la liberté de conscience est acquise à la moitié de l'Europe, que l'idée militante est devenue partout l'idée triomphante, la réforme a désormais l'obligation de laisser fuir derrière elle, dans le temps, la part d'elle-même spécialement appropriée au passé, de rejoindre le dix-neuvième siècle en marche, et de remettre sa doctrine, et sinon sa doctrine du moins sa discipline, en harmonie avec l'âme élargie de la civilisation.

Comme toute religion tombe et vit nécessairement dans une humanité à la fois permanente et progressive, elle doit, pour être d'accord avec l'humanité et en intimité complète avec elle, porter une double nature, immuable et mobile, une force de tradition et une force d'évolution. Une religion enchaînée à la lettre de son dogme est une religion bientôt dépassée. Une religion sans racine dans l'histoire est une feuille envolée de l'arbre et emportée à tous les souffles du moment.

Voyez maintenant, mon ami, et comptez du doigt, si vous le pouvez, tous les miracles de l'art et de la science, de l'industrie et de la pensée, que le monde a multipliés coup sur coup, depuis trois siècles, en dehors et à côté du protestantisme, et demandez-vous, après cela si l'homme, refait de fond en comble ou modifié

par tant d'influences extérieures et intérieures qui le pénètrent par tous les pores et agissent sur lui à tous les instants, est bien encore l'homme du seizième siècle, et si, pour avoir prise sur son intelligence, on doit toujours lui parler la langue de Calvin.

Si la réforme a converti autrefois les masses et entraîné les peuples sur ses pas, et si aujourd'hui elle semble avoir perdu le don de conversion et touché sa limite, à quelle cause attribuer sa puissance au seizième siècle et son impuissance dans le présent? A cette cause évidemment qu'autrefois elle marchait avec le temps et qu'aujourd'hui elle reste en arrière à écouter voluptueusement les magnifiques échos de son passé.

Veut-elle reprendre les âmes comme elle les a déjà prises une première fois? Eh bien! qu'elle brise le cadre trop étroit de tel ou tel autre synode, qu'elle l'étende à la mesure du dix-neuvième siècle, pour y faire entrer tous les progrès accomplis depuis trois cents ans, et alors elle pourra y faire entrer du même coup les multitudes, les nations formées et pétries de tous ces progrès.

Elle a la chance admirable d'être la religion de la liberté, dans un temps où l'Europe gravite tout entière vers la liberté, avec plus ou moins de lenteur sans doute, mais avec la fatalité de l'astre sur son orbite. La paix entre la réforme et le monde moderne est à moitié conclué; un pas de plus, elle est signée.

Et qu'on ne vienne pas dire encore, avec je ne sais

plus quelle secte : A un monde nouveau il faut une religion nouvelle. Je ne connais pas d'abord sous le soleil de monde nouveau, je ne connais qu'un monde transformé. Si vous voulez une croyance à l'image de ce monde, cette croyance ne doit être qu'une transformation.

Ensuite on ne fait pas une religion. Tout au plus on la régénère, mais la régénérer, c'est la continuer. Il ne suffit pas, pour amener le peuple à une croyance et lui faire faire acte religieux, de mettre sur une affiche : Voici un temple, voici un culte, entre et adore. Pour croire et adorer en réalité, l'homme du peuple a besoin de voir des rites anciens, d'entendre des mots de son enfance, parce qu'à ces rites seulement, et à ces mots seulement il a pris l'habitude, dès les genoux de sa mère, d'attacher un sens sacré. On peut élever le sens à coup sûr, mais on pourra d'autant mieux l'élever qu'on aura d'abord un rapport commun ; mais si invitant la foule à rompre avec elle-même, avec tout précédent pieux, vous la jetez brusquement en face d'un néologisme perpétuel de geste ou de parole, que vous appelez culte, que vous appelez prédication, elle écoute, elle regarde un instant, et comme elle n'a pu encore acclimater son oreille ou son regard à tout ce que vous lui dites, à tout ce que vous lui montrez, elle passe outre et va chercher ailleurs.

Le temple n'est pas la première maison venue, et comme la première maison on ne le bâtit pas seulement avec la pierre et la truelle. Si je l'ai vu sortir de

terre, si je l'ai vu monter de main d'homme, ce n'est pas un temple, c'est à peine une salle de réunion. Je suis là comme partout dans la cité. Le temps, cet architecte de Dieu, n'y a pas encore passé la main et mis la dernière consécration.

Un temple, pour être vraiment le sanctuaire du Dieu vivant, doit avoir la mystérieuse majesté du passé. Que l'homme le sache ou l'ignore ; mais par une sorte de logique instinctive, ce qui est contemporain célèbre mal ce qui est éternel. Il y a désaccord forcé entre les deux idées. L'âme ne prie avec foi que là où on a déjà prié depuis longtemps. Il lui semble que toutes les générations qui ont passé là, avant elle, sur cette dalle, fléchi le genou, gémi, pleuré, répandu leur cœur comme un encens, dit ce qu'elles avaient de meilleur, sous le regard de Dieu penché sur elles, qu'elles appelaient et qui les écoutait, oui, il lui semble que ces générations ont donné à cette pierre quelque chose de plus qu'à toute autre pierre, que toutes les douleurs, les espérances, les effusions, les adorations qui ont palpité là autrefois, y palpitent encore, et que Dieu qui a descendu là sans cesse par un rayon de sa miséricorde, y est en quelque sorte plus présent.

Du vin nouveau dans de vieilles outres; la loi de l'homme le veut ainsi pour qu'il y ait continuellement solidarité des siècles aux siècles, des morts aux vivants. Voilà, mon fils, le secret de l'alliance. Je vous l'annonce, et déjà je prévois.....

C'est à vous désormais et aux hommes de votre génération à en rédiger le contrat. Notre page a nous est tournée depuis longtemps. Vous reprendrez l'Evangile éternel à la ligne où notre doigt a séché ; mais vous, ô mes amis inconnus, jeunes âmes de l'un et de l'autre camp, éprises de Dieu, en peine d'infini, d'amour, de liberté, de progrès, qu'attendez-vous donc pour vous jeter dans les bras les uns des autres et vous donner ce baiser des forts qui fait descendre du ciel les langues de feu et verse sur le monde les effusions de l'Esprit.

Avez-vous entendu? ô mon fils, le rocher a frémi. J'ai senti comme le vent d'une aile fouetter l'atmosphère ; serait-ce donc ici le rocher de Pathmos, et l'aigle de saint Jean endormie depuis des siècles aurait-elle repris son vol dans l'espace ?

La parole expira sur sa lèvre; il fit un effort pour continuer, mais sa pensée retomba sur elle-même, comme écrasée du poids de son propre fardeau ; sa figure prit l'effrayante immobilité de l'agonie.

La dernière lueur décolorée du crépuscule venait de mourir. Un brouillard fumait du fond de l'abîme. Je n'entendais plus que la déclamation confuse de la mer qui semblait rouler des phrases humaines dans son écume. La marée montait, et en montant semblait affaisser sous nos pieds la falaise. A ce moment je sentis passer devant nous comme une vapeur.

Le vieillard sourit une dernière fois.

— Je ne suis plus aveugle, dit-il. Je la vois comme

au jour où je la présentai au Seigneur, dans sa robe d'innocence ; elle est là, près de moi, sur mon cœur, la fille de mon amour. Toujours belle, pure, sainte, austère, mais transfigurée, souriante, heureuse, et de son regard prophétique prenant déjà possession des siècles lointains.

En disant ces mots, il ouvrit et ferma les bras sur sa poitrine. Il tint l'image de sa fille ainsi embrassée pendant quelques minutes. Il reprit ensuite sa funèbre extase. Je n'osai l'éveiller de sa vision. La nuit vint. Les étoiles roulèrent sur nos têtes. Je n'ai pas compté les heures que nous restâmes ainsi. Mais peu à peu je sentis la main du vieillard trembler. Il se roidit comme pour se lever et jeta un cri :

— Voici Dieu, dit-il ; à genoux !

Il tomba foudroyé sur le rocher.

L'ombre de sa fille venait d'emporter sa dernière pensée. Il n'était pas mort cependant ; le cœur battait toujours, mais ce n'était plus qu'un cadavre debout. Il put encore marcher comme un rouage brisé qui continue d'aller par un reste d'impulsion. Je le ramenai dans sa ruine, et à quelque temps de là j'appris que le mystère était consommé. L'homme d'une race close avait fini sa journée, et il était allé toucher son salaire.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Le village de Saint-Georges, à peine marqué sur la carte et perdu dans son obscurité, était par cette raison le port de délivrance que les protestants venaient chercher du fond des provinces voisines pour gagner le *refuge*, c'est-à-dire l'étranger. Nous en avons la preuve dans une lettre d'un gentilhomme nommé du Tilliers. Ce du Tilliers était un protestant réfugié de Hollande. Gagné sous main par Louis XIV, il espionnait ses coreligionnaires et dénonçait à la cour tous leurs projets.

« Il y a des gens, écrivait-il au comte d'Avaux, qui
» doivent partir de Jarnac, en Angoumois, et des envi-
» rons, pour se trouver en un lieu nommé Cozes, en
» Saintonge, à deux ou trois lieues de Royan, où ils
» doivent se trouver dans une nuit à un bourg qui se

» nomme Saint-Georges. Le vaisseau s'y trouvera. Il n'y
» a pas là de hâvre, et l'on voit très-peu de vaisseaux
» s'arrêter devant ce bourg. Aux gens de Jarnac se
» joindront ceux de Cozes. Ils seront en tout cinq cents
» personnes avec peu de bagages. Masson, ministre de
» Cozes, qui pousse cette entreprise, est ici. » (Ch. WEISS, *Histoire des réfugiés protestants*, tome II, page 431.)

Certes, le protestantisme français a rendu un noble témoignage de lui-même après la révocation de l'édit de Nantes et donné au monde un grand exemple de persévérance ; on comptait cependant au XVIIIe siècle les hommes assez détachés de la vie pour exercer en rase campagne le ministère du saint Évangile, ou, comme disait le langage du temps, *le ministère sous la croix*. Le rôle dressé au synode national de 1763, désigne seulement six pasteurs pour desservir toutes les églises de la Saintonge, de l'Angoumois et du Bordelais. Voici leurs noms : Henri Cavalier, Jean Martin, Pierre Dugas, Pierre Solier, Étienne Gibert, Jean Jarousseau. (*Histoire des Églises du désert*, par Ch. Coquerel, t. II, p. 599.)

Etienne Gibert, qui figure sur cette liste immédiatement avant le pasteur Jarousseau, était le frère de Louis Gibert, qu'on doit appeler le grand Gibert, pour peu qu'on mesure l'homme à son héroïsme. Louis Gibert a été véritablement le restaurateur de la foi protestante en Saintonge et le précurseur de Jean Jarousseau. Condamné à mort et suivi pas à pas, il allait prêchant de porte en porte et

redressant partout les âmes à Dieu sur son passage. Son apostolat fut un acte perpétuel d'immolation. Il évangélisa le pied sur l'échafaud. Il vécut en quelque sorte par miracle, comme on peut en juger par le récit suivant, de son frère Etienne :

« Cette même année mon frère, qui desservait des » églises de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois, » de l'Agenois et du Périgord, eut une sentence rendue » contre lui par le présidial de la Rochelle. Cette sen- » tence le condamnait à être pendu. La même sentence » me condamnait aux galères pour cent et un ans. » J'étais alors dans ma dix-neuvième année. Le clergé » était très-animé contre mon frère, qui tenait des » assemblées nombreuses, dans lesquelles il prêchait et » administrait les sacrements, soit dans les bois, soit » dans des lieux écartés, tantôt de nuit, tantôt de jour. » L'on avait tenté toutes les voies qu'on avait pu imagi- » ner pour le saisir, mais toujours en vain. On s'avisa » enfin du stratagème suivant : Un nommé de Sentier, » qui se disait gentilhomme champenois, vint s'établir » à Pons, ville de Saintonge. Il avait avec lui une femme » enceinte qu'il disait être son épouse. On a dit en- » suite que c'était une femme qu'il avait prise à l'hô- » pital.

» Lorsque cette femme fut accouchée, ledit Sentier » envoya un exprès à mon frère pour le prier de venir » baptiser son enfant. Nous partîmes en conséquence » des environs de Sainte-Foy pour aller sur la côte

» de Saintonge, et Pons était sur notre chemin. Nous » étions accompagnés d'un gentilhomme nommé le che» valier de la Grace et de deux autres messieurs nom» més l'un Gentelot et l'autre Bonfils.

» Nous arrivâmes à Pons à l'entrée de la nuit, sans » être attendus, et nous fûmes descendre à une au» berge où nous n'étions pas connus. Mon frère, avec » MM. de la Grace et Gentelot, se rendirent ensuite chez » de Sentier, qui sous divers prétextes fit retarder la cé» rémonie du baptême jusque bien avant dans la nuit. » Lorsqu'ils furent revenus à l'auberge, mon frère vou» lait que nous partissions immédiatement, parce que » ses soupçons étaient éveillés par les délais affectés de » Sentier et par la présence d'un troisième homme que » mon frère avait vu chez lui et qu'il disait être son » beau-frère ; mais ces autres messieurs, particulière» ment M. de la Grace, refusèrent absolument de partir » avant le jour.

» Nous partîmes le lendemain aussitôt que nous » eûmes déjeuné. Lorsque nous fûmes à environ un » mille et demi de la ville, nous vîmes venir après nous » une brigade d'archers à cheval, avec leurs carabines. » Mon frère dit alors à ceux qui étaient les premiers » d'enfiler un chemin de traverse qui se trouvait devant » nous, afin d'être sûrs que c'était à nous que les archers » en voulaient. Étant entrés dans ce chemin et voyant » que les archers nous suivaient et qu'ils étaient fort » près de nous, nous nous mîmes à galoper et nous en-

» tendîmes aussitôt un cri : *Arrête-là !* et en même temps
» un coup de carabine, dont le chevalier fut tué sur
» place. Nous étions alors, le chevalier et moi, les deux
» derniers, côte à côte, dans un chemin étroit, mais
» le cheval que je montais était un navarrein qui allait
» très-vite, et j'eus bientôt devancé M. Bonfils et joint
» mon frère et M. Gentelot, qui étaient arrivés à un vil-
» lage voisin. Il paraît que les archers crurent avoir tué
» mon frère, parce que le cheval que le chevalier mon-
» tait alors avait appartenu à mon frère, et qu'il ne le
» lui avait cédé que deux ou trois jours auparavant. Les
» archers, croyant tenir leur proie et ayant aussi à s'as-
» surer de M. Bonfils, qui était tombé en leur puis-
» sance, cessèrent de nous poursuivre et nous échap-
» pâmes, savoir : mon frère, M. Gentelot et moi.

» Le corps du chevalier fut porté à Saintes, où on
» amena aussi M. Bonfils, et on lui fit passer sa pre-
» mière nuit dans un cachot avec le cadavre du cheva-
» lier. Dans la suite il eut son procès fait, et on le bannit
» de France. Ce de Sentier était sans doute un zélé
» catholique romain. L'intrigue a été tenue bien secrète,
» ce qui semble annoncer qu'elle partait d'un lieu haut
» élevé. » (*Bulletin de la société de l'Histoire du protestantisme français*, 3e année, page 190).

L'intrigue partait effectivement d'un lieu haut élevé. C'était l'évêque de Saintes qui avait tendu ce guet-apens à Louis Gibert. En voici la preuve, tirée du procès-verbal que l'abbé Fortet, curé de Pons à cette époque,

inscrivit, sous le coup même de l'événement, au registre de sa paroisse :

« Vers le mois de mai 1754, dit le curé, vint s'établir » à Pons un homme avec sa femme, qui se nomma Syn» tier, et qui paraissait être de quelque considération. Il » parut d'abord un zélé protestant. Les protestants de » Pons lui donnèrent toute leur confiance. Sa femme vint » à accoucher au commencement de novembre. N'ayant » point apporté son enfant à l'église, le curé soussigné » alla avec le sieur Parossier, son vicaire, chez le sieur » Syntier. Il ne s'y trouva point. La dame, qui com» mençait à se lever, se présenta et dit que son enfant » était baptisé par ces messieurs. Le curé fit sa déclara» tion au greffe, et en conséquence le procureur fiscal » envoya dire au sieur Syntier de porter son enfant à » l'église. Le lendemain, M. Syntier opposa au curé » une lettre de M. l'évêque. Elle était du 18 novembre » 1754, conçue en ces termes : *J'ai des raisons essen-* » *tielles, Monsieur, pour souhaiter qu'on ne presse pas* » *le sieur Syntier, votre paroissien, de porter son en-* » *fant à l'église pour y recevoir le baptême. Je vous prie* » *donc de ne faire aucune démarche d'ici à trois se-* » *maines. Si l'enfant venait d'ici là en danger, j'ai des* » *personnes de confiance qui y veillent et qui auront* » *soin de faire anticiper le temps, pour éviter le scan-* » *dale.*

» Sur cette lettre, le curé resta tranquille. Peu de » jours après, M. Syntier fit baptiser son enfant par un

» ministre. Il pria ce ministre à dîner pour le lende-
» main, mais les protestants commençaient à soupçon-
» ner M. Syntier. Ils lui voyaient faire de fréquents
» voyages à Saintes. Le ministre refusa de dîner chez
» lui. Dans la nuit, M. Syntier avait envoyé avertir des
» cavaliers de la maréchaussée de Saint-Genis par une
» espèce de soldat qu'on disait son beau-frère, et qui
» demeurait avec lui depuis environ deux mois. Les
» cavaliers arrivèrent de grand matin à l'auberge du
» *Petit-Saint-Jean*, près de la croix de Saint-Vivien.
» Un instant après, le ministre passa à cheval, accom-
» pagné de deux personnes. Les cavaliers montèrent
» promptement à cheval et coururent après le ministre.
» Ils l'atteignirent au carrefour qui conduit à Chardon.
» Ceux qui accompagnaient le ministre se mirent en
» défense. Ils tirèrent sur les cavaliers, et ceux-ci en
» tuèrent un qui était gentilhomme d'auprès Sainte-
» Foy; ils en prirent un autre, mais dès le commence-
» ment du combat le ministre se sauva au galop et il ne
» fut pas possible de le prendre. Les cavaliers chargè-
» rent le mort sur son cheval et garrottèrent l'autre, qui
» était diacre. Ils les passèrent par Coudenne et le
» champ de foire, pour les conduire à Saintes. M. Syn-
» tier et son beau-frère allèrent pour les reconnaître. Les
» cavaliers firent semblant de les éloigner, mais les pro-
» testants ne prirent point le change. Ils regardaient
» M. Syntier comme un espion, et ils lui auraient fait
» un mauvais parti. Sur-le-champ M. Syntier se retira

» avec son beau-frère, et ils ne parurent plus à Pons. » (A. CROTTET, *Histoire des églises réformées de Pons, Gemozac et Mortagne, en Saintonge*, p. 166.)

Quelques pages plus loin M. Crottet donne, sur les témoignages de deux vieillards, un récit circonstancié du célèbre prêche que Louis Gibert tint à la lisière de la forêt de Valeret, dans la Combe de la Bataille. J'aurais quelques observations à faire sur ce récit, car la tradition accueillie par l'historien de l'église réformée de Mortagne n'est pas tout à fait conforme à la tradition que j'ai pu recueillir moi-même dans mon enfance. Voici la version de M. Crottet :

« Les assemblées, dit-il, devinrent de plus en plus
» nombreuses. Une des dernières et des plus remar-
» quables de ces réunions au désert eut lieu sous le
» ministère de Louis Gibert. Voici quelques détails
» qu'Antoine Hilaire de Mechez et Geoffroy du village
» des Eschaillez, vieillards presque centenaires, nous
» ont donnés sur cette assemblée. Nous les avons en-
» tendu répéter par d'autres personnes âgées.

» Déjà un ou deux jours avant l'époque fixée pour
» l'assemblée, on vit arriver plusieurs réformés des par-
» ties les plus éloignées de la Saintonge. Les plus riches
» s'étaient transportés sur les lieux dans de petites voi-
» tures, ou montés sur des chevaux ; les autres avaient
» franchi de longues routes à pied. Gibert, l'intrépide
» Gibert, dont la tête était toujours à prix, et qui n'avait
» échappé, il n'y avait que peu de jours encore, aux

» poursuites de ses ennemis, qu'en se cachant sous
» du foin, dans la demeure d'un ancien de la Salle,
» nommé Guillot, ne tarda pas à arriver lui-même au
» milieu d'un nombreux troupeau. Pour éviter toute
» surprise, il fut convenu que le service se tiendrait,
» selon la coutume, de nuit, au milieu de la forêt de
» Valeret, dans un endroit où celle-ci laissait un vaste
» espace vide, nommé encore par les habitants des en-
» virons, la *Combe de la bataille*, en souvenir sans
» doute de quelque ancienne bataille avec les Anglais.
» Tout fut bientôt disposé pour la célébration du culte
» dans ce lieu. On apporta les diverses pièces qui com-
» posaient la chaire du désert; celle-ci fut placée entre
» deux chênes. La sainte table de la communion fut
» dressée dans l'enceinte du consistoire. Sept flambeaux
» placés de loin en loin vinrent répandre une faible
» clarté sur une assemblée de sept à huit mille per-
» sonnes groupées dans un pieux recueillement. Un mo-
» ment après ces préparatifs, le pasteur, qu'escortaient
» quelques fidèles armés pour sa défense, monta en
» chaire revêtu du costume ecclésiastique. Les armes
» furent alors déposées. Sur l'invitation de Louis Gi-
» bert, l'assemblée entonna le psaume quatre-vingt-
» quatrième, dont les paroles étaient si bien appropriées
» à la circonstance. Mais ce chant solennel, qui retentit
» avec tant de force au milieu du silence de la nuit,
» donna l'éveil à quelques ennemis de l'Evangile, qui,
» soupçonnant quelque rassemblement, rôdaient aux

20

» alentours pour découvrir le lieu que les protestants » avaient choisi pour leur assemblée. Ils précipitèrent » leurs pas vers la *Combe de la bataille*, ayant à leur » tête Bernard, gouverneur du prince Camille de Pons. » Gibert ne se laissa point déconcerter par leur pré- » sence. Il prit de suite une résolution énergique. Il » ordonna du haut de la chaire qu'on s'emparât d'eux, » qu'on les désarmât et qu'on les plaçât dans le con- » sistoire, afin qu'ils pussent se convaincre par eux- » mêmes que leurs assemblées n'avaient pour unique but » que le service de Dieu. Le culte continua alors sans » interruption. Un nombre considérable d'enfants ap- » portés des localités les plus éloignées reçurent le bap- » tême. Les jeunes gens des deux sexes qui avaient été » instruits des vérités évangéliques par les anciens, » furent admis au nombre des membres de l'Eglise per- » sécutée, et plusieurs mariages furent bénis. Gibert, » dans un discours plein de foi et de vie, toucha les » cœurs de ses nombreux auditeurs, et ce fut en répan- » dant des larmes de reconnaissance, que ces derniers » prirent part au sacrement de la Cène. L'assemblée » avait duré près de cinq heures. Ceux qui y avaient » assisté prirent alors le chemin de leurs demeures en » bénissant le Seigneur des saintes joies qu'il venait de » leur accorder, mais tous n'eurent pas le bonheur de » rentrer sans accident dans leurs demeures. Quelques- » uns d'entre eux eurent à subir les persécutions des » ennemis de l'Évangile, et surtout de la part du sei-

» gneur de Semussac et de monsieur l'Abbé, capitaine
» des dragons de la côte. Ce dernier gentilhomme de
» Talmont tua de sa propre main une dame de la Jaille.
» La veuve Larente qui l'accompagnait eût sans doute
» partagé le même sort, si l'épée de ce fanatique ne se
» fût brisée contre son corset. Cette circonstance lui
» sauva la vie.

La forêt de Valeret a longtemps appartenu à ma famille. Ma mère l'avait achetée à la princesse de la Tremouille un peu en souvenir du pasteur Gibert. Souvent, par une belle soirée de printemps, elle nous conduisait dans un pré situé au bord de la route de Touvent, au fond d'un étroit ravin entre la lande et la forêt, et nous montrant le frais tapis de verdure couvert de pâquerettes, elle nous disait : Cette terre a été arrosée du sang du Juste. C'est là que périt le ministre Gibert. La troupe à la fin du prône chargea l'assemblée. Votre grand-père assistait le saint martyr en qualité de proposant. Il courut cette nuit-là le plus grand danger. Depuis ce jour, ce pré porte le nom de *Combe de la bataille*. Mon père, lorsqu'il venait au village d'Ars, me menait souvent prier ici ; je vous y mène à mon tour pour que vous en gardiez la mémoire.

Et en effet ce nom de *Combe de la bataille* ne peut rappeler aucun fait de guerre. L'étroitesse du lieu exclut toute idée de combat. Certes, M. Crottet est un chroniqueur consciencieux. En tout autre circonstance, je me garderai bien de recuser son autorité, mais comme son

témoignage repose sur une simple tradition orale, je crois que témoignage contre témoignage, j'ai peut-être du côté de mon opinion plus de chance de vérité. M. Crottet commet encore une erreur de détail, lorsqu'il cite une lettre de Louis Gibert, à la date de 1772, au consistoire de Gemozac. L'apôtre, à cette date, avait déposé en Dieu depuis longtemps le rude fardeau du ministère. Car son nom ne figure pas sur la liste des pasteurs du désert dressé en 1763 au synode national du Languedoc. Evidemment la lettre au Consistoire de Gemozac est de son frère Etienne.

Et puisque j'en suis à rectifier les erreurs des autres, je demande à rectifier les miennes par la même occasion. Ce n'est pas l'intendant Barentin, mais bien son successeur le chevalier Baillon, qui dirigea l'expédition du *trier Tetu* et dénonça mon grand-père au lieutenant de police. L'un valait l'autre assurément, mais le chevalier Jean Baillon, nom sinistre et homme de son nom, aura eu l'honneur dans nos provinces de frapper le dernier coup de la persécution, il ferme la liste de tous ces Basville au petit pied, qui décrétaient et incarcéraient hommes et femmes suspects de calvinisme, au moindre geste, à la moindre dénonciation du clergé. Ainsi il condamna Martine Pasdejeu, de la paroisse d'Arvert, à la détention perpétuelle dans le couvent de la Providence de la Rochelle, pour avoir prêté sa grange à une assemblée; Jérôme Amian de Mornac à la même peine, comme violemment soupçonné, dit l'arrêt, d'avoir donné re-

traite dans sa maison au prédicant Louis Gibert, et enfin Sébastien Graveau de Saint-Sulpice aux galères perpétuelles, pour avoir tenu chez lui un huis-clos où l'on a prêché et chanté. (Ch. Coquerel, *Hist. des Eglises du désert*, t. XI, p. 228.)

Saint-Denis. — Typ. de Drouard.

